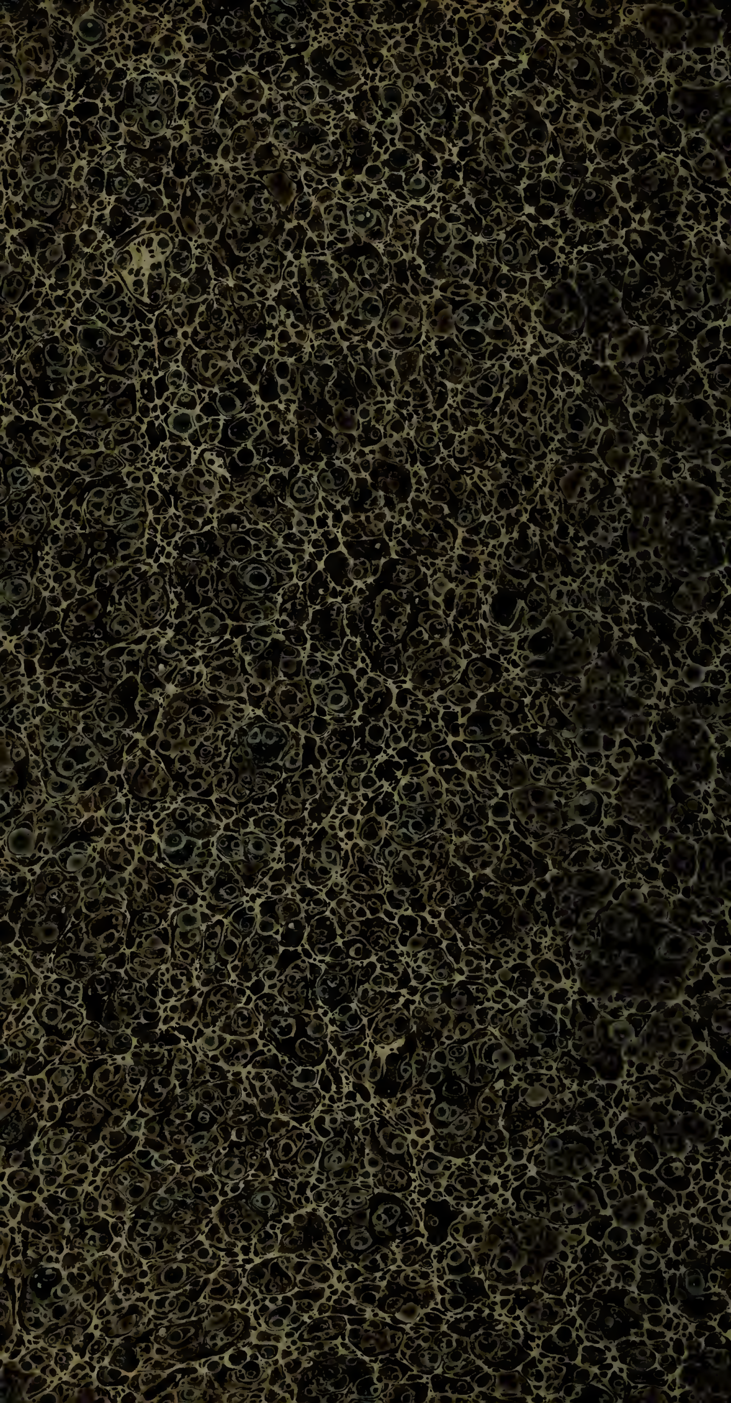
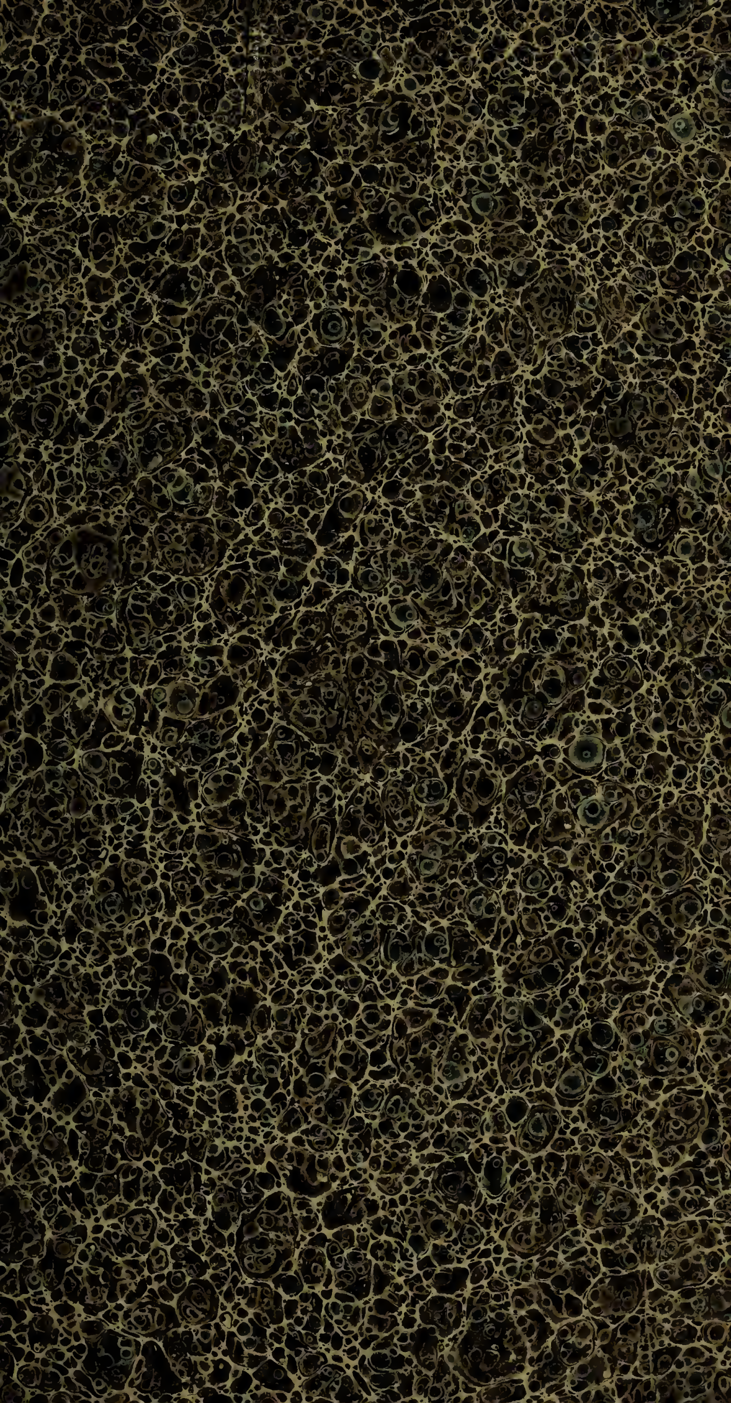






54646/B

Vol. 1

DOCTRINE MÉDICALE
SIMPLIFIÉE,
OU
ÉCLAIRCISSEMENT ET CONFIRMATION
DU
NOUVEAU SYSTÈME DE MÉDECINE
DE BROWN;

Par le Docteur WEIKARD, *Conseiller de Sa Majesté l'Impératrice de Russie, etc.*

Avec les Notes de JOSEPH FRANK, *premier Médecin de l'Hôpital civil de Vienne, etc.*

Ouvrage traduit de l'italien par RENÉ-JOSEPH BERTIN, Docteur en Médecine de la ci-devant Faculté de Montpellier, ancien Médecin de l'Hôpital militaire de Morlaix, Médecin à l'armée d'Italie, et Membre de la Société de Médecine de Paris.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 22.

AN VI. — 1798.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AU

CITOYEN LE BRETON,

MEMBRE DU CONSEIL DES ANCIENS.

Je vous dédie, mon cher ami, la Traduction que je présente au Public sur un nouveau Systême en Médecine; je desire qu'elle puisse piquer votre curiosité et vous délasser de vos travaux législatifs.

BERTIN.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DU TRADUCTEUR.

Meliora in usum traho ; furfures , nec tamen ingratus, hominis bene meriti in faciem rejicio. (P. J. Frank.)

J'AI divisé ce discours en trois sections.

La première sera purement biographique.

La deuxième présentera une exposition rapide et succincte de quelques-uns des principes fondamentaux de la doctrine de Brown, d'après l'ouvrage original, dont je ferai des citations fréquentes. Je m'attacherai sur-tout à rappeler les principes que j'ai crus nécessaires pour faire mieux comprendre ce que dit Brown du sommeil et de la veille, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie.

J'exposerai dans la troisième partie quelques doutes dont je réserve la solution à un autre temps. J'aurais pu en proposer une infinité d'autres, mais les bornes que je dois me prescrire ne me le permettaient pas; d'ailleurs, c'est au public à juger.

PREMIÈRE SECTION.

Vie de Brown.

JOHN Brown naquit en 1735 ou 1736 à Buncle, dans le duché de Berwick, de parens honnêtes, mais pauvres. Il fut, de bonne heure, placé en qualité d'apprenti chez un tisserand ; mais comme il annonçait du génie, et paraissait aimer l'étude, il fut, on ne sait par qui, envoyé à l'école à Duns. Là, sous un habile maître, M. Cruikshank, il étudia avec tant d'ardeur et de succès le grec et le latin, qu'il fut bientôt regardé comme un prodige. On dit qu'au bout de deux ans d'étude il fut en état d'entendre, avec la plus grande facilité, tous les auteurs classiques. Mais pour continuer à étudier, il lui fallait de l'argent, et il n'en avait point. Afin de s'en procurer un peu, il s'engagea comme ouvrier moissonneur. Son maître, l'ayant su, lui donna une place d'assistant dans son école, et il y resta jusqu'à l'âge de vingt ans.

De l'école de Duns, il entra en qualité d'instituteur dans une maison distinguée du voisinage. Il y resta quelque temps, et vint de là à Édimbourg. Il y fit des études régulières de philosophie et de théologie, et il était sur le point de recevoir les ordres ecclésiastiques, lors-

que tout-à-coup il revint à Duns, où il fut employé en qualité de sous-maître, depuis la fin de 1758, jusqu'à la fin de 1759. A cette époque, une place de régent dans la haute école d'Édimbourg étant devenue vacante, il se présenta pour l'obtenir, et il subit, en concurrence avec les autres candidats, les examens prescrits par le concours; mais il échoua. Bientôt après ayant été invité à traduire en latin une dissertation inaugurale de médecine, il s'en acquitta si bien, que cette dissertation attira, par son style, l'attention de l'université. Dès ce moment, John Brown crut avoir découvert ses forces, et il conçut l'espérance de se faire une grande réputation en médecine. Il s'établit tout-à-fait à Édimbourg, donnant des leçons de latin, continuant à traduire les dissertations des étudians qui s'adressaient à lui, et prenant régulièrement les leçons de tous les professeurs de médecine, qui, sur une lettre circulaire qu'il leur écrivit en latin, eurent la générosité de l'y admettre gratuitement. Il fut bientôt en état non-seulement de traduire, mais de composer les dissertations inaugurales qu'on lui demandait.

On comptait sur-tout parmi ses protecteurs le célèbre Cullen, à qui il avait su se rendre extrêmement utile par sa grande connaissance de la langue latine. Aussi ce professeur lui avait-il

donné tous les encouragemens possibles: il l'avait fait recevoir, par la société des antiquaires, en qualité de secrétaire-adjoint; il lui avait confié ses enfans pour leur donner des leçons. Avec un tel protecteur, il n'aurait pas manqué de réussir, si son inconduite et son goût excessif pour le vin n'avaient pas entièrement détaché de lui tous ceux qui prenaient intérêt à son établissement, et ne l'avaient pas graduellement plongé dans l'indigence, au point de languir pendant long-temps dans les prisons pour dettes.

On raconte, à cette occasion, que son emprisonnement n'interrompit point ses leçons, et que ses élèves allaient l'entendre dans sa prison.

Brown n'attribuait ses malheurs qu'à l'envie des professeurs jaloux de ses talens.

Quoiqu'il eût étudié la médecine pendant dix ans à Édimbourg, il alla prendre son grade à l'université de Saint-Andrew's; il s'y fit accompagner par ses élèves, qui le ramenèrent en triomphe. Il se brouilla alors complétement avec le docteur Cullen; il prétendit que c'était à ses intrigues qu'il devait le refus d'une chaire de professeur qu'il avait demandée.

Il s'exhalait en sarcasmes amers contre la doctrine des professeurs d'Édimbourg: on lui reproche même d'avoir essayé sourdement de leur nuire.

Il quitta Édimbourg en 1786, pour se rendre à Londres. Il eut une attaque d'apoplexie le 7 octobre 1788, dont il mourut dans la nuit suivante, après avoir, dit-on, avalé une très-grande dose de laudanum. C'était son remède favori; il le considérait comme un puissant cordial propre à ranimer les forces, à donner de l'agilité, de la gaîté et du courage.

Un de ses élèves a raconté à M. Beddoes que lorsque le docteur Brown se trouvait faible et languissant, il plaçait à ses côtés une bouteille de *whisky* (eau-de-vie de genièvre) d'une part, et une fiole de laudanum de l'autre; qu'avant de commencer sa leçon il prenait quarante à cinquante gouttes de ce remède dans un verre de whisky, et répétait la dose quatre à cinq fois.

J'ai extrait les détails que je viens de rapporter sur la vie de Brown, d'un journal intitulé, *Bibliothèque Britannique*. Le rédacteur les a puisés lui-même dans la préface dont le docteur Beddoes a enrichi la traduction anglaise qu'il vient de donner des *Elémens de Médecine* de Brown.

Un ami de Brown s'est chargé de répondre à Beddoes. Je vais maintenant donner un extrait de cette réponse.

Extrait d'une lettre au rédacteur du Courier de Londres.

Je crois devoir relever quelques erreurs commises par le docteur Beddoes dans la vie qu'il nous a donnée du célèbre Brown. Je suis bien éloigné de supposer quelque mauvaise intention au docteur Beddoes ; mais il ne lui a pas été possible d'avoir tous lès renseignemens nécessaires. Il ne trouvera pas mauvais qu'un des intimes amis de ce médecin donne quelques particularités sur sa vie.

On a eu tort de reprocher à Brown de la pédanterie : sa conversation était celle d'un homme qui avait beaucoup d'esprit et de connaissances. Il préférait l'indépendance d'esprit à toute autre chose : on conçoit, d'après cela, pourquoi il a mené une vie si peu aisée.

Je souscris volontiers à ce que dit M. Beddoes de l'excellente mémoire de Brown. Dans le cours de nos fréquentes conversations, j'ai à peine trouvé quelques passages dans les auteurs célèbres, tant anciens que modernes, qu'il ne m'ait répétés mot à mot.

Le docteur Beddoes rapporte que Cullen avait coutume de s'attacher ceux de ses disciples qui promettaient le plus. Cullen n'avait qu'une connaissance fort imparfaite des langues : Brown était, par conséquent, pour lui, une acquisition précieuse.

Brown m'a raconté la cause de la mésintelligence qui a régné entre lui et Cullen. Je ne doute nullement qu'il ne m'ait dit la vérité.

La chaire de médecine théorique ayant été donnée au docteur Gregory, qui alors était absent et livré à d'autres occupations, on songea à trouver quelqu'un qui fût capable de le remplacer. Cullen, qui alors professait la médecine pratique, promit à Brown de lui procurer cette place. Cullen s'était imaginé qu'un secrétaire qu'il avait honoré de sa confiance adopterait sa doctrine dans toute sa latitude; il se trompa. Brown enseigna, avec cette franchise et cette simplicité qui le caractérisaient, la doctrine développée depuis dans ses *Elémens de Médecine.*

Si Cullen était inférieur à son secrétaire en beaucoup de points, il le surpassait de beaucoup en finesse; et l'on sait combien cette qualité est nécessaire à ceux qui veulent s'avancer dans le monde. Il ne donna pas le moindre signe de mécontentement; il promit à Brown de nouveau de lui être utile, et il se moqua de lui lorsqu'il se présenta pour être nommé professeur. Le docteur Duncan fut nommé. Après le retour de Gregory, Duncan persistait encore à lire les cahiers de *l'infaillible* Cullen. Il se permit cependant de faire de légers changemens. Cullen,

pour s'en venger, écrivit contre lui un pamphlet.

Duncan et Monro formèrent une cabale contre Jones et Wainman, élèves de Brown. Wainman ayant demandé la permission d'insérer dans une thèse un passage de Brown, Monro s'y opposa, sous prétexte que ce passage renfermait un jargon inintelligible, qui ne manquerait pas d'être défavorable au candidat, et de déplaire à l'université. Cependant ce passage ne contenait que des observations médicales faites à Édimbourg.

C'est ainsi qu'on prenait toute sorte de moyens pour refuser le titre de médecin à ceux qui adoptaient la nouvelle doctrine. Cependant ce n'est point en proscrivant toute espèce de recherches qu'on favorise les progrès des sciences.

Brown était adoré de ses élèves. Ils trouvèrent le moyen, lorsqu'il fut mis en prison par ses créanciers, de le rendre à sa nombreuse et malheureuse famille, qui était dans la plus affreuse indigence.

Peu de temps après, M. Johnson acheta sa traduction des *Élémens de Médecine*.

Brown se proposait de publier un ouvrage qu'il devait intituler, *Elementa Morum*. Il me communiqua un jour une partie du plan de cet

ouvrage qui sera peut-être publié. Il n'était ni moins simple ni moins philosophique que ses *Élémens de Médecine.*

Ce grand homme, né dans l'obscurité, élevé dans la bigoterie, ne parut dans le monde qu'avec son propre mérite. Il aimait la société des hommes de lettres de son âge. On le trouvait rarement avec les personnes froides, sérieuses et graves; il préférait les jeunes gens et les personnes enjouées qui avaient beaucoup d'esprit, et quelquefois même celles qui se livraient à la bonne chère. Un homme qui à un fonds inépuisable de connaissances, d'esprit et de gaîté, joignait une très-forte constitution, et qui fréquentait de semblables personnes, pouvait, à la vérité, prêcher la tempérance; mais il lui était bien difficile de la pratiquer. On sait que l'on se fait souvent un jeu de faire boire abondamment ceux qui se distinguent par quelque talent extraordinaire. Il n'est donc pas surprenant qu'on cite un grand nombre d'anecdotes ridicules sur les saillies et les folies auxquelles il se livrait à table : quelques-unes peuvent être vraies; mais je puis assurer que, pendant le temps que je l'ai connu, et qu'il m'a honoré de son amitié, je ne me suis jamais apperçu qu'il aimât trop le vin. Il tenait un juste milieu entre la sobriété et l'intempérance, dont il avait prouvé, mieux que personne, les inconvéniens.

DEUXIÈME SECTION.

Exposition de quelques-uns des principes fondamentaux du systême de Brown.

Les animaux et les végétaux sont doués d'un principe dont la nature est inconnue (1). Ce principe, que Brown appelle excitabilité, distingue les êtres vivans des corps inanimés. Brown regarde cette propriété des corps vivans comme une et indivisible (*una et indivisa proprietas*).

Brown a évité toute recherche sur la nature de l'excitabilité ; et cependant il suppose qu'elle peut *s'accumuler* ou *diminuer en quantité* (2), devenir *plus ou moins abondante*, et il la considère alors comme une *matière*.

(1) In omnibus vitæ statibus, homo, et reliqui animantes, à mortuis, vel aliâ quâvis inanimi materiâ, hac solâ proprietate differunt, quòd externis rebus, et quibusdam sui propriis actionibus, sic adfici possunt, ut ipsis vivis propriæ suæ actiones efficiantur. Quòd dictum quidquid in rebus vitale est, comprehendit, eoque ad plantas pertinet. (*Elem. Brun. X.*)

(2) Quid sit *incitabilitas*, quoque pacto ab incitantibus potestatibus adficiatur, ignoratur ; sed quidquid est, vel ejus aliquantùm, vel ejus vis aliqua, unicuique vivere incipienti tribuitur. Tributi sive *vis*, sive *copia*, in aliis animantibus, et iisdem aliàs, alia est. Partim ob incertam rei naturam, partim ob sermonis communis egesta-

Il appelle *forces excitantes* (1) les puissances qui entretiennent la vie. Il les distingue en externes et en internes, comme on peut le voir dans l'ouvrage de Weikard. Ces puissances, en agissant sur l'excitabilité, maintiennent donc la vie, ou, pour parler le langage de Brown, produisent *l'excitement* (*incitatio*).

---

tem, item hujus doctrinæ novitatem, *incitabilitas* modò *abundare*, cùm *stimuli* parùm admotum est; modò *deficere*, *exhauriri* aut *consumi*, cùm his vehementiùs incubuit, passim deinceps dicetur. Tam hìc quàm aliàs ubique rebus veris standum; lubrica causarum, utpote ferè incomprehensibilium, quæstio, venenatus ille philosophiæ anguis, cum cura fugienda. Ne quis *igitur*, per modò relata dicta, incitabilitatis naturam respici; aut an *materia sit*, et sic modò *augeatur*, modò *immuniatur*, an *adhaerens materiae facultas*, nunc *vigeat*, nunc *langueat*, definiri; aut ullo modo reconditam quæstionem attingi, quod magno scientiæ malo semper ferè factum interpretetur. (*Elem. Brun. XVIII.*)

(1) Id facientes res externæ ferè omnes sunt, calor, victus, sanguis, hinc segregati humores, et aer; venena et contagiones incertiùs eòdem spectant.—Corporis ipsius actiones idem præstantes, contractio muscularis, sensus, et cerebri in cogitando, et adfectus ciendo vis, sunt.—Proprietas per quam utræque agunt *incitabilitas* dicenda, ipsæ *potestates incitantes* nominandæ.—Potestatum incitantium in incitabilitatem agentium affectus, *incitatio* nuncupandus. (*Elem. Brun. XI, XII, XIV, XVI.*)

Brown donne aussi le nom de forces stimulantes (*potestates stimulatrices*) à tout ce qui est capable de modifier l'*excitabilité*, et de produire un *excitement* plus ou moins énergique.

Lorsque les puissances excitantes, ou stimulantes, exercent sur l'excitabilité une action modérée, elles *consument* une quantité convenable d'excitabilité, elles produisent le degré d'excitement qui constitue l'état de santé. Ainsi, *action modérée des forces excitantes*, *excitabilité consumée à un degré convenable*, et *excitement renfermé dans de justes bornes*, sont synonymes.

Mais quand les forces excitantes agissent avec plus d'énergie que ne l'exige l'état de santé, l'excitabilité s'*use* trop promptement, et l'excitement s'accroît : le corps se trouve alors dans l'état que Brown appelle *diathèse sthénique* ; il n'éprouve pas encore une maladie sthénique, mais il y est prédisposé. C'est cet état intermédiaire entre la santé et la maladie, que Brown appelle *prédisposition* (*opportunitas*) (1). Cet état de prédisposition se change plus ou moins promptement en celui de maladie, suivant l'énergie plus ou moins grande des puissances exci-

(1) *Opportunitas* ad morbos est corporis status à secunda valetudine ita recedens, ad adversam ita vicinus, ut illius adhuc quam insidiosè simulat, contineri finibus videatur. (*Elem. Brun. VIII.*)

tantes. Cette diathèse sthénique peut s'élever par degrés, depuis la maladie sthénique la plus légère, comme le catharre sthénique, la petite-vérole, la rougeole benigne, jusqu'à la péripneumonie la plus inflammatoire; l'excitement se trouve alors *élevé* au plus haut degré dont il soit susceptible. Il est impossible qu'il reste long-temps dans cet état; il ne peut plus que s'affaiblir. Le médecin se trouve, dans ce cas, placé entre deux écueils. S'il emploie un traitement trop débilitant, il diminuera trop l'excitement, il fera tomber le malade dans une grande faiblesse; il produira ces maladies qui succèdent aux affections inflammatoires, quand on n'est pas assez réservé dans le traitement antiphlogistique, quand on prescrit trop de saignées, etc. Mais si le médecin est, au contraire, trop réservé dans l'emploi de la méthode débilitante, ou s'il se sert de remèdes fortement stimulans, il survient alors une autre espèce de faiblesse.

Il est très-essentiel, dans la doctrine de Brown, de distinguer ces deux espèces de faiblesse. En effet, quoiqu'elles soient intrinséquement les mêmes, elles exigent un traitement différent (1).

---

(1) Voyez l'ouvrage de Weikard, chapitre *de la faiblesse directe et indirecte.*

Brown appelle *faiblesse directe* (1) celle qui est produite par la méthode trop débilitante, ou en général par le défaut de forces excitantes, ou par l'action trop peu énergique de ces mêmes forces. Il suppose que l'excitabilité s'accumule dans ce cas. Ainsi, *action trop faible des puissances excitantes*, *excitabilité accumulée*, et *excitement affaibli* (directement), sont synonymes.

Il est une autre espèce de faiblesse, qui est produite par l'action trop violente des puissances excitantes ou des stimulus portés au dernier degré d'intensité, ou par l'action trop prolongée de ces mêmes puissances, quand même leur énergie ne serait pas trop considérable. L'*excitabilité* est alors épuisée par l'excès des stimulus ; cette faiblesse est appelée *faiblesse indirecte*, dans la nouvelle doctrine de Brown. Ainsi *action trop prolongée des stimulus*, ou *action excessive de ces mêmes stimulus portés au dernier degré d'intensité*, *excitabilité épuisée*, *et faiblesse indirecte*, sont synonymes (2).

(1) Debilitas *stimuli* defectu nata, *recta* nuncupanda est; propterea quòd nullâ noxâ positâ, sed necessariis vitæ præsidiis negatis, incidit. (*Elem. Brun. XLV.*)

(2) Sic exhausta stimulo incitabilitas debilitas est, hoc *indirecta* dicenda, quòd non deficiente, sed superante stimulo nascitur. (*Elem. Med. XXXV.*)

Brown distingue, avec une grande sagacité, cette faiblesse apparente, qui se manifeste dans les maladies inflammatoires, et qu'il est si important de reconnaître (1). La preuve, dit cet auteur, que cette faiblesse n'est pas réelle, c'est qu'elle cède aux débilitans, tandis que les excitans seraient alors très-funestes (2). Il suppose que la faiblesse directe et la faiblesse indirecte peuvent exister en même temps dans le même sujet; il l'appelle faiblesse mixte (*debilitas mixta*). Elle exige un traitement proportionné à la prédominance de l'une ou de l'autre faiblesse.

Nous venons de considérer ces deux espèces de faiblesse dans l'état de maladie; mais elles se trouvent aussi dans l'état de santé. La faiblesse

---

(1) Voyez la note de Frank sur *la faiblesse directe et indirecte*, page 254 de ce volume.

(2) Si in peripneumonia, synocha, phreneticâ et rheumatismo violento, voluntarii motus minuuntur eousque ut neque pedibus quis neque manibus, paralytico magis, uti possit, id non ex debilitate, id est, ex immunita incitatione incidere, duplice hoc indicio manifestum est; quòd si debilitas vera esset, opifera *stimulantia*, *debilitantia* veneno forent: quod prorsus contrà est; nam eadem debilitantia, quæ reliqua manifesta nimiæ incitationis symptomata, hanc quoque motu impotentiam solvunt. (*Elem. Brun. CCXXVII.*)

directe est le partage de l'enfance (1), et la faiblesse indirecte est celui de la vieillesse.

Le sommeil, dans l'état de santé, n'est autre chose, selon Brown, que le résultat de la faiblesse indirecte ou de la faiblesse directe, et quelquefois de l'une et de l'autre réunies, mais à un degré modéré ; car si elles sont trop considérables (2), elles produiront le sommeil mor-

(1) Quod cùm ita sit, suus cuique ætati, suus cuique habitui, si incitatio rectè regatur, vigor est. Pueritia, et ea quam incitabilitatis copia facit imbecillitas, exiguum stimulum recipit, minore languet, majore fatigatur; senectus, et ea quam *incitabilitatis defectus* creat infirmitas, largum stimulum postulat, parciore dejicitur, obruitur largiore. (*Elem. Brun. XXVI.*)

(2) Il faut bien distinguer cette insomnie causée par la faiblesse, de celle qui est produite par un état d'énergie trop considérable dans tout le systême. En effet, la première exige des stimulans proportionnés à l'état de faiblesse; et la seconde demande un traitement débilitant. Brown ne parle point de ces affections comateuses qui dépendent d'un état pléthorique du cerveau. Cependant cette considération est bien importante. Je citerai, à la page suivante, quelques idées du célèbre Barthez, relatives au sommeil et à la veille morbifiques. Ces idées ont quelque analogie avec celles de Brown; mais elles ne sont relatives qu'à certains cas particuliers. Brown était sans doute un homme de génie; mais il paraît qu'il n'avait point assez observé les maladies, et que par-tout il a trop généralisé ses idées.

bifique

bifique ou l'insomnie, qui a lieu dans les maladies asthéniques. (1)

Tout ce qui, dans l'état de santé, ne consume pas assez l'excitabilité ; tout ce qui ne fait pas assez incliner vers la faiblesse indirecte, comme le froid, une diète trop sévère, la suspension des travaux de l'esprit et du corps auxquels on a coutume de se livrer, la crainte, le chagrin, etc., sera capable d'écarter le sommeil. Le même effet pourra être aussi produit par tout ce qui peut causer une faiblesse indirecte excessive, comme l'ivresse, la chaleur excessive, les passions de l'ame trop violentes, etc. (2)

---

(1) Ut debilitas igitur, sive recta, sive indirecta, sive partim *mixta, justi somni* causa est, ita *nimia* hæc æquè ac incitatio vegeta somno inimica est. Solitâ exercitatione diurnâ lassus ilicet in somnum componitur, qui quiete *non excitatum*, aut labore defatigatum ex æquo refugit.——Vigiliam *sanam* parit ea potestatum incitantium vis, quæ, utrique media extremo, neque nimis ad indirectam neque ad rectam nimis debilitatem inclinat. (*Elem. Brun. CCXL*, *CCXLI.*)

(2) Contra, intra eosdem secundæ valetudinis limites, frigus non somnum illud quod mortem mox præcedit, inedia, vel parùm alens, parùm indirecto stimulo distendens materia, soliti laboris aut exercitationis, sive corporis, sive mentis, intermissio, metus, animi dolor, etc., vigiliam omnia non satis versùs *indirectam debilitatem appropinquando* creant. Sed et omnia quæ aliter somnum pariunt,

« Les causes du sommeil, dit Barthez, peuvent
» se réduire à un affaiblissement direct et sou-
» dain des *forces sensitives* de tout le corps ».

» La maladie à laquelle on a donné le nom de
» *comavigil*, et dans laquelle il y a impuissance
» de veiller et de dormir, cède quelquefois aux
» narcotiques, suivant les observations de *Rivière*
» et de *Pujati* ».

» On a vu souvent, dans le déclin et dans la
» convalescence des maladies aiguës, (1) que la

---

ad indirectam debilitatem nimio ad extremum opere provecta, idem etiam efficiunt. Sic crapula, sic ebrietas exquisita, labor aut mentis aut corporis, ingens adfectuum vis, æstus omnia relaxans, somnum pellere nota sunt. (*Elem. Brun.* CCXXXIX.)

(1) In asthenicis morbis vigilia rectam plerumque debiliatem sequitur; quod ideo fit, quia plus eo, quod somnum facit, debilitatis morbos causa continet. Quo fit ut quidquid *stimulat*, quidquid incitationem ad illud quasi punctum quod artus in somnum componit, auget, id *stimulatrice* non *sedatrice* virtute consopiat In exigua debili ate, ubi paululùm tantùm infra somni punctum incitatio decidit, perexiguus stimulus, qualis cibi è carnea materia parati nonnihil, quale vinum, aut quævis aquæ potentiæ potio, qualis in mœstitia consolatio, in frigore calor, in quiete sive corporis, sive mentis, exercitatio lenis aut gestatio, vel jucundus cogitanti tenor, sufficit. In majore debilitate, (nam causæ modo curationis vis aptanda semper est), aut

» faculté du sommeil était rendue aux malades
» dès qu'on avait augmenté leurs forces par
» une nourriture plus abondante.

» De même que le régime fortifiant et les
» analeptiques (tels que l'ambre, la confection
» alkermès etc.) sont indiqués dans ce cas,
» ils le sont aussi dans l'état léthargique de
» certains malades convalescens de fièvres
» aiguës.

» Ainsi Rivinus rapporte qu'un jeune homme
» sortant d'une fièvre pétéchiale tomba dans un
» sommeil profond, qui continua quelques jours
» et quelques nuits de suite, avec de courts in-
» tervalles, dans lesquels le jeune homme se
» plaignait d'une grande faiblesse. Rivinus lui
» donna un remède composé d'analeptiques, et
» il vit avec surprise qu'au bout d'une demi-
» heure cet état fut entièrement dissipé. »

J'ai cru devoir insister sur l'application que fait Brown de la faiblesse directe et indirecte aux différens périodes de la vie humaine, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, dans le sommeil naturel et dans le sommeil morbifique, dans la veille naturelle et dans la veille morbifique.

---

relatorum stimulorum pro ratione plus, aut potentior aliquis, quales ii sunt qui *diffusibiles* appellantur, adhibendus. (*Elem. Brun. CCXLIII.*)

C'est en remédiant à cette faiblesse, soit directe, soit indirecte, que l'opium donné à des doses proportionnées à ces différens états, procure, le sommeil; mais il produit cet effet, selon Brown, non comme sédatif, mais comme stimulant. C'est pour cette raison qu'il est nuisible dans les maladies inflammatoires. (Voyez le second volume de Weikard, article *opium.*)

On trouve, dans l'ouvrage de Rasori, deux échelles dont se servait Brown pour expliquer son systême.

Excitabilité.

80	60	40	20	0

Excitement.

0	20	40	20	0

La première échelle, divisée en 80 degrés, indique la quantité d'excitabilité donnée à l'être qui commence à jouir de la vie. *Esprime la quantita di excitabilita posseduta da un dato systema allora quando egli e per incomenciare a vivere.* (Rasori, note, p. 45.)

La seconde échelle indique la progression ascendante et descendante, que suivent les forces excitantes en agissant sur l'excitabilité.

L'excitement restera à 0, et l'excitabilité conservera la quantité marquée par 80, jusqu'au moment où les forces excitantes commenceront

à agir. La vie, ou l'excitement, n'aura lieu qu'au moment où les forces excitantes commenceront à agir sur l'excitabilité. Les forces excitantes, en consumant l'excitabilité depuis 80 jusqu'à 40, augmenteront l'excitement ou la vie depuis 0 jusqu'au degré 40, qui correspond au quarantième degré de l'excitabilité. L'excitabilité consumée jusqu'au degré 40, et l'excitement accru jusqu'à ce degré, constituent le degré de la vie le plus énergique, compatible avec l'état de santé. C'est ce qui explique le paragraphe 25 des *Élemens de Médecine.* (*Medius stimulus mediam quoque seu semiconsumptam incitabilitatem adficiens, summam parit incitationem.*) Mais l'excitement porté au-delà de ce degré ne tend plus qu'à s'affaiblir, et décroît avec l'excitabilité, depuis 40 jusqu'à 0, qui indique le terme de la vie.

Cette échelle peut donner une idée assez juste de la marche de l'excitabilité et de l'excitement chez une personne qui mène un genre de vie modéré, et sur laquelle les puissances excitantes exercent constamment un degré d'action convenable.

On voit, par-là, que l'être qui commence à vivre n'éprouve qu'un excitement encore très-peu énergique, et que son excitabilité est *accumulée*, ou qu'elle n'est pa encore assez *consu-*

mée, par l'action des puissances excitantes ; enfin qu'il est dans l'état de faiblesse directe, qui n'exige que des stimulus légers ; tandis qu'au contraire le vieillard, ou celui qui a accéléré la vieillesse par des excès, est parvenu à cet épuisement d'excitabilité et à cette diminution d'excitement qui caractérisent la faiblesse indirecte, et qui exigent des stimulus énergiques, comme des boissons spiritueuses, des alimens succulens proportionnés à l'état des forces digestives, du vin, etc. La manière dont il faut traiter ces deux espèces de faiblesse, est très-bien expliquée dans Weikard : ainsi je m'abstiendrai d'entrer dans le détail de ce traitement.

On concevra facilement, d'après ce que nous avons dit, que les stimulus modérés produisent un degré convenable d'excitement; quelorsqu'ils sont trop faibles pour maintenir la santé, ils accumulent l'excitabilité, et qu'ils produisent la diathèse asthénique, la *prédisposition* aux maladies asthéniques, et enfin toutes les maladies qui dépendent de la faiblesse directe. Lorsque les puissances excitantes, que Brown appelle alors *puissances excitantes nuisibles*, sont trop énergiques, elles donnent lieu, comme je l'ai déja dit, à la *prédisposition* sthénique, et à toutes les maladies de cette classe. Enfin les mêmes puissances, après avoir occasionné le plus haut degré d'excitement

dont l'économie animale soit susceptible, finissent par affaiblir indirectement, et causent les maladies asthéniques par faiblesse indirecte. C'est ce passage du plus haut degré d'excitement à la faiblesse indirecte qu'il est si important de prévenir, par un bon traitement, dans les maladies inflammatoires qui, par la force même de l'inflammation, sont sur le point de dégénérer en maladies asthéniques (1).

Les mêmes puissances excitantes qui entretiennent la santé, produisent les maladies sthéniques ou asthéniques, selon qu'elles stimulent en *plus* ou en *moins*. Les mêmes puissances nuisibles capables de produire les maladies asthéniques, peuvent être employées comme remèdes dans les maladies sthéniques, *et vice versâ*. (*Ea ipsa quae sthenicis affectibus creandis sunt paria, asthenicis medentur. Quae asthenicos producunt, sthenicos auferre queunt.*

Brown ne reconnaît que deux diathèses: la diathèse sthénique, et la diathèse asthénique. Il divise les maladies en *sthéniques universelles*, et en *asthéniques universelles;* en maladies *locales sthéniques*, et *locales asthéniques*. Les maladies universelles sont toujours précédées de

---

(1) Consultez sur cet objet la note de Frank, page 254 de ce volume.

cet état intermédiaire dont nous avons parlé; et qui est appelé *prédisposition.* Cet état dépend des mêmes causes qui donnent lieu à la maladie qui lui succède (1). Voyez le chapitre *des maladies générales et des maladies, locales* par Weikard.

Les maladies sthéniques ou asthéniques locales ne sont jamais précédées de la prédisposition.

Les maladies universelles affectent d'abord tout le systême, et peuvent se porter de préférence sur une partie, comme dans les péripneu-

(1) *Opportunitas* est secundæ ab omni parte valetudinis et adversæ medius status. Quam (opportunitatem) facientes potestates eædem quæ morbos sunt leviore vel breviore impetu agentes. Utræque, quò commodiùs à potestatibus omni vitæ statui communibus distinguantur, *excitantes noxae* dicendæ. — Quæ quo validiùs aut imbecilliùs egerint, eo brevior aut longior *opportunitas* erit, et à secunda valetudine ad *justum morbum* temporis intervallum citiùs aut serius exigetur. Opportunitatem communibus morbis necessariò præcedere eo manifestum est, quòd iisdem potestatibus incitantibus, in eamdem incitabilitatem agentibus, quibus tam secunda quàm adversa valetùdo, illa quoque nascitur, et medius huic utrique incitationis status est. — Opportunitatis scientia magni momenti est, quippe quâ solâ instructus, morbis occurrere, horum causam in illa fundatam comprehendere, et à localibus longè aliis affectibus discernere possit. (*Elem. Brun. LXXIII, LXXIV, LXXIX.*)

monies, etc.; mais cette partie ne sera attaquée que consécutivement (1) : au lieu que, dans les maladies que Brown appelle *locales*, la lésion d'une partie ou d'un organe précède toujours l'affection de tout le systême, affection proportionnée à la sensibilité de la partie attaquée primitivement.

L'inflammation est aussi distinguée en *sthénique universelle* et en *sthénique locale*, en *asthénique universelle* et en *asthénique locale* (1). L'ouvrage dont je donne la traduction, explique les causes de ces différentes maladies, les symptômes qui les distinguent, et les remèdes qui leur conviennent; ainsi il est inutile d'en parler ici.

---

(1) Morbi sunt vel universo corpori communes, *communes* dicendi; vel aliquâ parte contenti, *locales* nominandi. — Illi ab initio communes semper sunt; hi tantùm in cursu, idque rariùs. Illis semper opportunitas, his nunquam præit. Illorum *communitas* in principii vitalis labore est, horum ex offensa locali. Illorum curatio in totum corpus, horum in partem ægram dirigitur. (*Elem. Brun. V, VI.*)

(1) Quatuor inflammationes sunt : duæ communes, *phlogistica* et *asthenica*; totidem locales, quarum altera quoque *phlogistica*, altera est *asthenica*. Illa in suppurationem sæpè desinit, sine hac solvitur; hæc ad gangrenam, quandoque ad sphacelum et ad mortem demùm tendit. (*Elem. Brun. CCVI.*)

Brown, loin de considérer la fièvre comme un effort de la nature, qui tend à se débarrasser des causes nuisibles (*naturae conamen*), la regarde comme une maladie éminemment produite par la faiblesse, où il faut toujours employer les excitans. Il met au rang des *pyrexies* les maladies que l'on appelle *fièvres inflammatoires*, et il les exclut absolument de la classe des fièvres.

Je finirai cette exposition, en citant le paragraphe 327 des *Elementa Medicinae*, par lequel Brown termine la seconde partie de son ouvrage.

Ut planetarum, qui ad permanendum, et suos cursus per aevum continuandos conformati sunt, meatus omnes ab hoc unico principio pendent, ut recta quo modo cuncta projecta moventur, ferantur; dein assiduè gravitatis, quae omnes adficit, vi deorsùm detrahantur, et sic ad summam orbitate motus omnes conjiciantur; sic in minoribus corporis vivis, quibus majora illa replentur, animalibus scilicet et plantis, quorum ut universae species permanent, singula intereunt, quaecumque eorum actiones causa continet, has inchoans perficiensque easdem imminuit, labefactat, ac prorsùs demùm extinguit. Non igitur aliæ potestates ad vitam et salutem, aliæ ad morbos et interitum, *naturâ comparatae sunt: sed omnes ad vitam quidem, sed* coactu; *ad mortem dein, sed* suâ sponte, *feruntur.* (Elem. Brun. CCCXXVII.)

TROISIÈME SECTION.

Je me propose d'exposer et de discuter, dans une autre occasion, ce qu'on a dit pour et contre la doctrine de Brown.

J'essaierai de comparer avec le systême de Brown les différentes opinions qui ont plus ou moins influé sur la pratique de la médecine ; je n'oublierai point de parler des opinions des écoles de Paris, de Montpellier, de Leyde, de Vienne, d'Édimbourg, etc. Je tâcherai de prouver que le seul systême qui puisse accélérer les progrès de la médecine, est celui qui est fondé sur l'enchaînement des faits bien observés.

L'esprit de l'homme est trop porté à généraliser, à faire des rapprochemens souvent forcés, et à plier les faits aux hypothèses et aux théories qu'il crée, ou qu'il adopte.

Voici une partie des questions que je me proposerai de résoudre.

La faiblesse directe et la faiblesse indirecte peuvent-elles exister dans le même temps chez le même sujet? Les *stimulus* et l'*excitabilité* peuvent-ils suffire pour rendre raison des différens phénomènes de la vie, de la nutrition, de la digestion, des sécrétions, etc.? N'existe-t-il pas un

principe vital *actif* capable de réagir dans certains cas plus ou moins fortement contre les *puissances excitantes nuisibles?* (1)

L'*excitabilité* que Brown subordonne entièrement à l'action des *puissances excitantes*, et qui s'accumule par le défaut des stimulus, et s'épuise par leur excès, peut-elle être cette *force interne*, quelque nom qu'on lui donne, qui donne à l'animal la faculté de conserver la même température au milieu de la chaleur la plus intense (2)?

Le traitement qu'on doit suivre dans la faiblesse directe et dans la faiblesse indirecte est-il applicable à tous les cas de maladies asthéniques? Ne serait-il pas très-dangereux, dans

---

(1) Sed solus non est *stimulus*, non sola *incitabilitas*; sed aliud et *majus principium* est, quod, corpori quondam infusum, *vitale* hoc, etsi non vegetet, esse, ac mortui legibus corporis resistere jubeat. (*J. P. Frank*, *praef. in libr. rat. institut. clin.*)

» (2) C'est ainsi que le principe vital, dit énergiquement le
» célèbre Barthez, fait brûler dans le corps qu'il anime, un
» feu qui est toujours à peu près le même, qui s'isole dans les
» feux du Sénégal, et qui ne s'éteint point sous les glaces de
» la Sibérie. »

Non enim illa est (excitabilitas) *quae legibus tum chemicis, tum mechanicis, in corpore tam potenter aut imperet aut prorsus resistat.* (J. P. Frank. *lib. cit.*)

une fièvre intermittente pernicieuse, qu'on supposerait produite par la *faiblesse directe*, de donner les stimulans à petites doses dans les commencemens ? Le malade ne meurt-il pas au second ou au troisième accès, si l'on ne donne pas le quinquina à grandes doses ? (1) dans ces maladies si bien décrites par Torti. Les purgatifs doivent-ils être bannis du traitement de toutes les maladies asthéniques ? Les maladies, soit sthéniques, soit asthéniques, ont-elles toujours une marche aussi *simple* que Brown le suppose dans ses *Elémens de Médecine ?* Faut-il donc absolument négliger les complications *gastriques*, *bilieuses*, *saburrales*, sur lesquelles Brown garde le silence ? Pourquoi Brown, en parlant du sang et des humeurs qui en sont séparées, néglige-t-il la bile, à laquelle on fait peut-être jouer un trop grand rôle (2), mais qui cependant mérite

---

(1) Voyez *Strambio* et la réponse de *Moccini*. Les médecins pourront juger de la force de cette objection, et de la réponse de Moccini, dans un extrait que je donnerai de ces deux ouvrages.

(2) Videram scilicet spatio annorum triginta quo curis ægrorum in septem et *Galliae* et *Germaniae* et *Italiae* provinciis sollicitus interfui, quòd pristinis medicinæ insomniis vix quòdam modo expulsis, mox nova his successerent, et quòd sensim sine sensu morborum vix non omnium ratio sanandorum, in solventibus *emeticis*, as

une grande considération dans les maladies, soit comme cause, soit comme effet ? Les maladies qu'on attribue à la bile, doivent-elles être traitées d'abord par les *excitans*, comme le pensent ceux même qui ont modifié le système de Brown, dela manière la plus avantageuse pour l'art de guérir ? (1)

Les affections spasmodiques et convulsives doivent-elles être toujours attribuées à la faiblesse, comme le pense Brown ? (Voyez la note de Frank.)

N'y a-t-il pas de dyssenteries inflammatoires ? Voyez Frank et Zimmerman.

N'a-t-on pas lieu d'observer des dyssenteries bilieuses, dans lesquelles il est de la plus grande

---

alvum continuò purgantibus remediis poneretur. (*J. P. Frank. lib. cit.*)

(1) Frequens in profluviis, ac in illis quas *spurias biliosas* vocant, inflammationibus, frequens hæsitandi occasio fuit, donec paucos post annos, signorum plurimorum *fallacias* gastricorum protinùs perspiciens, meliorem certè viam iniverim, ægrotantium augendæ aliàs in dies debilitati, ex qua ipsa illa cohors symptomatum prodibat, pepercerim, ac promptiùs roborantem ad methodum confugerim. Hæsit interim diù vanus animo timor, et quatuor vix post lustra, ægrotorum ad lectos absoluta, quem nimia communem in usum fiducia in me aluerat, antiquum errorem deposui. (*J. P. Frank. lib. cit.*)

importance d'évacuer dès le commencement? (1)

Si Brown s'est élevé avec raison contre les médecins qui emploient la méthode débilitante dans toute espèce d'apoplexie, n'est-il pas tombé dans un excès opposé, en regardant cette maladie comme *asthénique*, et en recommandant par conséquent toujours dans ce cas le traitement excitant?

Ce médecin avait, dans la première édition de ses *Elementa Medicinae*, placé les hémorragies parmi les maladies *sthéniques*; il les a rangées parmi les maladies asthéniques dans la seconde édition (2). La vérité se trouve-t-elle dans ces deux extrêmes? Ne doit-on pas reconnaître des hémorragies sthéniques et des hémorragies asthéniques, ou, pour me servir des ex-

---

(1) Frank s'élève contre ceux qui voient par-tout la saburre dans les dyssenteries épidémiques. *Satis jam malorum erat, quod gastricas ubique sordes hoc in morbo populari quaesiverint*, ac *fortiter purgantibus alvum remediis abusi sint medici. Nunc alter accedit qui solis rem stimulantibus aggreditur, ac morbum à causis diversis pendentem ex sola debilitate derivat.*

(2) Similibus curationum exemplis edoctus, sanguinis profluvia quæ *hæmorragiae* dicuntur non à plethora et vigore, sed a sanguinis penuria et aliunde nata debilitate pendere comperiebat, eoque *phlogisticorum*, ubi in prima editione deposita erant, numero rejicit inter *asthenicos* in secundo operis volumine collocanda. (*Elem. Brun. praef.*)

pressions de *Cullen*, des hémorragies *actives* et des hémorragies *passives* ? et le traitement indiqué dans les unes ne serait-il pas dangereux dans les autres ?

Le froid est-il toujours débilitant, comme le prétend Brown, ou du moins n'est-il fortifiant qu'en diminuant la quantité de calorique qui tendait par son excès à affaiblir ? Le bain froid dans lequel on ne reste que très-peu de temps, ne doit-il pas être considéré comme fortifiant (2)?

Brown est-il très-heureux dans l'explication des symptômes des maladies sthéniques et asthéniques ? Le pouls est-il toujours petit et faible dans les fièvres nerveuses ? N'est-il pas quelquefois petit et concentré dans certaines inflammations ? etc. « Combien n'est-il pas important », dit l'illustre Barthez, « de bien distinguer cet état » de *résolution des forces*, qui caractérise une » maladie maligne, d'avec l'état de simple op» pression des forces, où la nature est seulement » empêchée de développer des forces et des res» sources dont elle ne manque pas absolument! »

(2) Voyez l'ouvrage de Frank intitulé : *Ratio institut. clin. Ticin. p. 67. praef.* Frank le père y donne une explication très-ingénieuse de l'action tonique du bain froid dans ce cas. Consultez aussi la note de Frank sur l'ouvrage de Jones, page 220 de ce volume.

mais

(*P. 156, Élémens de la Science de l'Homme.*)

Ce que Brown dit de l'opium ne peut être nié dans bien des cas. Ce remède agit sans doute très-souvent en stimulant. C'est ainsi qu'il paraît exciter le sommeil dans certaines maladies de faiblesse ; mais il me semble difficile d'expliquer, d'après les principes du médecin écossais, l'action de cette substance sur un homme robuste et bien portant auquel une petite dose d'opium suffit pour procurer le sommeil. Je n'ignore point les réponses que peuvent faire sur cet objet les partisans de Brown : elles peuvent satisfaire l'amour propre dans une dispute ; mais quand il s'agit de l'intérêt de l'humanité, on doit apporter de la bonne foi dans une discussion aussi importante.

J'ai souvent cité Frank le père dans ce discours. Je finirai par rapporter son jugement sur Brown.

Nemo sanè meliora in morbis phlogisticis, in febribus nervosis à debilitate oriundis, meliora nullus et magis inter se cohaerentia, proposuit. Haec ab aliis jam fuisse tradita si objicias, fatebor id de multis, de omnibus non annuam, nec facilè ab ullo tam purè ac tam verè id factum esse concedam.

J'ajouterai encore un passage de Brown pour répondre à ceux qui l'ont accusé de mépriser

l'étude de l'anatomie, et pour leur prouver en même temps que si le style de cet auteur est quelquefois dur et incorrect, il présente souvent aussi une précision admirable.

Utilem hanc scientiam (medicinam) quò certiùs consequere, anatomes necessaria didisceris; in supervacuis tempus ne triveris; illustris Morgagni opera verses; cadavera incidas; effectus superstites à causis praeteritis dignoscas; laqueo, vulnere peremptorum, aliàs sanorum, corpora diligenter quàm plurima rimeris; haec cum eorum qui longiore aut saepiùs iterato morbo perirent corporibus sedulò compares; singula cum singulis, omnia cum omnibus conferas; opinandi temeritatem primus ferè caveas; *nunquam illic communis morbi originem detecturum te speres; prudenter judices.* (Elem. Brun. LXXXIV.)

Frank cite souvent dans cet ouvrage des notes qu'il a ajoutées à celui de Jones. (1) J'ai cru devoir joindre à cette traduction celles qui m'ont paru les plus intéressantes, afin de donner une idée complette de la nouvelle doctrine. Le citoyen Ruette, qui demeure depuis long-temps dans un hôpital, où il a eu souvent occasion

(1) Ricerche sullo stato della medicina, *etc.* dell Roberto Jones. 2 *vol.* in-8°.

de comparer la méthode curative de Brown avec celle que l'on suit ordinairement en France, a bien voulu se charger de traduit la moitié du second volume, et les notes de Frank sur Jones.

Lorsque nous nous sommes trouvés embarrassés sur le sens de certains mots italiens, qu'il est difficile à des étrangers de bien entendre, M. Jabalot, docteur en médecine de l'Université de Parme, qui joint à de grands talens une connaissance approfondie de la doctrine de Brown, nous a donné tous les éclaircissemens que nous desirions.

PREFACE DE FRANK.

La doctrine médicale de Brown, qui a reçu, pour ainsi dire, une seconde naissance dans l'Italie, n'a pas tardé à se répandre au loin, et à se faire connaître en Allemagne, où elle a trouvé promptement un défenseur dans l'illustre auteur de ce livre.

Monsieur Weikard, déjà avantageusement connu par d'excellentes productions littéraires, et plus particulièrement par son ouvrage classique, intitulé *le Médecin philosophe*, fut toujours l'ennemi de toute théorie et de tout systême en médecine. Il ne s'occupa jamais que de l'observation de la nature, considérée soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie ; et ce fut une conduite aussi prudente qui le fit regarder, par plusieurs personnes, comme un empirique.

Prévenu, comme je l'ai dit, contre toutes les théories médicales, il se livra à l'examen de la doctrine de Brown ; et après en avoir fait l'analyse la plus exacte, il se convainquit tellement de l'utilité et de la vérité de ses principes, qu'il se décida à l'adopter, et même à la défendre. Il publia, dans cette vue, l'ouvrage dont je présente la traduction. Il ne borna pas là son zèle pour la nouvelle doctrine; il se chargea du soin pénible et ennuyeux de traduire les *Élemens de*

Médecine de Brown Je viens encore de recevoir de lui un nouvel ouvrage écrit dans sa langue naturelle, et dans lequel il donne un traité de thérapeutique particulière, fondé sur le systême de Brown, et sur sa propre expérience. (1)

En adoptant la nouvelle doctrine, il eut peu de changemens à faire dans le plan de traitement qu'il avait suivi depuis long-temps.

C'était de tous les médecins celui dont la pratique avait le plus de conformité avec celle de Brown, comme l'attestent (2) ses ouvrages de médecine publiés depuis plusieurs années. Les opinions qu'il y expose sur l'apoplexie, sur le régime qui convient aux fièvres qu'on appelle *putrides*, sur l'usage du vin dans les maladies produites par la faiblesse, s'accordent entièrement avec celles de Brown. Mais notre auteur n'est pas le seul dont la pratique offre une parfaite conformité avec les principes de la nouvelle doctrine : je crois avoir suffisamment démontré cette vérité, en faisant observer, dans un autre ouvrage, la ressemblance qui existait entre la méthode Brownienne et celle des

---

(1) Medizinisch-practisches handbuch auf Brownische grundsaetze und erfahrung gegründet von Weikard 1796.

(2) Vermischte schriften.

Sydenham, des Morton, des Rivière, etc. (1)

Il est inutile de détailler tous les motifs qui m'ont déterminé à entreprendre la traduction de cet ouvrage. Je n'ai eu principalement en vue que de fournir au public de nouveaux matériaux qui puissent faciliter l'examen et l'analyse de la doctrine de Brown.

J'aime à croire que ce travail sera bien accueilli, et par ceux qui combattent la nouvelle doctrine, et par ceux qui la soutiennent. Les uns et lés autres cherchent la vérité, et l'on ne peut la découvrir que par le moyen d'un ouvrage dans lequel on soumet à une analyse rigoureuse les principes fondamentaux de la doctrine de Brown.

Un goût trop décidé pour les systêmes a toujours retardé les progrès de la médecine. D'un autre côté, je crois pouvoir assurer qu'une trop grande négligence à examiner les découvertes qui se font journellement, ne serait pas moins nuisible à cette science.

Il serait à desirer qu'il n'eût jamais existé ni *Galénistes,* ni *Stahliens,* ni partisans d'*Hofman*, mais que chacun, sans se couvrir du nom de sectateur, se fût borné à suivre et à étudier la nature. Je formerais le même desir relativement à la doctrine de Brown, si je n'étais persuadé

---

(1) Lettera di Giuseppe Frank sopra diversi punti di medicina interessanti anche i non medici. *Pavia*, presso Baldassare Comini. 1796.

qu'il est presque impossible que mes vœux soient remplis. La plupart des hommes aiment mieux suivre les sentiers battus que de chercher à découvrir la vérité par eux-mêmes; et puisqu'il est impossible de détruire ce penchant naturel aux hommes, tâchons du moins, autant qu'il se pourra, d'y mettre des bornes.

Si la nouvelle doctrine est soumise à une rigoureuse analyse; si l'on a soin de publier successivement, et avec impartialité, les faits qui lui sont favorables ou contraires; si l'on discute avec calme les opinions des deux partis, et spécialement celles des hommes impartiaux, nous saurons bientôt avec certitude si cette doctrine est admissible, et jusques à quel point elle peut nous guider dans le traitement des maladies.

Brown n'occupe point les premières places dans la médecine; Brown n'a point de places à distribuer; Brown est mort, et il est mort persécuté et malheureux : aucune vue d'intérêt particulier ne peut déterminer à adopter ou à rejeter sa doctrine. Plût à Dieu qu'on eût toujours été placé dans des circonstances aussi favorables pour la recherche de la vérité !

Je crois avoir prouvé suffisamment que je ne regarde pas le nouveau système avec un œil de prévention, et que je n'en adopte pas indistinctement tous les principes; il suffit, pour s'en con-

vaincre, de consulter la préface et les notes que j'ai ajoutées à l'ouvrage de Jones.

Les bornes qu'on doit se prescrire dans des notes ne m'ayant pas permis de rapporter les différentes observations que j'ai été à portée de faire dans l'exercice de la médecine, observations qui pourraient répandre un grand jour sur les idées de notre auteur ; je me permets de renvoyer le lecteur qui desirerait les connaître à un autre ouvrage dont j'ai déja publié le plan, et dans lequel j'expose une série d'observations, avec des réflexions sur ces différens cas de pratique. (1)

Je finis en avertissant que l'ouvrage original de M. Weikard, dont je donne la traduction, ne renferme qu'un volume ; j'ai pensé qu'il était plus avantageux de le diviser en deux : ils se succéderont rapidement, et le second présentera peut-être aux médecins praticiens plus d'intérêt que le premier. L'auteur s'occupe, dans le dernier, du traitement des maladies sthéniques et asthéniques, et de l'action des remèdes ; en un mot, il y donne un plan de matière médicale fondé sur le systême de Brown.

Pavie, 13 juin 1796.

(1) Cet ouvrage sera bientôt imprimé et publié à Vienne, sous le titre de *Ratio instituti clinici Ticinensis, à mense januario, usque ad finem junii anni 1796, quam reddit Joseph. Franck.* Vindobonæ, apud Patzowsky.

PRÉFACE DE WEIKARD.

Il est presque inconcevable que les Allemands, qui accueillent avec un si grand enthousiasme les productions des Anglais, aient ignoré l'ouvrage de Brown, qui, enfin, est passé d'Italie en Allemagne. On ne connaît pas davantage un ouvrage fait, d'après les principes de Brown, et publié à Édimbourg, sous le titre *Robert Jones's an Inquiry into the principles of the inductive philosophy* (1), et dont M. Moscati nous promet une traduction latine ou italienne par le docteur Masini.

Aussitôt que j'eus reçu un exemplaire des Élémens de Médecine de Brown (*Elementa Medicinae Brunonis*), après l'avoir lu et médité avec attention, je résolus de le traduire en allemand. J'appris ensuite de Leipsick, qu'un médecin suisse, et M. Reich à Erlingen, avaient annoncé, dans un journal, le premier une traduction, et le second un extrait de cet ouvrage.

(1) Cet ouvrage a été traduit de l'anglais en italien par J. Frank. Il l'a enrichi de notes très-intéressantes. L'ouvrage de Robert Jones est fondé sur les principes de la nouvelle doctrine; mais il n'est point, comme on l'a dit, une traduction des *Élémens de Médecine* de Brown. (*Note du Traducteur.*)

Alors j'abandonnai un travail qui me paraissait aussi ennuyeux que difficile : mais comme cette traduction annoncée n'a point été publiée et ne le sera peut-être jamais, je me suis décidé à continuer et à faire imprimer la mienne ; elle sera suivie d'un abrégé de médecine pratique, conforme à la nouvelle doctrine. Sur ces entrefaites, après avoir étudié le systême de Brown avec le plus grand zèle, et l'avoir comparé avec le résultat de ma pratique particulière, et avec les différentes opinions publiées dans les divers ouvrages que j'ai composés sur la médecine, je me suis décidé à ne présenter au public qu'une exposition de ce systême ; exposition qui rendra presque inutile la traduction des *Élémens* (1).

Il est facile de prévoir que la publication de la doctrine de Brown ne sera pas favorable à la méthode scientifique qu'on suit maintenant dans l'enseignement de la médecine. Je suis cependant persuadé que tout médecin praticien, habile, éclairé et impartial, doit être d'autant

---

(1) M. Weikard a donné, depuis la publication de cet ouvrage, une traduction des *Élémens de Médecine* de Brown ; elle est intitulée, *Browns, Johann, grundsaetze der arzneylehre, aus dem lateinischen übersetzt von M. A. Weikard, Francf*, *1795*. (Note du Traducteur.)

moins content de la méthode d'enseignement adoptée jusqu'ici dans les écoles de médecine, qu'il aura acquis plus de lumières dans sa pratique particulière et par ses réflexions. Je suis même assuré que parmi les professeurs, un assez grand nombre de *penseurs* ont reconnu la superfluité et l'inutilité de la méthode adoptée dans l'enseignement, et qu'ils ne la suivent que malgré eux, et contre leur intime conviction. Quant à ce grand nombre d'estimables praticiens qui continuent à jurer sur leurs cahiers, et aux illustres professeurs qui parlent avec tant de complaisance de l'importance et de la nécessité de la doctrine de leur université, je les crois vraiment destinés par la nature à être *exclusivement* des professeurs instruits.

J'ai cru devoir suivre scrupuleusement, et presque en tout point, la doctrine de Brown, quoique quelques-uns de ses principes fussent opposés à plusieurs de mes idées publiées dans divers ouvrages, et qu'il me fût facile de prévoir que cela donnerait lieu à quelques doutes et à des objections assez graves. J'ai toujours regardé comme un excès de faiblesse de ne pas persister avec constance dans l'exécution de ce qu'on a une fois entrepris, de ne défendre qu'*à moitié* son opinion, et de transiger avec le préjugé et l'erreur,

En un mot, je me suis entièrement attaché au systême de Brown. On pourra juger, d'après mes anciens ouvrages de médecine, combien je me suis éloigné ou rapproché, dans la théorie et dans la pratique, de cette nouvelle *hérésie*. Il me semble qu'aucun médecin ne s'en est autant rapproché que moi, sur-tout dans le traitement des maladies.

Avant de me décider à donner cet ouvrage au public, j'ai examiné sérieusement si, d'après la nouvelle doctrine, la médecine pouvait être plus nuisible qu'elle ne l'a été jusqu'à présent; j'ai voulu de plus m'assurer, par des témoins oculaires, des résultats heureux ou malheureux qu'obtiennent, dans la pratique, les médecins qui suivent le nouveau systême.

J'ai considéré si l'on pouvait guérir avec plus de promptitude, de sûreté, et par des moyens moins dispendieux; j'ai consulté ma propre expérience et celle des autres médecins. D'après le sentiment intime de la conviction la plus évidente, je me suis déterminé à embrasser cette doctrine lumineuse, à la présenter sous son vrai jour, et à la recommander aux amis de la vérité et de la simplicité. Je me flatte que cet ouvrage pourra fournir quelques rayons de lumière à ceux même qui sont attachés aux anciens principes, aux *têtes orthodoxes*. Je suis, au reste,

bien éloigné d'engager à adopter le nouveau systême, ceux qui le croiraient faux, et qui, convaincus de la bonté de leur méthode, exercent tranquillement leur art, et en sont pleinement satisfaits.

On peut comparer le systême adopté dans les écoles, à une jeune paysanne très-robuste, conduite de son village dans une cité fastueuse, introduite dans des cercles brillans, livrée à la mollesse, à tous les raffinemens du luxe et de la débauche, et gâtée par ses adorateurs. Dégoûtée de ce vain luxe, que cette paysanne rentre dans son premier état : elle sera, sans doute, abandonnée par les petits-maîtres de la ville; mais, rendue à l'aimable simplicité dans laquelle elle a été élevée, elle pourra retrouver, à la campagne, des amans qui lui feron oublier les premiers.

La doctrine de Brown peut de même ramener la médecine à sa première simplicité. Mais cette réforme ne peut se faire sans efforts et sans obstacles : c'est au temps et à l'habitude à réparer les désordres produits par le luxe, par les écarts de l'imagination, et par une liberté effrénée.

Il ne s'est malheureusement élevé aucune secte philosophique ou antiphilosophique, je dirais presque aucune folie, qui n'ait eu quelque influence sur la médecine; ce qui me semble

prouver que cette science n'est point encore établie sur des fondemens solides et inébranlables. Elle a été platonicienne, pythagoricienne, chymique, mathématique ; elle devint ensuite psychologique, électrique, et magnétique ; et maintenant, si le ciel ne l'en préserve, elle pourrait être menacée, par *Kant*, d'une nouvelle réforme (1).

La médecine, en un mot, s'est ressentie de tous les caprices de la mode, et de toutes les sottises physiques et métaphysiques, quoiqu'il n'y ait que la vérité et la simplicité qui puissent la perfectionner.

La médecine a éprouvé le même sort que les anciennes religions du paganisme, que les prêtres modifièrent, d'après chaque secte dominante, et défigurèrent par des sophismes et des subtilités. Il n'est pas de mon objet de rechercher lesquels, ou des prêtres, ou des médecins, ont été, dans de pareilles circonstances, les plus nuisibles au genre humain.

Je n'ai fait aucune mention, dans le cours de cet ouvrage, de la méthode de Brown dans

---

(1) L'auteur fait allusion à une nouvelle secte philosophique dont le fondateur est Emmanuel *Kant* de Konigsberg : les ouvragesde cet homme célèbre ont été accueillis avec le plus vif enthousiasme par presque toutes les nations.

le traitement des maladies en particulier. Je me propose de donner un abrégé de médecine pratique, fondé sur la nouvelle doctrine et sur ma propre expérience.

Brown dit, dans sa préface, qu'il employa vingt ans à l'étude de la médecine. Dans le premier lustre, il ne fit qu'écouter et croire, en supposant que les principes qu'on lui donnait seraient pour lui un trésor inestimable. Il employa le second lustre à mettre en ordre, à méditer et à corriger ce qu'il avait appris. Dans le troisième, il commença à douter; il s'apperçut (ce dont plusieurs médecins ne s'appercevront jamais) qu'il n'avait rien appris, et il reconnut, avec plusieurs savans et avec le public lui-même, que jusqu'à présent il n'a existé en médecine presque rien d'utile, d'intelligible et de certain. Ce fut ainsi qu'il passa les quinze premières années. Ce ne fut que dans le quatrième lustre qu'il entrevit quelques rayons de lumière. Il trouva la vérité, et il la communiqua à tous ceux qui furent susceptibles de l'entendre. Brown rapporte encore quelques circonstances particulières sur la goutte, dont il était attaqué, sur l'asthme, et sur la méthode qu'il avait adoptée dans le traitement des maladies. Nous devons à M. Moscati la connaissance de quelques anecdotes particulières sur cet au-

teur. Je n'ai presque rien à ajouter à tout cela : je dirai seulement que Brown, après s'être occupé, pendant quelques années, à enseigner le latin à de jeunes étudians en médecine, prit lui-même du goût pour cette science, et qu'il en reçut les principes de Cullen. Du reste, c'était un homme violent et impétueux. J'ai appris, dans la préface déja citée de M. Moscati, qu'il fut mis en prison, et que là, comme Socrate, il enseignait continuellement sa doctrine, devant un nombreux auditoire.

Il serait à desirer que les professeurs voulussent examiner sérieusement quelle part ont eue au perfectionnement de la médecine, c'est-à-dire à la guérison des maladies, ce qu'ils nomment *anatomie fine*, toutes ces *minuties* philosophiques, pathologiques, seméiotiques, thérapeutiques et chimyques. Il serait à desirer qu'on calculât le temps que les professeurs font perdre aux jeunes élèves, en leur enseignant des principes vagues et incertains, qui, au lieu d'en faire de vrais médecins, ne leur donnent qu'une sotte présomption tandis qu'ils sont dans une ignorance totale de ce qui regarde l'exercice de leurs fonctions. Il serait à desirer qu'après s'être dépouillé de tout préjugé, on jetât enfin un coup d'œil sur l'état d'imperfection de la médecine. Le rétablissement de la santé doit être le vrai but, le seul but

but du médecin ; le reste n'est qu'une étude d'agrément.

Il n'est malheureusement que trop vrai que, depuis plus de mille ans, nous n'avons fait que très-peu de progrès dans la pratique de la médecine, et que ce n'est point aux universités que nous devons le petit nombre de vérités ou de dogmes pratiques dont elle est enrichie. Nous devons aux inoculateurs une méthode sûre dans le traitement de la petite-vérole ; nous savons faire usage du mercure dans les maladies vénériennes ; nous connaissons l'efficacité du quinquina et de quelques autres remèdes : voilà, en peu de mots, les avantages que nous avons sur les médecins de l'antiquité.

Toutes ces réflexions ne nous prouvent-elles pas la nécessité de travailler avec zèle et impartialité à un plan de réforme en médecine?

Le plan que le docteur Fauken a proposé et publié pour l'amélioration des études en médecine, ne m'étant point parvenu, je ne puis l'apprécier. Je me permettrai seulement de dire que ce réformateur a été traité d'une manière cruelle et bien décourageante : non-seulement son ouvrage, imprimé à Leyde, a été prohibé, mais encore l'auteur lui-même, dont les idées étaient en opposition avec plusieurs statuts et

plusieurs articles de la faculté de médecine, a été condamné à une amende de 50 sequins.

Je serais au comble de mes vœux, si cet ouvrage pouvait éveiller l'attention de quelque habile médecin, et le conduire dans le sentier de la vérité : je suis certain qu'il ne fera aucune impression, ou du moins qu'il n'en fera qu'une très-légère, sur les facultés qui refusent d'admettre toutes les productions étrangères. Je puis du moins attester que je n'ai entrepris ce travail que dans l'intention d'être utile. Ce témoignage de ma conscience sera pour moi une récompense suffisante ; il me fera voir avec indifférence, et même avec mépris, les mauvaises interprétations qu'on a coutume de donner à mes travaux littéraires.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Table du premier volume.

Fin de la Table du premier volume.

DOCTRINE MÉDICALE SIMPLIFIÉE,

OU

ÉCLAIRCISSEMENT ET CONFIRMATION DU NOUVEAU SYSTÊME DE MÈDECINE

DE BROWN.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES fondamentaux de la doctrine de BROWN.

LA santé consiste dans l'exercice agréable, facile et régulier de toutes les fonctions animales.

Brown appelle *prédisposition (opportunitas)*, l'état le plus rapproché de celui de la maladie ; mais qui présente encore les apparences trompeuses de la santé.

La *prédisposition* tient donc le milieu entre la maladie et la santé.

La maladie consiste dans un exercice pénible et douloureux de toutes les fonctions animales, ou de quelques-unes d'entr'elles.

La santé, la *prédisposition* et la maladie, forment les différens états de la vie animale. (1)

On démontrera dans le cours de cet ouvrage

---

(1) J'aimerais mieux partager la vie animale en quatre états différens; en ajoutant à ceux qui sont déjà indiqués dans le texte, l'état de *convalescence*. On ne peut, selon Brown, tomber directement de l'état d'une santé parfaite, dans celui d'une maladie grave, sans passer par un état intermédiaire appellé prédisposition (*opportunitas*), cette assertion est très-vraie; mais il n'est pas moins incontestable qu'une personne malade ne peut recouvrer la santé, sans passer aussi par un état intermédiaire, qu'on appelle *convalescence*. La santé est donc séparée de la maladie par la *prédisposition*, et la maladie est séparée de la santé par la *convalescence*. Cette distinction ne me parraît pas purement scholastique; car l'état de la convalescence est de la plus grande importance dans la pratique de la médecine. Combien n'y a-t-il pas de malades qui périssent pendant cet état! Un médecin qui abandonne ses malades lorsqu'ils sont convalescens, peut se comparer à un pilote qui ne prendrait plus de soin de son vaisseau, lorsqu'il approcherait du port. Mon père a démontré que chaque maladie à une convalescence

que la vie n'est qu'un état de violence; et que

---

qui lui est propre, et que chaque convalescence est exposée à des dangers particuliers. (*Delect. Opusc. Tom. XII. Oratio academica, de convalescentium conditione ac prosperitate tuendâ.*) Il serait ridicule et dangereux de croire que l'on doit indistinctement fortifier tous les convalescens avec des mets succulens, du vin, et avec les autres excitans connus. Ces circonstances exigent, au contraire, beaucoup de discernement. Dans les convalescences qui succèdent aux maladies *asténiques*, tous les fortifians sont indiqués; ce régime convient aussi aux personnes qui ont été attaquées d'une maladie *sténique*, mais qui ont été trop affaiblies par leur médecin, ce qui n'est que trop commun de nos jours, où l'on voit tant de médecins qui ont, pour ainsi dire, soif du sang. Mais dans les convalescences *sténiques* où *l'excitement* est trop énergique, sur-tout, lorsque le médecin a été réservé dans l'usage des remèdes affaiblissans, il n'y a rien de plus dangereux que de permettre au malade d'user d'une nourriture abondante, de vin, etc. La péripneumonie déjà guérie, peut alors se reproduire et conduire le malade au bord du tombeau; et la scarlatine dont on croyait n'avoir plus rien à craindre, peut donner naissance à une hydropisie funeste, ou à la phtysie. Ce n'est là qu'une partie des inconvéniens sans nombre, auxquels donne lieu l'ignorance d'un médecin qui ne sait pas distinguer les différens états où se trouvent les malades dans leur convalescence. C'est sur-tout dans les hôpitaux que ces désordres sont plus fréquens. En effet, lorsque les principaux symp-

les êtres vivans tendent continuellement à la destruction : quelques-uns d'entr'eux parviennent à s'y soustraire pendant quelque tems ; mais la mort est inévitable pour tous ; nous ne pouvons la retarder qu'en dirigeant avec prudence l'action que certaines puissances exercent sur nous.

Chaque corps vivant jouit d'une propriété qui

---

tômes sont dissipés, on abandonne ordinairement le malade et on le chasse impitoyablement de ces asyles sacrés. Quelques-uns prétendent que cette conduite est économique ; je pense bien différemment. Un malheureux paysan attaqué d'une fièvre tierce entre dans un hôpital, on le guérit en peu de tems ; mais il reste faible, il aurait besoin de réparer ses forces par une bonne nourriture que sa pauvreté ne lui permet pas de se procurer chez lui. Cependant le médecin le renvoye ; mais qu'arrive-t-il? Le paysan, en s'exposant encore aux premières causes de sa maladie, en se nourrissant mal, en se livrant à des travaux excessifs, est attaqué de nouveau de la fièvre, et l'hôpital est obligé de recevoir, une seconde fois, ce malade qui aurait évité une rechûte, si on avait voulu le garder quelques jours de plus ; une bonne nourriture eût été alors suffisante, au lieu qu'il faut, de nouveau, recourir au quinquina et aux autres remèdes indiqués ; et c'est ainsi qu'on augmente les souffrances des hommes et qu'on grève l'hôpital. Les riches n'ont point à craindre dans leur convalescence de semblables malheurs, leur médecin ne les abandonne jamais aussi promptement....

le rend susceptible de sentir l'influence de certaines forces externes et internes dont l'effet est de modifier, d'une manière plus ou moins énergique, les fonctions animales. L'action réciproque de ces forces externes et internes et les modifications qui en résultent, constituent la vie; elle cesse nécessairement, quand cette action ne peut plus avoir lieu.

La mort n'est donc que l'état où se trouve le corps, lorsqu'aucune de ces forces, ou aucun de ces *stimulus* n'agit plus sur lui, ou du moins, lorsque leur application ne peut plus modifier les fonctions animales. Les forces externes qui exercent sur le corps l'action que nous avons indiquée, peuvent, à-peu-près, se réduire à la chaleur, aux alimens, au sang, aux humeurs qui en sont séparées, (comme la bile, la liqueur spermatique, &c.,) et à l'air. Brown n'a pas décidé si l'on ne doit pas mettre au nombre de ces forces les poisons et les miasmes contagieux.

Les forces internes ou les fonctions animales qui produisent le même effet que les autres *stimulus*, sont le mouvement musculaire, les sensations, l'énergie du cerveau dans la production de la pensée et les passions de l'ame. Ainsi toutes les fois que nous nous appercevons de quelque mouvement du corps ou de l'ame,

nous pouvons être persuadés qu'une ou plusieurs de ces forces stimulantes produisent leur effet.

Brown donne le nom d'*excitabilité* à la faculté de sentir l'action d'un stimulus, ou à cette propriété par laquelle les stimulus externes et internes produisent un changement dans les fonctions ordinaires.

Les forces dont nous venons de parler, s'appellent *forces excitantes*.

Le résultat de l'action de ces forces sur l'excitabilité est ce qu'on nomme *excitation* ou *excitement*.

Toute notre vie consiste dans les sensations, le mouvement, la pensée et les passions ; ce qui peut se réduire, en dernière analyse, au sentiment et au mouvement.

La vie humaine, dans l'état de santé, comme dans l'état de maladie, consiste donc uniquement dans les stimulus.

Ce principe fondamental détruit toutes les théories fondées sur la pathologie humorale.

Mais ces stimulus, ces forces excitantes, qui produisent en nous *l'excitement*, nous conduisent enfin naturellement à la mort ; cependant les stimulus dont l'action n'est pas violente, nous y conduisent moins promptement, et la longueur de la vie est ordinairement en raison de la frugalité et de la modération.

Un excitement modéré produit la santé. Un excitement trop énergique, causé par des stimulus excessifs, produit les maladies qui proviennent d'un excès de vigueur; enfin un excitement trop faible, donne lieu aux maladies de faiblesse, ou à celles qui naissent d'un défaut de stimulus.

L'action des forces excitantes se borne donc à la sensation, au mouvement, aux fonctions intellectuelles et aux passions. Toutes ces forces n'ont qu'un seul but, celui de modifier les sensations, le mouvement, les fonctions de l'esprit et l'état de l'ame; elles sont donc *identiques* dans leur action.

C'est sur ce point fondamental qu'est établie la simplicité de la doctrine de Brown, dans l'étiologie et le traitement de la plupart des maladies.

Quelques puissances excitantes, telles que la chaleur, le vin, les alimens, le sang, &c., agissent évidemment par une force *impulsive* ou stimulante. L'excitement s'accroît alors par la compression, la distension et le stimulus qu'éprouvent les fibres.

Il est vraisemblable que les autres forces excitantes sans en excepter même les fonctions du cerveau, exercent aussi une action stimulante et impulsive.

On a donné à toutes ces puissances, le nom de forces stimulantes, parce qu'elles sont toutes douées d'une propriété irritante.

La véritable action de l'air, considéré comme force excitante, n'a pas encore été déterminée avec assez d'exactitude; cependant, tout porte à croire que l'air pur agit comme une force excitante, stimulante et tonique. Et qu'au contraire, l'air corrompu possède une propriété débilitante (1), tout ce qu'on a dit de la force

---

(1) Si la pureté de l'atmosphère ne dépendait que de la plus ou moins grande quantité d'oxigêne, on ne devrait pas attribuer à l'air impur une propriété débilitante, puisque cette propriété ne consisterait que dans le défaut d'oxigêne. J'ai exposé ailleurs, (*Jones*, *tome premier*, *note 13*,) les effets d'un air pur ou impur, c'est-à-dire, trop ou trop peu oxigéné. J'ai avancé alors, comme certaine, une chose qui est, cependant, encore douteuse. J'ai attribué l'action meurtrière du gaz acide carbonique, (autrefois air fixe) non à une propriété qui lui soit particulière, mais uniquement au défaut du gaz oxigêne. Un animal, disais-je, placé sous une cloche pleine de gaz acide carbonique, meurt, non par une propriété délétère inhérente à ce gaz, mais parce qu'il ne peut pas respirer de l'oxigêne. Le célèbre Felix Fontana a bien voulu m'écrire sur cet objet, et me faire part de son opinion qu'il a déjà publiée, et dans laquelle il attribue au gaz acide carbonique une propriété délétère. Quelque fortes que soient les raisons sur lesquelles ce grand physicien appuie son

électrique et magnétique, et de son influence sur les animaux, peut se rapporter à la force excitante de l'air, sans qu'on soit obligé d'admettre une autre force distincte.

J'ai tâché de prouver, dans un ouvrage que j'ai composé sur le catarre, que l'air contenait des molécules stimulantes et nuisibles.

---

opinion, elles ne m'ont point entièrement convaincu. Nous voyons que la mort peut être également produite par l'excès de la chaleur ou par celui du froid, par l'abus comme par le défaut des alimens: c'est ce qui me fait croire qu'il est difficile de trouver une expérience qui prouve sans équivoque que le gaz acide carbonique, agissant à la manière des poisons, tue, par un excès de stimulus ou par un mode d'action toute contraire, c'est-à-dire, par défaut de stimulus. Je suspendrai donc encore mon jugement, et je me bornerai à dire que quelle que soit la solution de ce problême, elle ne peut nuire à la nouvelle doctrine. Si le gaz acide carbonique tue par un excès de stimulus, il agira comme tant d'autres forces excitantes et comme les poisons, ce que j'ai prouvé ailleurs, et ce que vient de prouver en Allemagne un partisan de la doctrine de Brown dans un ouvrage intitulé: *Observations générales sur les poisons et sur la manière dont ils agissent sur les animaux*, d'après le systême de Brown, par Charles Mare, M. D. Si, au contraire, le gaz acide carbonique ne tue que parce qu'il ne contient pas cet air qui peut seul entretenir la vie des animaux, alors, son action sera due à un défaut de stimulus.

Nous ignorons, et cela est absolument indifférent, en quoi consiste l'excitabilité, comment les forces excitantes la mettent en action, comment elles l'accroissent ou la diminuent. Peu nous importe qu'on admette pour principe d'une excitabilité plus ou moins grande, le défaut ou l'excès d'oxigêne, la quantité différente du fluide électrique ou magnétique, l'archée de Vanhelmont, l'influence du feu, du phlogistique, &c.

Il nous suffit de savoir que tout être vivant possède une portion de cette excitabilité; que la force, où la quantité de cette portion varie, non-seulement dans les différens animaux, mais encore dans les mêmes animaux, suivant les différentes périodes et selon les circonstances de leur vie.

Quelle différence en effet, entre une femme délicate et un artisan robuste; entre un enfant et un vieillard; entre la même femme accoutumée au séjour des grandes villes, lorsqu'elle est enceinte ou attaquée d'histerisme, ou lorsque vivant dans une campagne agréable, elle jouit de la meilleure santé! Enfin, qu'elle différence entre une jeune épouse, et la même personne, réduite à un état de veuvage, et courbée sous le poids des années! (1).

(1) L'auteur expose, dans la suite, son idée sur l'ori-

Je démontrerai, dans le cours de cet ouvrage, que l'excitabilité devient excessive, lorsque le stimulus qui agit sur elle est trop faible; qu'elle diminue, au contraire, ou qu'elle se consume entièrement, si les stimulus agissent avec trop de violence, ou si, sans être trop énergiques, ils exercent une action *permanente.*

Si des stimulus trop forts, ou trop long-tems continués, exercent sur l'excitabilité une telle action, que l'application de nouveaux stimulans ne puisse plus produire aucun excitement, l'excitabilité est alors *consumée* ou *épuisée.*

Sous le nom de stimulus ou de forces excitantes, nous entendons tout ce qui, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, peut produire un changement dans l'excitabilité.

Nous avons déjà dit qu'il existait toujours dans l'animal vivant, une certaine quantité d'excitabilité; et que, quelque peu considérable qu'elle soit, les forces excitantes qui lui sont appliquées agissent constamment sur elle avec plus ou moins d'énergie. Tout ce qui agit sur l'excitabilité, jouit donc d'une force stimulante, qui peut être considérable, excessive,

---

gine des rhumes; c'est pourquoi je me dispense de rapporter ici ce qu'il dit dans l'ouvrage cité.

dans de justes bornes, faible, ou presque nulle. Les causes affaiblissantes, c'est-à-dire celles qui diminuent l'excitement, ou qui n'agissent pas avec assez de force pour l'entretien de la santé, peuvent donc aussi être rangées dans la classe des forces stimulantes et nuisibles; on peut encore les regarder comme actives et stimulantes, parce que, comme on le verra dans la suite, elles produisent une *accumulation* d'excitabilité.

Le sang trop abondant, trop dense ou trop chaud, stimule excessivement. De-là, la distension des fibres musculaires des vaisseaux, l'augmentation de l'excitement ou de l'activité; et de-là, par conséquent, les maladies qui dépendent d'un excès de stimulus de chaleur et de force. Mais quoiqu'un sang trop peu abondant débilite et produise les maladies de faiblesse, on peut cependant le regarder comme une puissance nuisible et stimulante, puisqu'il accroît l'excitabilité, en même tems qu'il affaiblit l'excitement; mais il stimulera d'autant moins, qu'il sera en plus petite quantité.

Quoique le froid et la faim affaiblissent, on peut encore, en les envisageant sous le même point de vue, les mettre au nombre des causes stimulantes et actives, puisqu'ils donnent naissance aux maladies qui dépendent d'un défaut

d'excitement, ou d'un excès d'excitabilité. Tout ceci paraîtra plus évident, lorsque nous aurons développé et déterminé, avec clarté et précision, les deux espèces de faiblesse.

Il est facile de voir, d'après ce que nous avons dit jusqu'ici, que l'excitabilité n'est pas la propriété à laquelle Haller a donné le nom d'*irritabilité*. L'irritabilité qu'on aurait dû plutôt nommer *contractilité*, réside uniquement dans les fibres musculaires; l'excitabilité, au contraire, réside dans le systême nerveux, considéré dans la fibre musculaire et dans la pulpe nerveuse; elle s'étend à tout le corps dont elle est une propriété universelle et indivisible. Les forces excitantes ou stimulantes agissent instantanément sur elle, sans qu'on puisse y reconnaître une action progressive. Un verre de liqueur spiritueuse exerce, dans le même tems, une action excitante sur les sensations, les mouvemens et l'état de l'ame, c'est-à-dire, sur le cerveau et sur le reste du corps; ou, en d'autres termes, les boissons spiritueuses répandent, dans toute l'étendue du corps, un excitement égal et universel (1).

---

(1) Je n'aurais jamais cru que cette proposition de Brown : *Incitabilitas non in aliâ sedis parte alia est, nec ex partibus constat, sed una, toto corpore et indi-*

On peut comparer, avec plus de raison, l'ex-

---

visa proprietas (*Elem. Med. XLVII*) eût éprouvé autant d'opposition; je l'avais déjà soutenue, il y a quelques années, contre une thèse dans laquelle on prétendait prouver que, non-seulement l'excitabilité était plus accumulée dans certaines parties que dans d'autres; mais encore qu'il y en avait de différentes espèces. Le lecteur peut trouver la réponse à mes objections, dans un ouvrage imprimé sous le nom de *l'Illustre Candidat* dont j'ai attaqué la proposition. Cet ouvrage a pour titre : *Jacob Sacchi in principia theoriae brunonianae auimadversiones.* Cette même proposition que j'ai combattue, forme une des principales objections que le célèbre Vacca vient de faire contre la doctrine de Brown. (Voyez *Saggio Sull'uomo Malato*). Sans prétendre répondre, maintenant, à toutes ces objections, je me bornerai à rapporter quelques raisonnemens qui prouvent clairement, selon moi, que l'excitabilité est une et indivisible.

La nature n'emploie jamais des moyens multipliés, pour obtenir un effet qu'elle aurait pu produire par une seule cause. Cette vérité est reconnue par tous les vrais philosophes. Pourquoi donc supposer des milliers de principes différens, dans l'économie animale, pour produire un effet aussi simple que la vie ? De plus, lorsqu'on stimule un muscle, ne produit-on pas presque toujours la contraction ? La sensation n'est-elle pas un effet presque toujours constant du stimulus porté sur un nerf ? Si donc un excitant, appliqué à une partie quelconque du corps, produit toujours le même effet; pourquoi dirai-je que l'excitabilité n'est pas la même dans toute l'étendue du corps?

citement et l'excitabilité avec ce que plusieurs

Si je vois avec les yeux, et non avec tout (*a*) autre organe, cela ne vient pas de la différence de l'excitabilité, mais de la différence d'organisation : si le bout du doigt était construit comme l'œil, pourquoi ne verrait-on pas avec le doigt ? L'excitabilité de l'œil est si peu propre à nous faire voir par elle-même, que si l'on vient à détruire son organisation, nous sommes à l'instant privés de la faculté de voir. Les cinq sens et ceux que nous pourrions avoir de plus, ne se réduisent-ils pas au seul toucher? Le sel produirait le même effet sur le nez que sur la la langue, si ces deux parties étaient douées de la même organisation.

Un puissant stimulus appliqué sur un organe quelconque, produit toujours le même effet, c'est-à-dire, qu'il détruit son excitabilité. C'est ainsi qu'un son très-fort cause quelquefois la surdité, et c'est ce que nous voyons souvent arriver aux artilleurs. Une soupe trop chaude diminue l'excitement de la langue et nous rend insensibles à la saveur des autres mets. Une lumière trop vive produit la cécité par la même cause. Des odeurs fortes, renfermées dans des chambres, font souvent perdre l'odorat. Un frottement trop violent détruit l'excitabilité de certaines parties du corps et les rend insensibles. Un stimulus excessif produit donc sur tous les sens le même effet, ce qui est une preuve que l'excitabilité est la même dans chacun d'eux.

(*a*) Frank dit en italien : *non collâ parte copertâ dai muscoli glutei.* J'ai cru devoir, en exprimant la même idée, modifier les expressions : il est inutile d'en dire les raisons. (*Note du Traducteur.*)

auteurs ont écrit sur la force vitale, sur la réac-

La différence d'organisation modifie tellement les différentes parties de notre corps, qu'un membre contracté et distendu auquel on applique quelque stimulus, produit des phénomènes très-différens de ceux qu'il produisait dans un état de relâchement. Lorsqu'on était dans l'usage de mettre à la torture les détenus afin de leur arracher l'aveu des crimes dont ils étaient accusés, les membres de ces malheureux, distendus excessivement, acquéraient une telle sensibilité, que le moindre contact produisait des douleurs insupportables; (*Richter*, *Dissertatio.*) l'excitabilité était, cependant, la même après la distension des membres.

La simpathie admirable qui existe entre les différentes parties du corps, ne prouve-t-elle pas que l'excitabilité est une ? Un verre de vin pur qu'on vient d'avaler, n'est mis en contact qu'avec l'estomac, cependant il fortifie en un instant tout le corps. Quelle influence n'a pas sur les organes de la génération l'aspect d'un objet aimé ? Combien de fois une odeur désagréable n'a-t-elle pas excité le vomissement chez des personnes sensibles? Quel abattement ne produit pas, subitement, dans tout le corps, une triste nouvelle ? L'arsenic appliqué à la tête n'est-il pas aussi meurtrier que s'il était mis en contact avec d'autres parties? Les bains faits avec la décoction de quinquina, guérissent les enfans attaqués d'une fièvre intermittente; cette substance produit donc le même effet, quelle que soit la partie à laquelle on l'applique; cependant, comme l'estomac jouit d'un plus grand degré d'excitabilité que les autres parties, on doit lui donner la préférence dans l'administration des remèdes.

On

tion, sur l'ame de Stahl, et sur le *solidum*

On a cru prouver que l'excitabilité est d'une nature différente dans les différens organes, en disant que certains remèdes n'agissent que sur certaines parties du corps. (Jacob Sacchi, *Op. cit.*). Mais ce raisonnement me paraît faux. Il est très-clair que certains stimulus agissent, de préférence, sur certaines parties, comme Brown l'a reconnu lui-même. Il s'exprime ainsi, dans son ouvrage élémentaire : *Generis nervosi alii parti alia potestas incitans, nulla omnibus simul admovetur, ita tamen ut universam incitabilitatem unaquaque protinus afficiat* (*Elem. Med.* 49) ; et il ajoute ensuite, dans le paragraphe suivant : *Earumdem potestatum nulla non semper aliquam partem magis et alia aliam quàm caeteram afficit*, *etc.* Les cantharides agissent particulièrement, et de préférence, sur les reins ; j'ignore par quelle raison, et peu m'importe de le savoir : mais elles exercent aussi une action stimulante sur le reste du corps. S'il n'en était ainsi, pourquoi les médecins les emploieraient-ils dans un si grand nombre de maladies, dans lesquelles les reins ne paraissent nullement affectés ? Comment l'auteur de l'ouvrage qui a paru sous le nom de M. Sacchi, peut-il dire que les cantharides attaquent les organes urinaires, les *enflamment* et *produisent l'ischurie*, tandis qu'elles épargnent l'estomac ? *Dum ventriculo parcunt, organa urinalia lacessunt, inflammant, atque ischuriam faciunt* (*Op. cit.* 49). Il faut donc que cet auteur ignore que les cantharides prises intérieurement produisent souvent l'inflammation de l'estomac. La digitale pourprée affecte spécialement le nerf frontal ; quelle en est la

vivum enormon de plusieurs autres. J'attachais autrefois au mot *irritabilité* un sens plus étendu, voulant exprimer par là une force vitale plus active, une réaction plus énergique. La force vitale, prise dans ce sens, pourrait représenter l'idée que Brown attache aux mots *excitement* et *excitabilité*. L'excitement suppose action et réaction: l'excitabilité peut rester dans un état d'inertie, faute de stimulus, et son abondance peut être accompagnée d'une très-grande faiblesse.

Les rapports qui existent entre l'excitabilité et l'excitement, ont donné lieu aux observations suivantes :

L'excitabilité est d'autant plus abondante que l'action des forces excitantes est plus faible, et réciproquement. L'excitabilité s'épuise en raison de la force du stimulus qui agit sur elle, ou en raison de la durée d'un stimulus même modéré.

Un enfant élevé dans une parfaite tranquil-

---

raison ? Dirons-nous qu'elle n'exerce aucune action sur le reste du systême ? S'il en était ainsi, comment pourrions-nous guérir, par son moyen, l'hydropisie idiopathique ?

Mais il est temps de finir cette note. Contentons-nous de dire que si l'homme avait mille excitabilités différentes, les autres animaux, quoique beaucoup plus petits que lui, devraient en avoir autant. La puce aurait alors mille espèces différentes d'excitabilités, ce qui serait certainement une chose admirable !

lité, et qui n'a eu pour nourriture que des alimens adoucissans, jouit d'une excitabilité bien plus considérable qu'un adulte qui l'a usée par le travail, les boisson séchauffantes, et par d'autres excès. Un nouveau stimulus, appliqué à ces deux sujets, produirait dans le premier un excitement excessif, tandis qu'il n'en produirait qu'un très-faible dans le second.

Prenons encore pour exemple deux malades dont l'un soit accoutumé à une nourriture animale et à d'autres stimulans, tandis que l'autre n'est nullement habitué à ce genre de vie, ou du moins ne l'est que très-peu. Si l'on se propose de donner à ces deux malades de la vivacité, de la force et de la chaleur, en un mot, un excitement plus énergique; pour produire le même effet, il faudra donner au premier une quantité de nourriture animale beaucoup plus considérable qu'au second. A peine le dernier aura-t-il pris une médiocre portion de ces stimulans, qu'il se sentira plein de vigueur; il éprouvera même un mal de tête et un trouble universel dans tout le corps, parce qu'il a une excitabilité trop abondante pour qu'elle ne soit pas consumée par l'application des stimulus énergiques et réitérés. Le même rapport existe entre l'homme dans la première jeunesse et celui qui se trouve dans un âge avancé;

L'excitement est donc produit par le stimulus des forces excitantes, et il ne peut avoir lieu sans une certaine dose d'excitabilité. On a, à peu près, observé la proportion suivante entre le stimulus et l'excitabilité : un stimulus modéré, et appliqué à une excitabilité médiocre et à moitié consumée, produit le plus haut degré d'excitement.

Les jeunes gens et ceux qui sont dans l'âge viril paraissent également propres à recevoir cette vive impression; aussitôt qu'une cause excitante agit sur eux, elle produit la force, l'activité, l'audace et la vivacité.

Moins le corps a d'excitabilité, plus le stimulus doit être énergique ; plus l'excitabilité est abondante, plus les stimulus doivent être faibles.

L'excitement s'affaiblit en raison de l'action énergique et fréquente des stimulus et de l'abondance de l'excitabilité, c'est-à-dire, à proportion que la faiblesse directe ou indirecte est plus grande.

Les stimulus énergiques et réitérés, ou, ce qui est la même chose, l'épuisement de l'excitabilité, produisent la faiblesse propre aux vieillards.

L'excès d'excitabilité produit la faiblesse particulière à l'enfance. Il suit de là qu'un régime

modéré nous procure une existence plus vigoureuse et plus longue, et que la faiblesse est le partage nécessaire de ceux qui font des excès ou qui usent d'une mauvaise nourriture.

Un genre de vie régulier maintient l'excitabilité dans un juste degré; c'est alors que des *stimulans* modérés produisent le plus grand degré d'excitement qui soit compatible avec l'état de santé.

Une nourriture trop abondante épuise l'excitabilité; un régime débilitant et trop sévère l'accumule. On ne trouvera la santé et le bonheur qu'en gardant un juste milieu entre ces deux extrêmes.

Dans l'état de maladie comme dans celui de santé, il ne faut jamais perdre de vue cette proportion d'excitabilité. Chaque âge, chaque constitution individuelle, pourra jouir d'un degré convenable d'excitabilité, toutes les fois que l'excitement sera bien dirigé, et qu'on fera une juste application des forces excitantes.

L'enfance, et toute espèce de faiblesse qui dépend d'un excès d'excitabilité, ne demandent que des stimulus légers; l'excitabilité, dans ces circonstances, languit lorsque le stimulus est trop faible, et elle se consume par l'action d'un stimulus trop énergique.

Une tasse de café réveille une femme d'une

complexion faible et délicate; une tasse de petit-lait l'affaiblit; un verre de vin de Dantzic la plonge dans un état soporeux.

Dans un âge avancé, et dans la faiblesse qui est l'effet de l'abus des stimulans et dans laquelle il y a un défaut d'excitabilité, il faut des stimulans énergiques : l'excitabilité sera languissante sous un stimulus trop faible ; mais elle pourra être consumée par un stimulus excessif.

Les liqueurs de France ou d'Italie seront insipides pour l'habitant du nord, elles le rendront mélancolique; son vin de Dantzic, ou ce qu'on appelle l'eau spiritueuse de Manheim, lui redonnera cette activité dont il sent la privation: mais l'abus de cette boisson, après lui avoir donné une force extraordinaire, réduira ses fonctions à un nouvel état d'inertie.

Plus l'excitabilité est abondante, plus elle se sature facilement, et moins elle exige de stimulus, ou moins elle est susceptible de les recevoir. L'excitabilité peut devenir par degrés si peu susceptible de recevoir les stimulus, qu'elle peut être accablée par le plus léger. Une femme habituée à se nourrir de fruits et à ne boire que de l'eau, tombe dans un état de stupeur et de somnolence après avoir bu un verre de vin.

L'excitabilité peut être, au contraire, telle-

ment *épuisée*, que le stimulus le plus léger suffit pour éteindre la vie. C'est ainsi qu'une lampe qui ne répand plus qu'une faible lueur, peut s'éteindre lorsqu'on y verse une certaine quantité d'huile. Celui qui boit avec excès tombe, à la fin, dans un tel état de langueur et d'épuisement, qu'une petite quantité de vin suffit pour l'enivrer, le faire chanceler, et le priver de la raison. Les hommes qui se livrent avec excès aux plaisirs de l'amour, éprouvent, au moindre contact voluptueux, des pollutions suivies d'une très-grande prostration de forces; aussi ces sujets énervés parviennent-ils promptement au terme de leur carrière. On doit rappeler ici les maladies qui produisent un excitement excessif, et qui usent si rapidement l'excitabilité, comme l'angine gangréneuse, la peste, etc. Un stimulus excessif peut épuiser la faculté qui rend un être vivant susceptible de l'action des stimulus ultérieurs; car toutes les forces excitantes peuvent exercer une action assez énergique pour anéantir l'excitement. Le corps n'est plus alors susceptible de nouveaux stimulus; ou, pour me servir d'une autre expression, *l'excitabilité* est *consumée*.

Il n'y a plus, dans ces cas malheureux, aucun remède, quelqu'énergique qu'on le suppose, capable de produire quelque effet: les sti-

mulus les plus actifs sont employés infructueusement : enfin les vésicatoires, qu'on a tant vantés, ne produisent souvent alors aucune irritation sur la peau ; on dirait qu'ils sont appliqués sur un corps déja privé de la vie. Quel est le médecin qui, dans les maladies graves, n'a pas observé ce phénomène, ou quelque autre semblable ?

Toute espèce de forces excitantes, trop considérables, peut produire ce désordre ; mais lorsqu'elles sont en grand nombre, ou qu'elles sont réunies, elles produisent avec plus de certitude ce triste effet. L'ivresse, la sueur, la chaleur excessive soit seule, soit précédée du froid, l'abattement de l'esprit et de l'ame, causé par une application trop vive ou trop long-temps continuée, ou par une commotion violente, et la somnolence qui en est la suite, sont autant d'effets de stimulus passagers, mais excessifs, qui épuisent l'excitabilité. De telles affections sont suivies des mêmes résultats que celles qui sont l'effet de stimulans moins énergiques, mais dont l'action est lente et continue.

Cette continuité d'action peut produire de funestes effets. C'est ainsi que celui qui abuse dans une nuit des plaisirs de Bacchus ou de Vénus use autant sa *vitalité*, que celui qui

jouit avec plus de prudence et de modération de ces mêmes plaisirs pendant des mois et des années.

Les agitations violentes de l'ame, la terreur, la colère et le chagrin, peuvent être aussi nuisibles et produire les mêmes effets physiques qu'une passion qui agit lentement et sans interruption.

Un stimulus nouveau, renfermé dans de certaines bornes, peut réveiller l'excitabilité opprimée par d'autres stimulus. Quand, après un grand repas ou à la suite de quelque inquiétude, on se trouve dans un état de langueur et de disposition au sommeil, une boisson forte et spiritueuse ranime et fortifie. La liqueur d'Hoffmann, ou le stimulus très-pénétrant de l'opium, pourra quelquefois réveiller celui qu'une boisson trop généreuse et trop abondante aura plongé dans un état de somnolence. Une dame dont le mari s'enivrait tous les soirs, et qui couchait ordinairement dans la chambre et dans le lit de son époux, recevait souvent la visite d'un officier. Afin d'être plus en sureté dans leurs amours, ils s'avisèrent de verser du laudanum liquide dans la dernière bouteille qu'on lui servit, et qu'il but avec avidité; mais ils eurent le malheur d'obtenir un effet absolument contraire à celui qu'ils attendaient. Le bon époux resta éveillé et fut instruit du rendez-vous.

Quand on se trouve abattu par l'opium, on peut être ranimé par un stimulus plus fort et plus pénétrant. Le café très-fort, un vin généreux, le thé, la teinture de castoréum, et plusieurs autres remèdes volatils, dissipent souvent l'abattement produit par l'opium. Qu'un jeune homme passionné pour la danse, la musique et les femmes, se trouve fatigué d'un voyage; la musique et la danse lui rendront bientôt l'enjouement, le courage et la force. Une amante fugitive, mais qui ne fuit que pour inspirer plus de desirs, et dans le dessein d'attirer son amant, ranimera ses forces et son agilité.

Si l'excitabilité épuisée par la force des stimulus, ranimée ensuite par des stimulus ultérieurs, est encore épuisée de nouveau, il sera très-difficile de la rétablir; car plus la somme des forces excitantes est grande, ou plus le nombre des stimulans employés est considérable, plus les nouveaux stimulans ont de peine à rétablir l'excitement. Un homme adonné aux plaisirs de l'amour, et déja affaibli par des jouissances excessives, recouvrait une partie de sa vigueur à la faveur d'un régime bien nourrissant et de boissons stimulantes auxquelles il était antérieurement habitué; mais il lui fallut bientôt passer à l'usage des cantharides : un grain lui réussit d'abord parfaitement; il fut

bientôt obligé d'en prendre un grain et demi, ensuite deux; et enfin trois grains produisaient à peine quelque effet, lorsqu'une maladie vint changer cette scène agréable en une scène lugubre.

Combien ne voit-on pas de malades affaiblis par la violence de leur maladie, ou par l'abus qu'ils ont fait des stimulus, rendus successivement plus forts et plus énergiques! Cet usage immodéré des excitans aura pu les rétablir pendant quelque temps, jusqu'à ce que l'excitabilité, épuisée de nouveau, ait produit la faiblesse, et que les stimulus les plus forts soient devenus, à la fin, inutiles.

Il arrive assez souvent que les médecins qui suivent cette marche dans le traitement des maladies chroniques, produisent, dans les commencemens, un soulagement considérable, et qu'à la fin ils soient obligés d'abandonner leurs malades sans pouvoir les guérir. La confiance dans un nouveau médecin ou dans quelque remède vanté, peut aussi quelquefois produire un avantage apparent; le mal fait ensuite des progrès d'autant plus effrayans, que le malade se voit déchu des espérances flatteuses qu'il avait conçues; et le nouveau médecin, qui croyait avoir triomphé de la maladie, se trouve dans le plus grand embarras.

L'opium réveille les Asiatiques ; mais, dans la suite, ils sont obligés d'en augmenter continuellement la dose. J'ai vu un Persan prendre plus d'un gros d'opium. Un tel excès abrutit les Orientaux, et produit le même effet que l'abus de l'esprit de vin : l'opium ne peut plus exercer, sur ces hommes aucune action stimulante. On en voit un grand nombre, dans ces circonstances, mâcher du sublimé pour procurer quelque stimulus à leur palais. Ces malheureux, devenus stupides et semblables à des animaux, meurent avec une bouche fétide, écumante, remplie d'ulcères, et après avoir perdu les dents.

La musique, et la société des femmes, réveillent un jeune homme fatigué d'un voyage : mais si les plaisirs de l'amour et ceux de la danse le fatiguent de nouveau, combien n'est-il pas difficile de lui procurer une nouvelle force et une nouvelle vivacité !

Si l'excitabilité, consumée par un seul stimulus, tel que le vin, peut conduire au tombeau, le même effet sera produit d'une manière plus certaine par le concours et l'action de plusieurs stimulus. Vénus et Bacchus réunis consument plus promptement l'excitabilité qu'une de ces deux divinités ; et cet effet sera encore plus prompt, si le corps se trouve en même temps en proie aux agitations intérieures.

L'épuisement de l'excitabilité a des bornes au-delà desquelles il n'est plus possible de la rappeler. On peut bien éloigner un buveur de l'abîme où il est près de se précipiter, et rétablir sa santé quand le désordre n'est pas excessif; mais tout secours est inutile, si l'on a à traiter un sujet totalement épuisé par l'abus continuel du vin.

CHAPITRE II.

Division de la faiblesse.

Il est très-important, dans la nouvelle doctrine, de se former une idée précise des différentes espèces de faiblesse, et de savoir les distinguer dans le traitement des maladies. On appelle faiblesse *directe* celle qui est produite par un défaut de forces excitantes ou stimulantes, ou par des causes qui affaiblissent *directement*. Dans ce cas, les forces excitantes n'ont pas agi au degré suffisant pour produire l'état de santé, ou les forces débilitantes, telles que la faim, le froid, etc., ont diminué l'excitement.

Dans la faiblesse directe, les stimulus des sensations, du mouvement, des fonctions intellectuelles, le stimulus plus efficace des humeurs

séparées du sang, sont trop faibles pour produire le degré d'excitement qui lui est nécessaire.

L'excitabilité est d'autant plus abondante que l'excitement est plus faible. Cette espèce de faiblesse est donc caractérisée par un défaut d'excitement et par un excès d'excitabilité (1).

---

(1) L'accumulation d'excitabilité, que Brown suppose être produite par la privation des stimulus appliqués aux animaux et aux végétaux, paraît à M. Vacca une preuve convaincante de la mauvaise logique de cet auteur. Je suis d'un avis très-opposé. M. Vacca se fait une idée trop grossière de l'excitabilité, dont la nature intime, comme celle de tant d'autres choses, est, et sera peut-être pour toujours, un secret impénétrable pour nous. M. Vacca veut bien nous accorder que, lorsqu'on prive le corps de quelques stimulus, l'excitabilité cesse de se consumer; mais il nie qu'elle puisse s'accumuler dans ce cas: il fait, pour appuyer son opinion, une comparaison très-singulière et très-grossière en même temps.

J'ai, dit-il, cent pièces de monnaie dans ma bourse; j'en ôte ordinairement six par jour, mais quelquefois je n'en ôte que deux: or sachez que, lorsque je n'en ôte que deux, le nombre de mes pièces de monnaie augmente. *Risum teneatis, amici?* (Op. cit., p. 8.) Mais raisonnons un peu, avant de rire.

Nous ne pouvons nous faire une idée juste de l'excitabilité, qu'en examinant ses effets; c'est donc par un examen attentif des phénomènes qu'elle produit, que je répondrai à M. Vacca.

Les saignées, l'appauvrissement et la dissolution des humeurs, le froid, la faim, les purgatifs, sont autant de moyens débilitans, qui diminuent l'excitement, ou affaiblissent l'action des forces excitantes.

Supposons trois chambres, l'une très-obscure, la seconde médiocrement éclairée, et la troisième exposée aux plus vifs rayons du soleil. J'occupe ordinairement la seconde; ma pupille s'y contracte bien, et ma rétine jouit du degré d'excitabilité convenable. Si de là je passe rapidement dans la chambre exposée à la plus vive lumière, ma pupille se contracte aussitôt, l'excitabilité de la rétine se détruit; je n'y vois que fort peu, ou même point du tout. Si je passe alors promptement dans la chambre la plus obscure, non seulement l'excitabilité de ma rétine ne se consumera plus, comme l'avoue M. Vacca, mais encore elle s'accumulera réellement. En voici la preuve. Après m'être arrêté, pendant un temps assez long, dans ce lieu obscur, je le quitte pour entrer dans la seconde chambre, dont il m'était facile auparavant de supporter la lumière; maintenant le contraire arrive: j'éprouve alors les mêmes effets que j'ai éprouvés, lorsqu'en quittant la seconde chambre, je me suis exposé aux rayons lumineux de la troisième; je veux dire que ma pupille se contracte, et que ma rétine est privée d'excitabilité. N'est-ce pas là une preuve évidente que l'excitabilité de mon œil, déja consumée par une vive lumière, s'est accumulée de nouveau dans la chambre obscure? La privation du stimulus produit par la lumière, n'a donc pas seulement

C'est donc un défaut d'excitement, et non d'excitabilité, qui a lieu dans cette espèce de faiblesse. Les boissons d'eau froide, les bains froids employés dans les cas où le stimulus de la chaleur et des autres forces excitantes ne se fait point sentir, la faim, l'usage des

---

mis des bornes à l'épuisement de l'excitabilité, mais elle l'a réellement accumulée. Plusieurs autres phénomènes confirment cette vérité. Supposons que l'excitabilité soit réduite à 100 degrés, après un bon repas : si l'on passe ensuite beaucoup de temps sans manger, l'excitabilité, loin de rester dans le même état, s'accumulera à un degré double et triple, etc. On se convaincra facilement de ce que j'avance, si l'on considère qu'un fort stimulus, tel que celui de l'eau-de-vie, que l'estomac supporterait bien après un bon repas, deviendrait très-funeste après une longue abstinence de nourriture. Il serait bien malheureux que l'excitabilité, une fois consumée, ne pût s'accumuler de nouveau. Mais le sommeil lui-même ne suffit-il pas pour prouver que la suspension des stimulus accumule l'excitabilité ? Après s'être livré pendant toute la journée aux travaux de l'esprit et du corps, après avoir fait bonne chère, un homme ne se sent-il pas souvent pesant et fatigué le soir ? Ne se trouve-t-il pas dans un état de stupeur, et incapable de se servir de ses facultés physiques et morales ? Il se livre, sur ces entrefaites, à un sommeil doux et tranquille. Il y a, pendant le sommeil, une suspension d'une infinité de stimulus ; le mouvement du corps cesse, ainsi que les fcnctions de l'esprit ; la circulation du sang et la respiration sont moins fréquentes ;

rafraîchissans,

rafraîchissans, une vie désœuvrée, et l'abattement de l'ame, affaiblissent l'excitement, augmentent l'excitabilité, qui n'estpas suffisamment consumée par l'action des stimulus, et produisent la faiblesse *directe*. Ces causes continuant à agir, l'excitement diminue dans la même proportion que l'excitabilité s'accumule, et cette marche subsiste ainsi jusqu'à la mort, où nous précipite l'action continuée des forces débilitantes.

Cette espèce de faiblesse s'appelle *directe*, parce qu'elle n'est produite ni par l'abus des stimulus, ni par une puissance délétaire, mais par le défaut des forces excitantes nécessaires à la vie.

---

et c'est à la faveur de cette suspension des stimulus, que l'excitabilité, loin de se consumer de plus en plus, s'accumule réellement. Examinons, en effet, le même homme, lorsqu'il se réveille le matin; on le trouve gai, vif, disposé à quelque travail que ce soit, et sensible aux impressions les plus légères. Le règne végétal nous montre les mêmes phénomènes. Quelle différence n'offre pas une plante considérée le soir, lorsqu'elle a été exposée aux rayons du soleil, et le matin après avoir été privée, pendant la nuit, de ce puissant stimulus! Ces faits convaincront, certainement, plusieurs de mes lecteurs, que l'objection que fait ici M. Vacca contre la nouvelle doctrine, prouve toute autre chose que la mauvaise logique de son fondateur.

On croira, peut-être, que le traitement de cette espèce de faiblesse est très-simple ; c'est-à-dire, qu'il ne s'agit que de fortifier, ou, pour me servir de l'expression de Brown, de produire un excitement suffisant par l'application des stimulus convenables, et de diminuer jusqu'à un certain point l'excitabilité excessive : cependant il faut, dans ce cas, la plus grande prudence et le plus grand discernement, et il n'est pas facile de remédier à la faiblesse *directe*, lorsqu'elle est portée à un degré considérable. Plus l'excitabilité est abondante, plus l'action de plusieurs excitans, ou d'un seul excitant très-énergique, a été diminuée ; en un mot, plus la faiblesse est grande, plus il est difficile de parvenir à la diminution de l'excitabilité nécessaire à l'énergie et à l'activité de la vie.

Enfin la faiblesse et l'excès d'excitabilité peuvent être portés à un tel point, que l'excitement, ou l'exercice régulier des fonctions animales, est irréparable. Nous nous convaincrons de cette vérité, si nous joignons aux autres causes débilitantes la faim, la soif, le froid et les fièvres intermittentes, etc. Un médecin profondément érudit, qui traite de tels malades par la méthode antiphlogistique, les conduit, en peu de temps, au tombeau : c'est dans ces cas

qu'il n'est pas rare de voir des personnes moins instruites, guidées par le simple bon sens, traiter avec plus de succès leurs malades, tandis que des médecins très-savans font périr des sujets déja énervés et affaiblis, en ne leur prescrivant que de l'eau, des légumes, un régime rafraîchissant, des lavemens, et en général tout ce qui est capable d'affaiblir. J'ai sauvé différens malades, en faisant précisément le contraire de ce que font ordinairement la plupart des médecins, c'est-à-dire en fortifiant ceux qui étoient affaiblis.

Cette espèce de faiblesse, abandonnée à elle-même, conduit rapidement à la mort. L'unique moyen d'obtenir la guérison est d'attaquer d'abord l'excitabilité avec un stimulus faible, mais dont on aura soin d'augmenter graduellement l'énergie. Aussitôt qu'en suivant cette marche on sera parvenu à diminuer, en partie, l'excitabilité trop abondante, il faut administrer un stimulus plus énergique, et aller ainsi en augmentant, jusqu'à ce que l'excitabilité soit suffisamment affaiblie et réduite à un juste degré; on s'arrêtera, lorsqu'on aura produit un état également éloigné de la faiblesse causée par un excès d'excitabilité, et de celle qui dépend de son épuisement produit par l'abus des stimulus. Il suit de ce que nous venons de dire,

qu'on ne doit pas donner beaucoup de nourriture à celui qui est affamé, ni une grande quantité de boisson à celui qui éprouve une soif excessive ; mais qu'il faut, dans l'un comme dans l'autre cas, commencer par de petites quantités et ne les augmenter que par degrés. Une personne engourdie par un froid rigoureux ne doit être réchauffée que graduellement, et il faut user de la plus grande circonspection pour annoncer une heureuse nouvelle à ceux qui sont profondément affligés.

Cette mère désolée qui pleurait son fils qu'elle croyait mort à la bataille de Cannes, n'aurait dû être tirée de son erreur que peu à peu ; on ne devait lui annoncer que par degrés que son fils avait survécu à cette bataille, lui donner d'abord cette nouvelle comme un bruit vague qui aurait acquis peu à peu plus de probabilité, enfin la faire regarder comme un fait certain, et lui présenter son fils, après avoir eu soin de la fortifier, auparavant, avec du vin et d'autres stimulans. La prudence, d'accord avec l'observation, exige qu'on emploie plus de stimulus dans les fièvres récentes que dans celles qui sont invétérées, dans les maladies où il y a peu de faiblesse que dans celles où il y en a beaucoup, et plus enfin dans les affections de peu de durée que dans les fièvres elles-mêmes, en commen-

çant, comme je l'ai déja dit, par de petites doses et en augmentant graduellement. Telles sont les règles que Brown prescrit dans son livre élémentaire.

La vie, dit cet auteur, dépend des forces stimulantes, et les maladies sont proportionnées à l'excès ou au défaut de ces mêmes forces : le traitement doit donc être proportionné à ces différens états. Dans une faiblesse *directe* considérable, c'est-à-dire quand il y a une grande accumulation d'excitabilité, il faut, pendant tout le cours de la maladie, administrer une grande quantité de stimulans ; mais on doit en fournir d'autant moins, à chaque fois, que l'excitabilité est plus accumulée.

Le défaut d'un stimulus quelconque, considéré isolément, et, par conséquent, l'excès d'excitabilité proportionnée à ce défaut, peut être compensé, avec un très-grand avantage, par un autre stimulus. Celui qui se sent fatigué de la grande quantité de nourriture et de boisson dont il a surchargé son estomac, peut être souvent ranimé par une nouvelle agréable. L'homme à qui des travaux d'esprit continués pendant toute la journée, et le défaut d'exercice du corps, font passer de mauvaises nuits, se procurera du sommeil en buvant quelque liqueur spirituéuse, ou en prenant de l'o-

pium, qui la remplace avantageusement. La privation des plaisirs de Vénus est compensée par ceux de Bacchus, et réciproquement. Ces deux jouissances, bien dirigées, chassent la tristesse et la mélancolie, que leur privation peut souvent produire. C'est pour cette raison que, dans les cloîtres et dans l'état militaire, on n'observe que deux passions dominantes, et deux classes d'hommes. La première s'abandonne aux plaisirs du vin; mais elle est la plus chaste. La seconde aime les femmes; mais elle vit d'ailleurs avec économie et sobriété. Aux eaux de Spa, la passion du jeu ne domine que les grands seigneurs; leurs domestiques se livrent aux plaisirs de l'amour et à ceux du vin. Il en est précisément de même de plusieurs stimulus que nous appliquons à notre corps, et qui sont plutôt des besoins factices que naturels. Nous appaisons le desir de prendre du tabac en nous habituant à le mâcher; et quand on ne peut pas encore satisfaire ce besoin, on trouve du plaisir à fumer. Si la lésion momentanée de quelques fonctions animales suspend l'usage de certains stimulus habituels et indiqués par la nature, on peut y suppléer par d'autres stimulus moins usités et moins naturels, jusqu'à ce que le rétablissement des fonctions permette de recourir à ceux qui maintenaient la santé, en

soutenant convenablement la force vitale. Si un homme habitué aux jouissances des femmes est obligé de s'en abstenir, ou si une maladie vénérienne le met hors d'état de se livrer à ce plaisir, il pourra faire diversion à ce besoin par le jeu, les voyages et la danse. On soutient par des lavemens nourrissans un malade qui ne peut avaler, jusqu'à ce que la déglutition puisse se rétablir, et que l'appétit revienne. Un homme tourmenté par la soif trouve du soulagement dans le bain, ainsi que nous l'apprend Franklin.

On a démontré que le stimulus le plus faible devient d'autant plus actif, que l'excitabilité est plus considérable; mais il ne faut pas s'imaginer pour cela qu'on puisse guérir la faiblesse directe en privant le corps des stimulus les plus énergiques, afin que l'excitabilité, en s'accumulant de plus en plus, devienne ainsi plus capable de sentir l'action des stimulus légers. Ce procédé serait très-blâmable dans le traitement de cette espèce de faiblesse, et pourrait même accélérer la mort, loin d'augmenter les forces du malade. De plus, un faible stimulus appliqué à une excitabilité accumulée, nuit plus à l'excitement, qu'il ne lui est avantageux, en exerçant une action devenue nécessairement plus sensible par l'augmentation de l'excitabilité.

Il nous est très-facile de produire, à notre gré, un état de faiblesse ; mais le pouvoir que nous avons d'accroître à propos et au degré convenable l'excitement par l'application des forces excitantes, est très-borné. D'après ces principes, il serait très-imprudent de plonger dans l'eau froide les hydropiques, les goutteux, et les malades attaqués de fièvre intermittente, et d'accroître ainsi la faiblesse dans l'unique vue d'accumuler l'excitabilité, et de la rendre par-là plus sensible à l'action des stimulus qu'on lui appliquerait ultérieurement. On verra, dans la suite, combien est dangereuse la méthode d'affaiblir les malades par des purgatifs qui les conduisent souvent au tombeau, ou du moins à des maladies chroniques. Jusqu'ici il n'est mort aucun hydropique à qui l'on n'ait prescrit un grand nombre de purgatifs ; et si, par hasard, quelques-uns guérissent par cette méthode, ils ne doivent cet avantage qu'à la bonté de leur constitution, et à l'usage qu'ils ont fait, en même temps, des remèdes toniques. Quel est celui qui, afin d'obtenir sa guérison par le moyen d'un stimulus léger, voudrait traiter, par les affaiblissans, les personnes tourmentées par la faim, celles qui sont plongées dans la tristesse ou livrées à un état d'indolence et d'inertie, qui est l'effet de

l'oisiveté ou de l'appauvrissement du sang?

La seconde espèce de faiblesse est celle qu'on appelle faiblesse *indirecte ;* elle ne dépend pas du défaut des stimulus, mais de leur excès. C'est la faiblesse qui succède à l'action trop énergique ou trop long-temps continuée des forces excitantes. Il existe, dans ce cas, un défaut d'excitabilité ; il est donc nécessaire de l'accumuler, par le moyen d'un stimulus plus faible que celui dont elle a antérieurement éprouvé l'action.

Les personnes livrées à la bonne chère et les buveurs sont plus particulièrement exposés à cette faiblesse. Les alimens forts et succulens et les boissons spiritueuses stimulent et fortifient ; mais leur excès ou leur abus produit l'état de langueur que Brown appelle *faiblesse indirecte*, et qui souvent est de la plus grande importance dans le traitement de la maladie.

Pendant tout le temps que règne la disposition à la faiblesse indirecte, l'activité de chaque stimulus reçoit une nouvelle force de celui qui lui succède, et l'énergie de ces stimulus va ainsi en augmentant jusqu'au dernier, qui, quoiqu'il ne produise plus un nouvel excitement, ajoute cependant toujours quelque chose à la violence et à la durée de la maladie.

Je suppose, pour me faire mieux comprendre,

qu'un homme ait été excité et échauffé par l'action trop énergique et alternative de la chaleur, du vin, des passions et des autres stimulus, et qu'il soit enfin tombé dans l'épuisement par l'effet de tous ces moyens excitans ; il ne sentira plus à la fin l'action des stimulus ultérieurs ; il n'en éprouvera plus l'activité, l'énergie, l'augmentation d'excitement qu'il en recevait autrefois ; et sa maladie, produite par la faiblesse indirecte ou par l'épuisement de l'excitabilité, en deviendra plus grave et de plus longue durée.

Lorsque l'on reconnaît une tendance à la faiblesse indirecte, il faut aussitôt diminuer l'excitement. Tout le traitement doit tendre alors à accumuler l'excitabilité dans une proportion suffisante pour rendre les stimulus susceptibles d'agir avec plus d'énergie : c'est ainsi qu'on s'oppose aux effets de l'action excessive des stimulus, et que l'on prévient et qu'on éloigne la faiblesse indirecte. La chaleur, par exemple, produit un excès d'excitement qui est suivi d'atonie ; les bains froids, dans ces circonstances, diminuent l'excitement, augmentent l'excitabilité, et rendent ainsi le corps susceptible de l'action des autres stimulus qu'on doit lui appliquer, dans la suite, pour le fortifier.

L'homme habitué à s'enivrer éprouve un exci-

tement excessif, bientôt suivi de faiblesse. On diminue alors l'excitement par l'usage modéré des alimens ; et en accumulant ainsi l'excitabilité, l'on peut appliquer au corps, avec plus de succès, de nouveaux stimulans. C'est toujours en suivant cette marche, c'est-à-dire en diminuant l'action trop forte des stimulans, que l'on doit commencer le traitement de la faiblesse *indirecte*. Ce n'est qu'après avoir commencé de cette manière qu'on pourra ensuite employer avantageusement les autres forces excitantes. J'ai connu des officiers et des secrétaires de cabinet qui, de temps en temps, s'abandonnaient à l'usage immodéré du vin, de manière à éprouver une augmentation de chaleur et d'activité, et à se trouver sur le point de tomber dans la faiblesse indirecte. Si, dans ces circonstances, ils étaient appelés auprès de leur maître, comme ils sentaient qu'ils étaient dans un état voisin de l'ivresse, ils trempaient dans de l'eau froide, des linges qu'ils s'appliquaient sur la tête, et, en diminuant ainsi l'excitement excessif produit par l'abus du vin, ils se trouvaient bientôt en état de recevoir les ordres qu'on leur donnait.

Ainsi la faiblesse indirecte consiste dans le défaut d'excitabilité produite par l'action excessive des stimulans. Rien de plus dangereux,

dans ces circonstances, que d'aller au-delà des bornes dans lesquelles est renfermée l'excitabilité, et de rendre ainsi sa perte irréparable. En effet, comment parviendra-t-on à remédier au mal, c'est-à-dire à rétablir l'excitement, si ce n'est par les mêmes moyens qui ont causé la perte de l'excitabilité, moyens dont l'action excessive a rendu le corps insensible aux stimulus ultérieurs? Tel est cependant le sort de tous ceux qui s'abandonnent entièrement aux désordres d'une vie irrégulière et débauchée.

Ce n'est qu'en diminuant l'excès des stimulus, qu'on peut remédier au mal. Il serait très-dangereux, dans le traitement de cette espèce de faiblesse, d'augmenter la dose de vin que les malades ont coutume de prendre, et sur-tout de leur donner de l'eau-de-vie; mais la privation totale des stimulus auxquels ils sont accoutumés serait également dangereuse. Pour arrêter les suites funestes de la diminution d'excitabilité, qui constitue la faiblesse indirecte, il faut, d'abord, employer un fort stimulant, moindre cependant que celui qui a donné naissance à la maladie, et soutenir ainsi la vie en diminuant toujours la force des stimulus, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'entretenir avec des forces modérées et naturelles, ou dont l'énergie ne soit pas, du moins, beaucoup plus

forte. La vérité de ce que je viens de dire est confirmée par la difficulté qu'on éprouve à guérir les maladies des personnes habituées à s'enivrer, ou qui, en général, mènent une vie déréglée ; et supposé qu'on soit obligé de priver de vin de tels malades, il faut leur prescrire des stimulus qui approchent de celui que leur fournissait antérieurement le vin, et soutenir leur vie par des boissons amères, des nourritures irritantes, et autres excitans semblables. On peut observer la même chose, pour peu qu'on augmente le même stimulus. Qu'un homme qui n'est pas habitué au vin ait occasion de s'enivrer pendant un ou plusieurs jours, il se sentira très-incommodé le jour suivant, jusqu'à ce qu'il ait bu convenablement à dîner, mais moins que le jour précédent ; le troisième jour il prendra encore une quantité de vin moins grande que la veille ; il reviendra ainsi à son genre de vie ordinaire ; il reprendra, avec plaisir, les boissons douces auxquelles il est accoutumé, la bière, l'eau pure ou mêlée avec le vin, et il recouvrera une santé parfaite fondée sur la sobriété et sur la modération. Un buveur est, le matin, un objet digne de pitié ; outre les suites ordinaires de l'ivresse, comme les mucosités, les nausées, les douleurs de tête, etc. il est triste, abattu, indolent et taciturne : ce n'est qu'à

table, lorsqu'il a ranimé son excitement, que renaît sa vivacité et son enjouement.

On dit que l'excitabilité est *consumée* lorsqu'elle a été épuisée par des stimulans excesifs; c'est-à-dire que toutes les puissances excitantes peuvent porter leur action stimulante à un degré tel, qu'il n'en résulte plus aucun excitement, le corps n'étant plus susceptible de sentir l'action des stimulus subséquens.

Lorsque l'excitabilité a été épuisée par un stimulus, l'excitement peut manquer pour un temps déterminé ou pour toujours; et ces deux effets peuvent être produits, ou par un stimulus très-actif, mais d'une courte durée, ou par l'action très-long-temps continuée d'un stimulus peu énergique. Un stimulus puissant peut donc, dans un temps très-court, produire le même effet qu'un stimulus qui a une moindre activité, mais dont l'action reste long-temps appliquée au corps ou dont on fait un usage fréquent. Dans le premier cas, l'homme perd promptement la vie; dans le second, il se consume par des maladies chroniques. Au reste, quand l'homme parviendrait à conserver son excitement dans un état de modération parfaite, la mort n'en viendrait pas moins terminer son existence.

Je crois en avoir dit assez pour indiquer la

différence qui existe entre ces deux espèces de faiblesse : il me semble qu'il sera maintenant plus facile d'expliquer certains phénomènes sur lesquels on avait mal raisonné. On a observé que les amers avaient une propriété calmante et relâchante : Cullen pense même qu'ils ont une propriété délétaire ; d'autres se sont imaginé que tous les stimulus *diffusibles* ne produisent qu'une vigueur passagère qui bientôt est suivie de relâchement. L'observation prouve que l'usage immodéré des amers nuit à l'estomac et fait perdre l'appétit : certains faits tendent à démontrer que l'usage long-temps continué de la même substance amère, et sur-tout de l'absinthe, nuit à l'acte vénérien. Une dose modérée de ces remèdes amers stimulera toujours les parties faibles, et les médicamens diffusibles fortifieront constamment, de manière cependant que l'effet du stimulus deviendra nul vers la fin. Si donc l'usage des amers, des spiritueux, du camphre, etc., est suivi d'un relâchement et d'un état de faiblesse de l'estomac et des organes de la génération, ce sera une preuve que le stimulus aura agi d'une manière trop énergique, ou pendant un temps trop long, et qu'il aura produit ainsi la faiblesse indirecte. Ce phénomène se manifestera d'abord, et de préférence, dans l'estomac, qui est l'organe sur

lequel les remèdes agissent directement et avec le plus d'énergie. Il ne faut cependant pas confondre l'action prompte et passagère d'un remède diffusible avec la faiblesse indirecte.

CHAPITRE III.

Division des maladies en universelles et en locales.

On avait déja divisé les maladies en universelles et en locales : cette division formait une liste très-nombreuse, comme on peut s'en convaincre en examinant le systême de médecine pratique de Gorter ; mais on reconnut la difficulté d'une telle classification, en observant que les maladies locales se font souvent ressentir dans tout le systême.

Brown n'admet que les maladies universelles et les maladies locales. Les maladies universelles (*morbi communes*) s'étendent sur tout le corps : les maladies locales n'en affectent qu'une seule partie. Les maladies universelles se manifestent sous cette forme dès le commencement : les maladies locales ne peuvent devenir universelles que dans le cours de la maladie, et cela est assez rare. Les substances âcres et corrosives, les poisons, les instrumens aigus et tranchans, les

les contusions, peuvent produire des affections locales en occasionnant des hémorragies, des inflammations, etc., qui peuvent aussi causer une affection générale en agissant sympathiquement sur tout le systême. Les maladies universelles peuvent aussi se changer en maladies locales, comme cela arrive dans les suppurations, les pustules, les bubons, les squirres et la gangrène.

Les maladies universelles se distinguent surtout des locales, en ce qu'elles sont toujours précédées de la *prédisposition* (*opportunitas*); ce qui n'a jamais lieu dans les maladies locales. Les maladies sont universelles aussitôt qu'elles attaquent le principe vital répandu dans tout le corps : les maladies locales dépendent d'une lésion organique. Dans le traitement des premières, il faut donc diriger l'action des remèdes sur tout le systême; et sur la partie lésée seulement, dans le traitement des secondes.

Toutes les maladies universelles, et, parmi les locales, celles qui, n'ayant d'abord affecté qu'une seule partie, ont ensuite porté leur influence sur tout le corps, sont du ressort de la médecine.

Souvent, dans le cours des maladies qui dépendent de la faiblesse, il se manifeste des

vices locaux, tels que des ulcères, des tumeurs, des inflammations, etc.; il est alors nécessaire d'examiner quelle est l'espèce de faiblesse qui domine. La force de la maladie ne dépend point, dans ces cas, d'une affection partielle, mais d'une affection générale: et il ne suffit pas, pour obtenir la guérison, d'opérer un changement sur la partie spécialement affectée; il faut, outre les topiques, employer les remèdes généraux, et tâcher, par leur moyen, de produire sur toute l'étendue du corps un changement salutaire.

Quoiqu'on ait coutume d'appliquer un stimulus différent, suivant les différentes parties du systême nerveux sur lesquelles on veut agir, il est cependant incontestable que chaque puissance excitante qui affecte spécialement une partie, agit aussi en même temps sur l'excitabilité de tout le systême, en vertu de la correspondance et du rapport d'action qui en lie et en unit toutes les parties. Le stimulus qui résulte des alimens et des boissons agit spécialement sur l'estomac; celui de la chaleur ou du froid, sur la surface externe du corps; le sang et les humeurs, le mouvement et le repos, modifient les vaisseaux et les fibres musculaires; la pensée et les affections de l'ame exercent plus particulièrement leur influence

sur le cerveau : mais ces stimulans agissent aussi sur l'excitabilité inhérente au reste du systême.

Aussitôt que l'excitement s'accroît dans une partie, il s'accroîtra, dans la même proportion, dans tout le reste du corps; mais si ce même excitement diminue dans une partie spécialement affectée, c'est une preuve évidente que tout le systême est menacé d'une faiblesse générale, ou au moins d'une diminution d'excitement.

Il est constant que certaines puissances excitantes affectent plus fortement certaines parties du corps. La sueur se manifeste de préférence, sur le front chez celui-ci, et chez celui-là sur quelque autre partie du visage. Quelques remèdes agissent spécialement sur les voies urinaires, et d'autres sur les intestins. La partie spécialement affectée est celle sur laquelle le stimulus agit directement. Un vésicatoire appliqué à la nuque pourra agir sur tout le corps; mais on ne verra paraître de phlyctène qu'à l'endroit où il a été placé.

L'action d'une puissance excitante répandue dans tout le corps, surpasse de beaucoup celle d'un stimulus qui n'agit que sur une partie déterminée. Un bain général, chaud ou froid, produira un effet bien différent de celui que

produirait un bain local; il en sera de même de l'action du feu appliquée à tout le corps, ou seulement à une de ses parties. Le stimulus dont l'action se propage à la fois sur la surface externe et sur la surface interne du corps, produit des effets bien plus énergiques. Ainsi, dans les maladies qui exigeront un stimulus prompt et efficace, il faudra préférer les stimulus fluides, volatils et pénétrans, parce qu'ils agissent avec plus de facilité sur tout le corps. Ces espèces de stimulus, dans le langage de Brown, s'appellent *stimulus diffusibles*.

Tout ce qui éloignera de nous ces puissances sera, par conséquent, un remède. Cela fait voir combien est défectueuse la division des maladies en générales et en particulières, et combien étaient ridicules les idées des anciens médecins, qui croyaient posséder un remède spécifique pour chaque partie du corps, et pour chaque maladie dont cette partie pouvait être attaquée, et qui avaient recours à une multitude infinie de causes pour expliquer un symptôme (1).

---

(1) Les anciens médecins ne sont pas les seuls qui se soient flattés de posséder un remède spécifique pour chaque partie du corps, puisque ces idées sont encore adoptées par un grand nombre de professeurs de méde-

Ainsi toutes les maladies qui sont précédées d'une *prédisposition*, qui affectent le principe vital, qui, dès le premier instant qu'elles se manifestent, s'emparent de tout le corps, dans lesquelles enfin on doit diriger le traitement sur tout le système, sont *universelles*, et ne peuvent être bornées à une seule partie. Chacune de ces maladies occupe tout le système,

---

cine ; c'est ce qu'atteste la manière extravagante dont on a divisé les remèdes dans les différens ouvrages de matière médicale. On croit qu'il existe des remèdes qui ont la propriété spécifique d'exciter l'expectoration, et on les décore du nom d'*expectorans*. On attribue à d'autres la faculté d'exciter le flux menstruel, et on les appelle *emménagogues*. La division des remèdes en sédatifs, sudorifiques, diurétiques, n'est ni moins absurde, ni moins inutile. Ces divisions erronées rendent l'étude de la matière médicale, difficile et ennuyeuse aux étudians en médecine ; il est même facile de prouver qu'elles portent la plus grande confusion dans la pratique, qu'elles augmentent l'incertitude du médecin, au lit des malades, et qu'elles ont souvent des suites funestes. Ainsi, par exemple, on regarde communément, comme expectorans, le kermès, la scille, la gomme ammoniaque, etc., remèdes très-irritans et très-échauffans. Je suppose qu'un jeune médecin, qui a lu, avec beaucoup d'attention et d'ennui, les principaux ouvrages de matière médicale, soit appelé auprès d'un malade attaqué d'une péripneumonie inflammatoire ; les crachats sont supprimés ; il y a

et, malgré la diversité d'action des stimulus qui attaquent une partie avec plus de violence qu'une autre, l'excitabilité étant affectée toute entière, toute espèce de maladie, quoiqu'elle paraisse locale, doit être alors considérée comme universelle.

La partie la plus lésée n'est pas, pour cela, la première à ressentir l'effet de la maladie universelle, et ce n'est point dans cette partie que le mal a commencé pour se propager ensuite

---

indication de les rappeler; il prescrit, en conséquence, le kermès et la gomme ammoniaque : mais les crachats ne paraissent point, et l'application de ces remèdes augmente la diathèse inflammatoire, et rend, par conséquent, la maladie plus dangereuse. Cela ne serait certainement point arrivé, si ce jeune médecin eût été mieux instruit, s'il eût su qu'il n'existe point de remèdes expectorans; que les saignées, les purgatifs, le froid, excitent les crachats, lorsque leur suppression est produite par une diathèse inflammatoire, et que ces remèdes appelés expectorans ne produisent réellement cet effet que dans les maladies où la faiblesse s'oppose à l'expectoration. Dans le cas dont nous venons de parler, la méthode antiphlogistique aurait réussi.

Ce que je viens de dire des expectorans, peut s'appliquer aux *sudorifiques*. On compte parmi ces derniers, le musc, l'opium, le camphre, etc.; mais de tels remèdes ne pourraient être que très-dangereux, dans une maladie où la sueur serait supprimée par la violence

dans tout le système. En effet, l'excitabilité étant une et indivisible, elle ne peut pas être généralement affectée, que tout le système ne s'en ressente : il arrive seulement que l'excitement se manifeste plus spécialement dans cette partie que dans tout le corps. Celui qui est sur le point d'être attaqué de la péripneumonie, de la goutte, de la petite vérole, ou d'autres maladies semblables, éprouve, certainement, un sentiment de mal-aise universel, avant que l'inflammation se manifeste au poumon, la petite vérole à la peau, et la goutte aux pieds.

---

d'une diathèse sthénique. Le régime antiphlogistique est le meilleur sudorifique dans les maladies inflammatoires. N'y a-t-il pas même des circonstances dans lesquelles les sudorifiques les plus recommandés produisent un effet absolument opposé à celui qu'on leur attribue, et diminuent l'abondance excessive des sueurs morbifiques? C'est ce que nous voyons dans les sueurs colliquatives des malades réduits au marasme, et dans les fièvres nerveuses, où l'opium agit alors comme un puissant antidiaphorétique. J'ai vu souvent l'usage du camphre, du musc, etc., diminuer l'abondance de la sueur. Mille autres observations pratiques démontrent l'inutilité de semblables classifications. Je ne parle pas ici de quelques autres divisions plus ridicules : tels sont les *lithontriptiques*, dont il est surprenant qu'on s'occupe encore, à la fin d'un siècle aussi éclairé que le nôtre. Mais il est temps de finir; une analyse plus étendue de ce qu'on nomme matière médicale, serait ici hors de propos.

Ainsi les maladies qu'on regardait autrefois comme locales (*morbi particulares vel partiales*) doivent être considérées comme une simple portion du mal qui attaque tout le systême; et, par conséquent, quelque effrayans que soient les symptômes qui se manifestent, ce n'est point sur la partie spécialement affectée qu'on doit appliquer les remèdes, mais sur tout le corps.

Je dois ici faire mention des stimulus locaux qu'on regarde comme propres à produire une dérivation et une révulsion, et dont Brown ne parle que très-rarement, ou, pour mieux dire, dont il ne parle point du tout; ces stimulus sont cependant quelquefois très-utiles. Tout le monde sait que dans le lieu où l'on applique un stimulant, il se produit un mouvement, un afflux considérable des humeurs; d'où résulte une dérivation des parties où réside la maladie. Lorsqu'une partie interne est gravement affectée, comprimée, irritée spasmodiquement, et très-douloureuse, un stimulus appliqué extérieurement à la peau, ou à quelque partie voisine, produira du soulagement. C'est par cette raison que les vésicatoires, dont on fait, d'ailleurs, un si grand abus, peuvent être très-utiles comme remèdes topiques; mais on ne doit jamais oublier qu'ils ne sont utiles, dans la plupart des cas, que par leur propriété exci-

tante et fortifiante. Je les ai souvent appliqués avec succès au ventre dans des coliques opiniâtres. Une hémorragie qui survint à une femme enceinte, et qui, vraisemblablement, était produite par la faiblesse, fut guérie par le moyen d'un vésicatoire appliqué à l'abdomen : cet effet doit, sans doute, être attribué à l'accroissement des forces produit par ce stimulus, ou, ce qui est la même chose, à l'augmentation de l'excitement. Un médecin fit appliquer un vésicatoire aux parties de la génération de son épouse, attaquée d'une rétention d'urine accompagnée des plus vives douleurs. Quel qu'ait été le motif du mari, ce remède procura une évacuation abondante d'urine, et même la sortie de petites pierres. Le célèbre Desault a, de nos jours, rejeté le trépan comme inutile dans la plupart des cas; dans les plaies de tête et dans les autres circonstances où l'on avait coutume de s'en servir, il lui a substitué un large vésicatoire, qu'il applique à la tête après l'avoir fait raser, et outre cela il prescrit quelquefois un émétique. Il y a déja plusieurs années que j'ai conseillé une semblable méthode dans le traitement de l'apoplexie; mais je préfère le cautère actuel aux vésicatoires, qui ne produisent pas un effet aussi prompt, de quelque manière qu'il agisse,

soit en stimulant le cerveau, ou en excitant tout le systême, ou enfin en produisant une dérivation ou une révulsion. L'expérience nous apprend qu'en irritant la plante des pieds, on diminue quelquefois l'irritation qui se manifestait à la tête.

On connaît les effets de l'irritation des parties voisines des organes de la génération. Mais nous nous sommes assez occupés des stimulus topiques et sympathiques.

Il y a des symptômes qui nous indiquent si les forces excitantes agissent de préférence sur quelque partie déterminée. Dans l'état de santé, par exemple, le mouvement fait naître la sueur au front; on doit en conclure que c'est à la tête que se produit le plus grand excitement. Ce même excitement peut éprouver tout-à-coup de grands changemens à la peau, *soit en plus, soit en moins*, lorsque la sueur et la transpiration viennent à se supprimer, ou lorsqu'elles sont trop abondantes. Généralement parlant, la présence d'une inflammation, ou d'un état qui en approche beaucoup, indique dans une maladie un excitement trop énergique. Le défaut d'excitement est indiqué par une transpiration excessive, une sueur froide, épaisse et spontanée; par les excrétions trop abondantes, le spasme, les convulsions, la paralysie de quel-

que nerf, la faiblesse, le désordre des fonctions intellectuelles, et par la manie. Il est essentiel, comme on le démontrera par la suite, de faire la plus grande attention aux symptômes dont nous venons de parler, pour distinguer les formes des maladies, et les traiter avec succès.

S'il est vrai, ainsi que nous l'avons fait voir, que les forces excitantes qui agissent sur tout le corps, peuvent être trop fortes, ou trop faibles, ou réduites à de justes bornes, de manière cependant à se porter de préférence sur quelques parties déterminées, on est forcé de convenir que les différentes parties de notre systême peuvent avoir entre elles des rapports différens; mais jamais ces rapports ne seront opposés.

Si le dérangement universel dépend de l'augmentation de l'excitement, ou de l'action excessive des forces excitantes, l'affection morbifique, sur quelque partie qu'elle se porte alors, ne peut devoir son origine à un défaut d'excitement, ni à une diminution d'énergie dans les puissances excitantes, et réciproquement. L'action de ces puissances doit être constamment de la même espèce, avec la seule différence qu'elle peut se manifester avec plus de force dans une partie que dans l'autre. La différence ne consiste donc que dans le degré d'action plus ou moins grand; et comme les

mêmes forces excitantes et les mêmes causes agissent sur tout le corps, l'effet qui en résulte doit être le même.

Il n'arrive donc jamais que l'excitement se trouve accru dans une partie, tandis qu'il est généralement diminué; et réciproquement, qu'il soit diminué dans quelque partie du corps, tandis qu'il est excessif dans tout le systême. Ainsi, dans la péripneumonie et dans l'angine, si l'on veut diminuer l'excitement des parties enflammées, il faut recourir aux moyens capables de diminuer l'excitement universel. On prescrira donc des saignées, des purgatifs salins, des boissons fraîches et acidulées, etc.

CHAPITRE IV.

Division des maladies universelles, selon leurs différentes formes.

Nous avons démontré que les forces excitantes agissent sur le corps vivant; c'est d'elles que dépend uniquement la vie animale. Si l'action de ces forces se trouve précisément dans la proportion qui convient à l'âge et à la constitution du corps vivant, il jouit d'une santé parfaite; mais aussitôt que ces forces agissent d'une manière excessive ou trop

faible, l'état de santé est troublé, et il se rapproche de celui de maladie. Mais avant qu'une maladie universelle se déclare ouvertement, elle doit être précédée de la *prédisposition* (*opportunitas*), qui appartient déja, en partie, à la maladie elle-même, et qui, comme elle, dépend de l'action excessive des forces excitantes. Lorsque les puissances nuisibles n'agissent que faiblement, l'état de prédisposition est de longue durée, et ne passe que très-tard à celui de maladie réelle. Au contraire, plus elles ont d'énergie, plus la prédisposition se change promptement en maladie. Nul n'est attaqué subitement d'une maladie universelle, pendant qu'il jouit, sous tous les rapports, d'une parfaite santé. On évite la maladie, lorsqu'on s'apperçoit, à temps, de la prédisposition, et que l'on fait usage, sur-le-champ, des remèdes convenables.

Les forces excitantes agissent sur les solides, et les altérations des fluides sont proportionnées à l'état des premiers, aux degrés d'excitement dont ils jouissent, et aux effets de cet excitement.

C'est donc l'excès ou le défaut d'excitement qui est la cause prochaine des maladies. Il suit de là que les maladies ne peuvent se présenter que sous deux formes : les unes dépendent d'un

excès de force, et elles se nomment *sthéniques* ou *phlogistiques*; les autres sont produites par la faiblesse, et elles portent le nom de maladies *asthéniques* ou *antiphlogistiques*. Telles sont les deux formes de maladies dont la guérison s'opère par deux méthodes opposées. En effet, ou le stimulus est trop fort, et il faut le diminuer ou le supprimer; ou il est trop faible, et alors il faut l'augmenter: dans l'un et l'autre cas, le but est de rétablir l'équilibre. Cette méthode, qui rend inutile l'érudition dont tant de médecins sont surchargés, est la seule qui puisse conduire à la guérison.

C'est à cela que se réduisent tous les médicamens employés dans les maladies universelles. En effet, ou ils *augmentent* ou ils *diminuent* les forces excitantes; ils ajoutent au *corps de nouveaux stimulus*, ou *ils l'en privent*. Ces principes fondamentaux du systême de Brown font connaître en même temps, et la simplicité de cette doctrine, et le chaos des remèdes adoptés jusqu'ici. On ne doit compter que peu, ou même point du tout, dans les maladies universelles, sur le pouvoir de la nature, qu'on a cependant coutume de regarder comme le meilleur médecin. Les maladies se calment ou se terminent d'elles-mêmes, lorsque les puissances nuisibles agissent avec moins d'intensité, ou cessent entièrement. La nature est absolument passive, à moins qu'on n'entende par

le mot *nature* la force vitale, *l'excitabilité* ou *l'excitement;* propriétés dont la direction, ou est abandonnée aux circonstances accidentelles, ou doit être déterminée par l'art, et, par conséquent, toujours subordonnée à l'action des puissances excitantes qui les accroissent ou les diminuent, tant qu'elles restent renfermées dans de certaines bornes, au-delà desquelles l'art ne peut plus les diriger.

Lorsque cette doctrine a paru, quelques médecins ont objecté qu'elle ne contenait rien de nouveau, et qu'elle était fondée sur le systême de Thémison et des autres méthodistes qui admettaient le *strictum* et le *laxum*. Mais je demande aux adversaires de cette nouvelle doctrine pourquoi ils attachent tant d'importance à leurs opinions et à leurs méthodes, quand ils peuvent les étayer de l'autorité de quelques anciens médecins. En second lieu, ces objections ne prouvent autre chose, sinon que l'on a perdu de vue, depuis long-temps, les principes de Thémison, et qu'on en a adopté d'autres qui leur sont absolument opposés. On a de même abandonné le chef-d'œuvre de législation de Lycurgue, et l'on a suivi, pendant un grand nombre de siècles, le code ridicule, les idées folles et les sophismes de Justinien. Ne rejetons jamais la vérité, ni les connaissances utiles, quelle

que soit la source d'où elles nous viennent (1).

On conçoit facilement que, puisqu'il y a deux formes opposées de maladies, il doit aussi exister deux classes opposées de puissances excitantes capables de les produire. On appelle puissances nuisibles, ou phlogistiques, les stimulus qui donnent naissance à une prédisposition ou à une maladie *sthénique;* ceux qui prédisposent aux maladies asthéniques, ou qui les produisent, sont appelés puissances *nuisibles*, *antiphlogistiques*, ou *débilitantes*. On donne le nom de constitution phlogistique (*diathesis phlogistica*) à l'état où se trouve le corps, lorsque les maladies de la première classe et la prédisposition à ces mêmes maladies se manifestent; l'état où il se trouve dans les maladies de la seconde classe, ou dans leur prédisposition, s'appelle constitution *asthénique* (*diathesis asthenica*). La prédisposition à la maladie, et la maladie elle-même, sont fondées sur la même constitution (*diathesis*) : toute leur différence dépend donc uniquement des differens degrés de cette diathèse. On appelle puissances excitantes morbifiques (*noxae excitantes*), les forces qui produisent la prédisposition à ces deux

(1) J'ai déja démontré ailleurs (*Jones*, *t. 1*, *note 4*) que la doctrine de Brown n'avait aucun rapport avec celle des anciens méthodistes. M. Vacca est de mon avis.

deux classes de maladies, et qui excitent la maladie elle-même. La faiblesse et l'énergie excessive des stimulus sont, pour nous, deux sources de destruction. Si l'on pouvait conserver constamment un juste degré d'excitement, on jouirait perpétuellement d'une santé inaltérable. Cet état aurait lieu, si deux obstacles puissans ne s'y opposaient. Premièrement, la diathèse phlogistique possède la faculté de consumer en peu de temps la quantité donnée d'excitabilité dont jouissent les êtres vivans, et abrège ainsi la vie, en produisant, de temps à autre, des maladies, et enfin la mort, selon son degré plus ou moins grand d'énergie. Voilà une des causes de la destruction des êtres organisés.

La diathèse asthénique est la seconde cause de destruction; elle produit cet effet, en ne fournissant pas le degré d'excitement nécessaire au maintien de la santé, et, par conséquent, en rapprochant le corps de l'état qui constitue la mort, puisqu'une privation totale d'excitement équivaut à une entière privation de la vie.

Le passage d'une de ces diathèses à la diathèse opposée peut encore produire des maladies, et même la mort; et ce passage peut se faire lorsque, soit par hasard, soit par ignorance, ou par l'effet d'un mauvais traitement, l'on fait un usage immodéré des puissances

excitantes morbifiques de l'une de ces diathèses, pour guérir la diathèse opposée. Dans ce cas, il est possible de ramener la diathèse à son état primitif, en employant de nouveau les remèdes convenables. On verra, par la suite, que cette observation est de la plus grande importance dans le traitement de la prédisposition, comme dans celui de la maladie. Une inflammation du poumon peut, par l'abus des saignées et des autres moyens affaiblissans, dégénérer en hydropisie de poitrine. Le malade peut alors recouvrer la santé par le moyen d'une méthode excitante.

Il est même possible qu'en insistant trop sur les excitans, on reproduise une diathèse phlogistique, et que les symptômes asthéniques deviennent sthéniques, comme on l'observe dans la goutte, qui peut dégénérer en une affection catarrale, en une inflammation de la gorge et des glandes du cou, etc., par l'emploi des toniques trop forts.

Lorsque les puissances propres à produire une maladie sthénique agissent sur les fonctions animales, leur effet général est d'accroître d'abord l'énergie de ces fonctions, puis de les troubler et de les affaiblir en partie; mais cet effet n'est jamais produit par une force débilitante. On a observé des personnes qui, avant

d'éprouver les symptômes qui caractérisent une maladie sthénique, avaient un appétit extraordinaire, et dont les fonctions intellectuelles jouissaient d'une plus grande activité. On a même vu des hommes qui, dans de pareilles circonstances, étaient devenus capables d'improviser. La sécrétion des humeurs, du lait, de la semence, est plus copieuse, et indique une plus grande abondance de sang. Les pulsations du cœur et des artères sont plus fortes, les muscles plus vigoureux; la surface du corps acquiert une couleur plus rouge; enfin toutes ses fonctions s'altèrent d'une manière qui leur est particulière.

Les puissances nuisibles, asthéniques, ont la faculté de diminuer constamment l'énergie des fonctions animales, dont cependant quelques-unes présentent quelquefois, dans ce cas, l'apparence trompeuse d'une vigueur excessive. Tel homme qui est sur le point de tomber dans une maladie de faiblesse, desire quelquefois la jouissance des femmes; il a plus d'appétit, il est agité d'une inquiétude extraordinaire; il semble qu'il éprouve de la chaleur et de l'irritation : c'est ainsi que la chaleur est précédée du froid, dans la fièvre intermittente (qui est une maladie asthénique); c'est ainsi que les malades éprouvent assez souvent une sensation

excessive de chaleur, dans la partie où ils souffrent, quoique ces symptômes ne soient pas l'effet d'une augmentation de force dans le systême : mais la faiblesse universelle, qui s'accroît d'un moment à l'autre, fait bientôt voir combien est trompeuse l'apparence de ces phénomènes (1).

Les causes qui concourent à la production d'une maladie, peuvent naturellement être en plus ou en moins grand nombre, ou agir avec plus ou moins d'énergie.

Les parties que ces forces attaqueront de préférence, peuvent être aussi plus ou moins nécessaires à la vie. Une connaissance exacte de la manière dont se produit la prédisposition,

---

(1) Les personnes attaquées de maladies asthéniques acquièrent quelquefois une force surprenante qui n'est cependant pas réelle, et dépend de la faiblesse. Parmi un grand nombre de faits qui pourraient prouver ce que j'avance, je me contenterai d'en rapporter un qui m'a été communiqué par le docteur Cambieri, qui mérite d'être compté parmi les meilleurs médecins de notre Lombardie. Il fut appelé auprès d'un homme très-vigoureux, attaqué d'une fièvre intermittente; il prescrivit aussitôt le quinquina. Le malade refusa de le prendre, et demanda avec instance un purgatif, que M. Cambieri lui accorda à regret: un petit nombre de selles eut des effets tellement fâcheux, que le malade fut attaqué d'un nouveau paroxisme accompagné

indique le jugement qu'on doit porter sur la violence de la maladie qui la suivra ; et c'est en calculant la force des puissances nuisibles qui ont produit une maladie, que l'on peut juger, avec plus de justesse, du danger qui l'accompagne, et de son issue.

La distinction exacte des maladies universelles et des affections locales, est le point le plus intéressant du traitement. Celles-ci doivent être séparées des premières, parce qu'il arrive quelquefois que des affections locales attaquent tout le systême, et présentent les symptômes qui se manifestent dans les maladies universelles.

---

d'un délire furieux ; quatre hommes robustes pouvaient à peine le retenir dans son lit. Le médecin eut alors recours à la méthode excitante ; il prescrivit le quinquina, qui, joint à une bonne nourriture, le guérit. Dirons-nous que le malade jouissait d'une force réelle? Non sans doute, puisqu'il fut guéri par le moyen de remèdes toniques qui n'auraient pu que lui être nuisibles, si le mal eût été produit par excès de force. C'est ainsi qu'on ne doit pas regarder comme réellement faible un malade attaqué d'une péripneumonie, quoiqu'il ne puisse faire aucun mouvement, puisqu'une saignée lui redonne la force de se lever de son lit et la santé ; ce qui n'arriverait certainement pas si sa maladie avait d'abord été produite par un excès de faiblesse.

Pour les bien distinguer, il suffit d'observer que chaque maladie universelle est précédée d'un état de prédisposition, qui est toujours de la même nature que la maladie qui lui succède. L'affection locale diffère de l'universelle, en ce que le mal commence à se manifester dans une seule partie, sans être accompagné d'une diathèse qui lui soit analogue; ou du moins, si cela arrive, c'est par accident. Si quelqu'un avale de l'arsenic, on jugera que le désordre qui ne tarde pas à se manifester dans tout le corps, dépend d'un vice local, c'est-à-dire de l'action que le poison, qu'on devait sur-le-champ évacuer ou neutraliser, exerce sur l'estomac; mais si l'on suppose l'arsenic avalé par une personne qui éprouvait déja une diathèse phlogistique ou *sthénique*, il sera facile de comprendre que cette diathèse n'est qu'accidentelle, puisque la gangrène de l'estomac se serait manifestée, quand même il n'y aurait pas eu de diathèse sthénique, et que, d'un autre côté, les convulsions auraient également eu lieu, indépendamment de la diathèse asthénique qui produit les affections nerveuses. Il faut cependant avouer que les symptômes inflammatoires produits par cette cause locale se font sentir plus universellement et avec plus de force dans tout le système, lorsqu'il y a une diathèse sthénique

prédominante; et, d'un autre côté, les convulsions produites par une cause locale seront plus fortes et plus fréquentes, lorsque le corps y est déja prédisposé par un état asthénique. Une épine enfoncée sous un ongle peut y causer l'inflammation, la suppuration, et même la gangrène : mais tout le systême était déja antérieurement dans une diathèse sthénique; l'épine, en agissant comme puissance excitante, produira des symptômes inflammatoires dans tout le bras, et même plus loin encore.

Chaque constitution sthénique est produite et soutenue par l'action plus ou moins forte des puissances excitantes; dans tous les cas où cette diathèse existe, ces mêmes forces accroissent la vitalité, l'activité et la tension des fibres, que l'on doit chercher à diminuer par des moyens opposés à cette même diathèse.

Les forces excitantes, tant externes qu'internes, peuvent bien être aussi des remèdes antiphlogistiques, pourvu que, dans cette occasion, elles agissent avec un degré de stimulus moins considérable que celui qui est nécessaire au maintien de la santé. Pour être plus laconiques, nous les appellerons *moyens débilitans*. La chaleur, par exemple, est une force excitante; un degré de chaleur moins considérable, ou son défaut, qu'on appelle vulgairement le froid, sera donc

un moyen débilitant. Les remèdes propres à guérir une maladie sthénique seront capables de les guérir toutes. La simplicité du traitement est fondée sur ces principes, et l'on comprend facilement comment les mêmes moyens curatifs sont applicables à toutes les maladies sthéniques. La péripneumonie, la petite vérole, la rougeole, le rhumatisme, le catarre, cèdent aux mêmes remèdes. Tous les moyens débilitans réunis guérissent plus promptement et plus parfaitement les maladies qui dépendent d'un excès d'excitement. Plus la maladie est violente, plus les moyens curatifs doivent être énergiques et long-temps continués : cependant il ne faut pas oublier que l'abus des moyens débilitans, ou leur usage trop prolongé, peut produire des effets dangereux, en changeant la maladie sthénique en asthénique. L'hydropisie de poitrine succède alors à la péri-pneumonie, et la toux chronique au rhume.

Les remèdes contre la diathèse asthénique doivent être pris parmi les forces excitantes tant internes qu'externes : mais il faut alors choisir ceux qui sont capables de produire un excitement plus grand qu'il ne faut pour maintenir la santé ; c'est-à-dire que toutes les puissances excitantes doivent alors contribuer à l'augmentation des forces vitales. Nous appellerons ces remèdes, *stimulans* ou *toniques*.

Plus la maladie asthénique sera ancienne, plus la force des stimulans qu'il faudra lui opposer devra être grande; et l'on ne doit jamais, dans ce cas, compter sur un seul remède pour la guérison d'une maladie. On doit bien se garder d'imiter ces médecins qui, d'un côté, prescrivent des remèdes excitans, et, de l'autre, font tout leur possible pour assujettir leurs malades, quelque faibles qu'ils soient, à un régime rafraîchissant; qui leur défendent la viande, le vin, et en un mot, tout ce qui leur serait nécessaire pour soutenir l'action des remèdes qu'ils prescrivent. On voit beaucoup de médecins, chargés d'ailleurs d'une profonde érudition scholastique, qui n'ont aucune idée juste sur les maladies, sur leurs symptômes, et sur les moyens pharmaceutiques et diététiques qu'il convient de leur opposer.

Le défaut d'un seul stimulus, tel que celui d'un air pur ou d'une nourriture animale, peut souvent produire une affection asthénique; dans ce cas, on rétablira la santé, en appliquant une quantité suffisante du stimulus dont la privation causait la maladie: mais une maladie occasionnée par la privation de plusieurs stimulus, ou par l'influence de plusieurs puissances nuisibles débilitantes, ne peut être guérie que par le rétablissement des stimulus dans un ordre convenable.

Il est très-possible que, par l'abus des remèdes stimulans, on parvienne à changer une maladie asthénique en sthénique : c'est ainsi que la goutte se change souvent en esquinancie, ou en une affection catarrale, et la fièvre intermittente en synoque (1) ; et qu'on voit souvent des coliques venteuses ou saburrales dégénérer en coliques inflammatoires.

On ne doit point, dans le traitement des maladies universelles, diriger les remèdes sur une partie spécialement affectée : les éruptions cutanées, la petite vérole, la rougeole, ont une heureuse terminaison, lorsqu'on emploie le traitement qui convient à la diathèse sthénique générale. Un traitement général, bien dirigé, guérira de même toute espèce d'inflammation

---

(1) Les fièvres intermittentes vernales, dans lesquelles la faiblesse est peu considérable, sont souvent sujettes à ces changemens, lorsque le médecin emploie des stimulus trop actifs. Le quinquina suffit pour produire cet effet; et c'est pour le prévenir, qu'on a la mauvaise coutume de saigner avant de faire usage de ce remède. Cette funeste méthode ne sert qu'à augmenter la maladie, pour avoir ensuite occasion de prescrire ce remède favori, qui aurait pu être remplacé par un autre remède moins actif. En effet, l'augmentation de la chaleur de l'atmosphère et une bonne nourriture suffisent pour guérir les fièvres du printemps.

et de pustules ; et toutes les fois que l'on emploiera une méthode contraire, ces affections particulières prendront un plus mauvais caractère. La lésion de quelque organe particulier, comme cela arrive dans l'angine gangréneuse et dans les maladies pestilentielles, cédera au traitement universel, si l'emploi bien dirigé des remèdes peut s'opposer à la diathèse funeste et au typhus qui les accompagnent.

Il est nécessaire d'avoir égard, dans le traitement des maladies, aux variétés et aux différentes modifications de l'âge, du sexe, de la constitution, du gouvernement, et du climat, parce que l'effet des puissances externes et internes, et la nature plus ou moins grave des maladies qui en dépendent, varient suivant ces circonstances ; en un mot, il faut examiner l'action des excitans salutaires et morbifiques, celle des médicamens bien ou mal administrés, et enfin toutes les circonstances qui peuvent avoir lieu.

Si de plus l'on considère qu'il est nécessaire d'avoir égard à l'espèce de faiblesse dont le malade est attaqué, on se convaincra facilement que la doctrine de Brown, quoique très-simple, et la méthode curative sur laquelle elle est fondée, exigent, de la part du médecin, une grande pénétration, et qu'un sot

érudit, ou un ignorant, pourraient en abuser d'une manière très-dangereuse (1).

Il est aussi très-essentiel que le médecin ne se laisse pas tromper par certains symptômes accessoires, qui s'associent aux signes principaux. *Qui acidum eructant ad pleuritidem non sunt praedispositi*: Ceux qui *ont des rapports acides* n'ont pas de *prédisposition à la pleurésie*. Cette observation a été faite par les médecins de tous les temps: je suppose maintenant qu'un homme, tourmenté par une indigestion et par des rapports acides, éprouve tout-à-coup un point de côté; on aurait certainement tort de conclure, de ces seuls symptômes, que la maladie est inflammatoire, et de recourir sur-le-champ à la saignée.

La chaleur et la soif sont aussi des signes

---

(1) Ces hommes si érudits, qui voient avec peine que la doctrine de Brown simplifie l'art de guérir, se trompent beaucoup quand ils disent que maintenant on peut devenir médecin en six mois, je pense, au contraire, qu'il faut beaucoup de temps et de sagacité pour bien comprendre et bien approfondir cette doctrine, et pour l'appliquer à la pratique: mais quand même il serait aussi facile de l'apprendre qu'on le pense, je ne vois pas que cela puisse prouver quelque chose contre elle. Au reste, les erreurs commises par ceux qui l'ont attaquée, faute de l'entendre, prouvent qu'elle offre plus de difficultés qu'on ne pense.

d'une diathèse phlogistique ; mais si un médecin prudent apperçoit ces symptômes chez un malade attaqué d'hydropisie, ou d'épilepsie, ou enfin de toute autre maladie asthénique, il se gardera bien de prescrire la saignée, ou tout autre moyen débilitant.

Les symptômes principaux qui font connaître le caractère d'une maladie (dans celle dont nous venons de parler, ce caractère se réduit à la faiblesse), méritent une considération particulière. J'ai souvent vu des femmes qui, après avoir mangé des légumes et des fruits, et après avoir pris des liqueurs spiritueuses, étaient incommodées et se plaignaient d'un afflux de sang vers la tête, et qui, séduites par des idées bizarres de chaleur et de pléthore, recouraient à des poudres tempérantes, aux lavemens, et même à la saignée. Il était autrefois d'usage, à Paris, chez les personnes les plus distinguées, que la maîtresse de la maison conduisît, après dîner, les dames qu'elle avait invitées, dans une chambre voisine, où l'on avait eu soin de préparer des lavemens pour diminuer la rougeur trop vive de leur visage et pour leur faire reprendre un coloris plus agréable. C'est ainsi qu'on achève de détruire une constitution qui n'est déja que trop affaiblie. Ces symptômes apparens de chaleur et d'abondance de sang qui se porte vers la tête, ont

souvent trompé les malades et les médecins eux-mêmes. (1) Si la faiblesse est la seule cause de la soif; l'eau, qui est un moyen débilitant, loin de la calmer, l'augmentera au contraire, et elle produira des nausées et des flatuosités.

---

(1) On entend souvent dire qu'un médecin s'est déterminé à prescrire une saignée, parce que le malade avait le visage rouge, et que les carotides battaient avec force, etc. Cependant de tels symptômes ne peuvent pas nous servir à déterminer d'une manière précise le caractère d'une maladie, puisqu'ils accompagnent également les maladies sthéniques et asthéniques. J'ai observé, et tout le monde a pu observer comme moi, dans les maladies causées par la faiblesse, une très-grande rougeur de visage, et une forte pulsation des carotides. Ces symptômes se présentent sur-tout dans les maladies nerveuses et convulsives : et malheur au malade si le médecin prescrit alors la saignée. Je fus appelé, l'hiver dernier, chez une femme hystérique, attaquée d'une colique très-violente. Son chirurgien, craignant l'inflammation des viscères du bas-ventre, et observant d'ailleurs une très-grande rougeur à la face, avait déja fait une saignée. Quoique la malade eût perdu une livre de sang, la maladie persista avec la même violence, et la rougeur du visage ne diminua point; ce qu'on pouvait facilement prévoir. Je prescrivis alors l'eau de menthe avec l'opium. A peine la malade avait-elle pris une petite dose de ce remède, que les douleurs cessèrent, ainsi que la rougeur de la face. Ces symptômes dépendaient, sans doute, du spasme du bas-ventre, spasme qui déterminait l'afflux du sang vers la tête. La saignée

Le vin, et l'eau mêlée avec une liqueur spiritueuse, seront alors les moyens les plus indiqués, et ils appaiseront la soif et les autres symptômes. (1) La soif, au contraire, produite

---

ne pouvant faire cesser ce spasme, ne pouvait, aussi s'opposer à ce transport du sang à la tête, et l'opium produisit, avec succès, l'effet qu'on n'avait pu obtenir de la saignée, etc. Notre auteur a déja démontré, dans ses ouvrages de médecine, que l'apoplexie dépend souvent d'un spasme des viscères du bas-ventre; ce qui fait que le sang se porte alors avec trop d'abondance à la tête. Les remèdes qu'on appelle antispasmodiques, guérissent promptement cette espèce de pléthore partielle, qui, loin d'être produite par une abondance réelle de sang dépend souvent, au contraire, de sa trop petite quantité, et de la faiblesse de tout le corps. Dans les fièvres nerveuses, les pulsations de carotides paraissent, au premier coup-d'œil, très-fortes; mais, en approchant le doigt, on sent que la force des pulsations n'est qu'apparente, puisque l'on n'éprouve qu'une résistance très-faible, ou presque nulle, et qu'un battement très-léger. Je suis surpris qu'aucun auteur que je sache, excepté l'Anglais, Wall (*Use of Opium*), ne fasse mention de ce symptôme.

(1) Je me persuade tous les jours, de plus en plus, de cette vérité. Les boissons spiritueuses appaisent facilement cette espèce de soif, à laquelle l'eau ne ferait que donner de nouvelles forces; c'est ce qu'ont observé les malades attaqués de diabétès : ils avouent tous unanimement qu'ils ne peuvent calmer la soif qui les dévore, qu'en buvant du vin. Ce que nous dit Alexandre Aphrodiseus

par une diathèse sthénique, sera augmentée par le vin, tandis que l'eau seule sera capable de l'appaiser et d'en prévenir les suites funestes.

Les maladies sthéniques peuvent se changer en asthéniques, soit par l'abus des débilitans, soit par leur violence et leur durée. On sait que tous les stimulus violens déterminent la faiblesse indirecte : toute maladie très-aiguë peut produire le même effet. Ce qu'on nomme crise, soit qu'elle ait lieu par la sueur, par les crachats, ou par quelque autre excrétion, indique une rémission de la diathèse sthénique, et annonce que la maladie se rapproche déja de l'état d'asthénie.

Dans les maladies sthéniques le pouls est plein, fort, et un peu plus fréquent que dans l'état de santé ; mais aussitôt qu'il commence à devenir très-fréquent, on peut déja soupçonner la présence d'un état de faiblesse. Les maladies de cette nature tendent directement à la gangrène et à la mort, si l'on n'a recours promptement

---

de la soif produite par la morsure d'une espèce de serpent, est assez remarquable : *Hominibus morsis a dipsade, sitique ob eam rem intolerabili detentis, theriacam, quae calida et sicca est, sitim, epotam, extinguere, non augere.* (Problem, lib. 1, p. 147, n. 110)

aux

aux moyens les plus énergiques. Les vraies maladies sthéniques se terminent, au contraire, par la diminution des symptômes les plus violens, par une évacuation salutaire, ou par suppuration, lorsqu'elles sont parvenues à exciter une véritable inflammation dans quelque partie.

Les femmes sont ordinairement plus sujettes à la faiblesse directe, ainsi que les personnes qui usent d'une mauvaise nourriture, qui s'exposent au froid et à l'humidité, sans prendre des substances stimulantes et fortifiantes, et enfin toutes celles qui, sans avoir éprouvé un état de vigueur excessive, ont été affaiblies par des hémorragies, des purgatifs, des saignées, etc.

La faiblesse indirecte attaque les vieillards et les hommes qui usent depuis long-temps d'une nourriture stimulante et abondante ; elle se manifeste sur-tout dans les sujets qui, dans leur jeunesse, paraissaient pléthoriques et vigoureux, et qui, par l'abus des stimulus, par l'effet des puissances nuisibles, ou d'un mauvais traitement, ont perdu leur ancienne vigueur.

Les remèdes débilitans ne peuvent guérir ces deux espèces de faiblesse. Ce n'est que dans le cas de tendance à la faiblesse indirecte, qu'on peut les employer. Les moyens débilitans, administrés avec précaution et à une dose convenable, peuvent alors soutenir le corps sur le point

de s'affaiblir, ou, pour se servir du langage de Brown, accumuler l'excitabilité, qui, diminuant de plus en plus, est menacée d'un épuisement total. Les moyens capables de produire cet effet sont les bains froids, lorsque la chaleur excessive est sur le point de causer l'atonie. Une nourriture peu abondante et les boissons rafraîchissantes peuvent également remplir cette indication, toutes les fois qu'il y aura à craindre qu'un régime trop abondant, trop échauffant et trop long-temps continué, ne produise la faiblesse indirecte. J'ai connu un homme robuste et plein de feu, qui, en s'éveillant le matin, se trouvait dans un état d'impuissance, qui cessait ensuite pendant le cours de la journée ; il était obligé de se lever et de se rafraîchir, et alors, en se remettant au lit, il éprouvait toute la vigueur qui lui était nécessaire. Dans ce cas, la tendance à la faiblesse indirecte, produite par la chaleur du lit et les excitans internes, avait besoin d'être diminuée par des rafraîchissans. Le froid rendait alors le corps plus susceptible de sentir l'action de la chaleur et les attraits du sexe, et déterminait le degré d'excitement qui constitue la virilité.

Il y a des cas où ces deux espèces de faiblesse se trouvent réunies, et doivent être combattues, dans le même temps, par le médecin. C'est ce

qui arrive dans les maladies *contagieuses* et dans la peste.

La même personne, qui est attaquée d'une faiblesse indirecte, causée par les stimulus d'une petite vérole confluente, du vin, de la chaleur, de la bonne chère, et de toutes les jouissances du luxe, peut être considérablement affaiblie par l'action directement débilitante du froid, par une nourriture peu abondante, par un air impur, par la crainte, le chagrin, et peut tomber dans une maladie maligne, ou dans toute autre indisposition asthénique. (1)

---

(1) J'ai déja essayé de prouver, dans un autre ouvrage (*Jones, tome 1er*), que la faiblesse directe peut très-bien être unie à l'indirecte. Cependant, comme quelques partisans de la nouvelle doctrine m'ont prié de donner plus d'éclaircissement sur cet objet, je vais tâcher de satisfaire en peu de mots à leur desir. Il faut d'abord ne point perdre de vue que les deux espèces de faiblesse dépendent d'un défaut d'excitement : elles sont donc, au fond, les mêmes, puisqu'elles produisent le même effet; toute leur différence ne consiste que dans les causes qui ont donné lieu à la diminution de l'excitement. Les causes de la faiblesse directe diminuent l'excitement, parce qu'elles ne fournissent pas un stimulus suffisant; et au contraire, les causes qui donnent lieu à la faiblesse indirecte, produisent cet effet en stimulant excessivement. Cela posé, qui peut nier que je ne puisse m'affaiblir en même temps, par l'abus de certains stimulus, et par la

F 2

CHAPITRE V.

Explication des symptômes des maladies sthéniques.

Il est très-nécessaire de se faire une idée claire et précise des objets sur lesquels on veut parler ou écrire, quelle que soit la matière dont on

---

privation de plusieurs autres ? Il est certain que si l'excès des uns était proportionné au défaut des autres, l'effet se réduirait à zéro, et la santé continuerait d'avoir lieu ; mais qu'il est difficile de maintenir cet état d'équilibre ! Si je mène une vie sédentaire, et que je fasse un usage modéré de nourritures un peu plus stimulantes, dans la vue de compenser ainsi le défaut de mouvement, ma santé en sera moins altérée, et elle se dérangera plus difficilement ; mais si, dans les mêmes circonstances, je me livre aux excès de la table, ne m'affaiblirai-je pas par deux voies opposées ? Le repos produirait la faiblesse directe, et la faiblesse indirecte serait le résultat des excès dans le régime. Les chevaux de poste éprouvent en même temps l'action de causes directement et indirectement débilitantes, et sont, par conséquent, sujets à ces deux espèces de faiblesse : l'une est produite par une nourriture insuffisante et d'une mauvaise qualité ; l'autre est causée par les courses excessives qu'on leur fait faire. Il est d'autant plus facile de tomber dans la faiblesse indirecte, qu'on est plus affaibli par un défaut de stimulus. Les enfans affaiblis par une mauvaise nourriture et par le froid tombent facilement dans la faiblesse indirecte, quand ils

s'occupe ; c'est parce qu'on a suivi une marche opposée qu'on a vu s'élever tant de disputes, qu'on s'est si peu entendu, et qu'enfin l'on est tombé dans la plus grande confusion. Mon pre-

---

sont attaqués de la petite-vérole, parce que leur excitabilité, trop accumulée, ne leur permet pas de recevoir ou de soutenir un puissant stimulus. Les prétendus Browniens, qui, dans les fièvres nerveuses produites par la faiblesse directe, prescrivent indistinctement les plus forts stimulus, ne font autre chose que joindre la faiblesse directe à l'indirecte. Celui qui prescrit autant d'excitans à un enfant qu'à un adulte, ne produira-t-il pas l'augmentation de la maladie, et la mort même ? J'ai, dans certaines occasions, fortifié plus avantageusement, avec la décoction de quinquina, certains malades, que d'autres médecins avaient essayé inutilement de fortifier avec une grande quantité d'éther, de vin, etc. Si l'usage imprudent des stimulans peut facilement unir la faiblesse indirecte avec la faiblesse directe, cette dernière peut également être unie à la première par l'effet des moyens débilitans ; je vais en donner un exemple. J'ai traité, dans mon hôpital, un jeune maçon, attaqué d'une fièvre nerveuse, causée par l'action excessive du soleil et du vin ; action qui avait produit, d'une manière indirecte, un défaut d'excitement. Le médecin qui fut appelé d'abord, prescrivit aussitôt une saignée, un purgatif, une diète sévère. La maladie prit bientôt un plus mauvais caractère. La raison en est évidente : le médecin diminua de plus en plus l'excitement, et joignit la faiblesse directe à la

mier soin sera donc d'expliquer, le plus clairement qu'il me sera possible, le sens qu'on attache à certaines expressions employées dans le nouveau systême.

Selon Brown, les deux mots *sthénique* et *phlogistique* sont synonymes, et expriment une constitution dans laquelle domine une vigueur excessive. Une maladie peut être sthénique, sans être accompagnée d'un état inflammatoire, ou d'une inflammation réelle de quelque partie. Il y a des maladies sthéniques accompagnées d'inflammation : telles sont la péripneumonie, la petite-vérole lorsqu'elle est portée à un degré violent, l'érysipèle grave, le rhumatisme, l'esquinancie. Les maladies sthéniques qui ne sont point accompagnées d'inflammation, sont le catarre, la synoque simple, l'obésité, la fièvre scarlatine, la petite-vérole et la rougeole, lorsque ces deux dernières maladies sont peu violentes, et

---

faiblesse indirecte. L'usage modéré des excitans guérit le malade en peu de jours. Dans ces cas de faiblesse mixte, il faut tenir un juste milieu. La plupart des maladies contagieuses, et la peste elle-même, sont produites par une faiblesse mixte. La crainte, la mauvaise nourriture et l'air impur, produisent la faiblesse directe ; et les miasmes contagieux affaiblissent indirectement. Je pourrais prouver mon assertion par une foule d'exemples ; mais les bornes d'une note ne me le permettent pas.

que l'éruption est légère. Il y a aussi des inflammations qui n'accompagnent point les maladies sthéniques, mais les asthéniques : c'est ce qui arrive dans la goutte, dont on parlera dans la suite. Il ne faut pas oublier qu'il y a de la différence entre une maladie sthénique et une maladie aiguë. En effet, il s'en faut beaucoup que la peste, qui est une maladie extrêmement aiguë, soit une maladie sthénique.

La *pyrexie* est une constitution sthénique violente ; elle indique toutes les maladies qui sont accompagnées de chaleur et d'ardeur. On avait coutume autrefois de placer parmi les pyrexies, toutes les maladies qu'on nommait fébriles, ou, du moins, toutes celles qui étaient accompagnées d'une chaleur morbifique. On doit ranger dans la classe des pyrexies les phlegmasies, les exanthêmes aigus, c'est-à-dire toutes les maladies dans lesquelles le sang est dans un état inflammatoire : c'est ce qui constitue la diathèse générale phlogistique, qui, lorsqu'elle est augmentée par le moyen des puissances stimulantes ou des médicamens, détermine souvent une inflammation réelle, qui attaque *spécialement* et de préférence quelques parties du corps. Ce phénomène se manifeste presque toujours sur les parties externes, et il se fait bientôt connaître par la violence de la maladie.

La *synoque* simple est une espèce de phlegmasie, dans laquelle certaines parties, telles que les articulations, la gorge, la poitrine, la face, se trouvent dans un état légèrement inflammatoire et douloureux. Cette maladie, lorsqu'elle est bien traitée, ne dure que peu de jours; quelquefois elle se termine en un seul jour: mais elle peut durer une semaine entière, et être accompagnée de chaleur et d'un état presque inflammatoire: il y a alors une pyrexie, ou une constitution sthénique; mais elle est trop faible pour exciter une inflammation réelle. C'est ainsi que toute espèce de phlegmasie, sans être encore une inflammation, est cependant peu éloignée de cet état, et peut se changer enfin en une véritable inflammation. Un rhume négligé ou mal traité peut dégénérer en une inflammation très-grave.

Les modernes ont placé mal-à-propos les phlegmasies, la synoque et les inflammations, parmi les fièvres. Galien avait déja protesté contre cette classification. *L'inflammation* n'est autre chose qu'une *phlegmasie* portée à un plus haut degré, et qui attaque principalement et avec plus de violence, certaines parties du corps. Il y a, dans la partie attaquée d'une inflammation sthénique, tension, douleur, gonflement, rougeur et chaleur. Les inflammations attaquent le plus souvent les parties ex-

ternes, au nombre desquelles on doit compter la gorge et les poumons, puisque ces organes sont en contact avec l'air extérieur. La température des parties internes est tellement modérée et humectée par les différentes humeurs, qu'elle est rarement susceptible d'être attaquée d'une inflammation, excepté les cas où elle serait produite par un stimulus local, par lésion organique, ou par un poison.

Le *typhus* est cet état morbifique connu sous le nom de fièvre nerveuse, putride, maligne.

Hippocrate l'appelait *cacoethes* : l'air corrompu et les mauvaises nourritures en sont ordinairement les causes les plus fréquentes.

La *fièvre* est une maladie produite par la faiblesse, et dans laquelle le froid, la chaleur et la sueur, se succèdent alternativement; c'est l'affection qu'on appelle communément *fièvre intermittente*. La faiblesse est évidente dans le temps du froid ; celui de la chaleur n'offre que des apparences trompeuses de force. Les anciens médecins et quelques modernes ne plaçaient pas, aussi facilement qu'on le fait journellement dans les écoles, un aussi grand nombre de maladies dans la classe des fièvres.

Les maladies sthéniques sont produites par une augmentation d'excitement; elles embrassent toutes les maladies où il y a excès de force,

et celles qui proviennent d'une abondance de sang et d'une chaleur réelle. Cette classe de maladies a des symptômes particuliers qu'il convient de développer.

Les phlegmasies et les exanthêmes sont précédés de frisson. La constitution sthénique, qui affecte les vaisseaux superficiels de la peau, en diminue le diamètre, et supprime la transpiration. Les frissons et le froid même sont produits par la compression, ou par le stimulus de ces humeurs trop abondantes, et par le séjour trop prolongé des différentes parties nuisibles. La sensation du froid dépend de l'aridité de la peau. L'inertie et l'abattement indiquent que le cerveau et les fibres musculaires éprouvent un excitement trop violent, et porté au-delà des bornes de leur excitabilité naturelle. Les fonctions animales sont alors altérées et diminuées par la trop grande énergie des causes excitantes, et non par faiblesse.

Le pouls devient plus dur, plus fort et plus fréquent, que dans l'état sain. La plénitude et la dureté du pouls sont produites par l'usage excessif des alimens et sur-tout des viandes, lorsque le malade se trouvait dans la prédisposition (1). Sa force et sa fréquence ont pour cause

(1) Pourquoi n'attribuer qu'à cette seule cause la plénitude et la dureté du pouls. (*Note du Traducteur.*)

d'autres stimulus, tels que des boissons spiritueuses, une trop grande énergie de l'esprit et du corps, et enfin toutes les puissances nuisibles qui, dans ces circonstances, agissent sur le malade. Si, dans le cours de la maladie, le pouls devient plus faible, plus mou et plus fréquent, c'est un signe funeste qui indique, ou que l'abus de la méthode antiphlogistique a produit une faiblesse directe, ou que, faute d'avoir employé cette méthode, l'excitement excessif a commencé à produire la faiblesse indirecte. On a déja dit que, dans les maladies sthéniques accompagnées de quelque inflammation, le pouls ne pouvait pas devenir très-fréquent : en effet, lors même que les stimulus tendraient à lui donner plus de fréquence, la quantité et la force du sang s'opposeraient à leur action, et ne permettraient pas que le sang circulât avec autant de facilité que s'il était dans un état de liquidité plus considérable et en moindre quantité. La force et l'étendue du pouls dépendent de l'augmentation des fibres motrices des vaisseaux, et de leur densité ; sa dureté consiste dans une contraction un peu permanente, par laquelle l'artère, excitée soit par des moyens artificiels, ou par le stimulus, embrasse une grande quantité de sang, et fait naître la sensation d'une corde tendue. Pour que la diathèse sthénique ait lieu,

il faut que le sang soit assez abondant pour distendre avec violence les fibres, et les forcer à se contracter avec plus d'énergie. Les observations nouvellement faites sur des vaisseaux qu'on a trouvés enflammés, et même quelquefois gangrénés, à la suite de maladies (1) phlogistiques, prouvent que le stimulus du sang, qui produit la diathèse phlogistique agit *spécialement* sur les vaisseaux qui le contiennent. C'est pour cette raison que l'on guérit et que l'on prévient ces maladies par tous les moyens capables de diminuer la masse du sang et d'affaiblir son énergie.

---

(1) Il y a long-temps qu'on a observé que les vaisseaux sanguins sont enflammés dans les parties affectées de phlogose. Mais mon père a découvert, dans l'université de Pavie, que le système artériel pouvait réellement s'enflammer dans toute son étendue. J'ai assisté moi-même à l'ouverture d'un cadavre dont toutes les artères étaient enflammées dans leur surface interne; la veine cave l'était également dans le voisinage du cœur. Dans le cours de la maladie, qui semblait avoir été une vraie fièvre nerveuse, le malade, outre une grande anxiété, avait le pouls tellement fréquent, qu'il donnait, en commençant, cent quatre-vingt-dix-huit pulsations par minute. J'ai fait, les années suivantes, plusieurs autres observations de même nature, et non moins intéressantes. On peut consulter *l'Epitome* de mon père (Tome second, chap. *de carditide*), et la dissertation de *Schmuck* sur l'inflammation des vaisseaux sanguins, où cette matière est discutée.

C'est ce qu'on obtient par une diète rigoureuse, par une nourriture végétale, par les saignées et les purgatifs. Au contraire, tout ce qui augmente la masse du sang, et qui en améliore la qualité, peut prédisposer à ces maladies, comme le prouve l'usage des consommés.

La pâleur de la peau, qui s'était manifestée au commencement de la maladie, fait place à la rougeur et à la chaleur. En effet, le sang, dont la quantité est excessive dans ces cas, se porte avec force vers les petits vaisseaux de la surface externe du corps, où la matière de la transpiration se trouve retenue par la violence de la diathèse sthénique, et la chaleur qui se produit dans le corps s'accumule sous la peau. La douleur qui se fait sentir à la tête et aux articulations, dans les maladies phlogistiques, doit être attribuée à l'impétuosité du sang, qui se porte avec abondance vers ces parties. La facilité avec laquelle la douleur de tête et le délire cèdent à une saignée, prouve que ces symptômes dépendent du stimulus excessif d'un sang trop abondant, et non de l'inflammation du cerveau. Le soulagement que produit la saignée prouve aussi que c'est à la distention trop considérable que le sang produit dans les vaisseaux, que l'on doit attribuer la rougeur de la face, la douleur de tête et le délire.

La soif, la chaleur, l'aridité de la peau, sont produites par la diathèse phlogistique des vaisseaux extérieurs de la peau et de l'œsophage; diathèse qui supprime la transpiration et l'excrétion des humeurs qui sont destinées à entretenir l'humidité de la bouche et de la gorge. Quelquefois ces maladies s'annoncent par l'enrouement et par la toux: les vaisseaux exhalans, destinés à la sécrétion du mucus dans la trachée artère, sont alors fermés par la violence de la diathèse sthénique, et ne peuvent plus déposer la quantité d'humeurs nécessaires pour entretenir l'humidité de ces parties, et exciter l'expectoration. Quand la violence de la diathèse diminue, et permet aux vaisseaux de s'ouvrir et de verser les humeurs qu'ils contiennent, l'abondance de ces humeurs réveille alors l'excitabilité de tout l'organe, et produit, en conséquence, ce mouvement convulsif que nous nommons *toux*, et par le moyen duquel se fait l'évacuation de ces humeurs. La facilité d'expectoration indique que la violence de la diathèse sthénique est diminuée, et les crachats abondans et long-temps continués annoncent qu'elle s'est déja changée dans une constitution asthénique qui peut dépendre alors, ou de la faiblesse directe produite par l'abus des moyens antiphlogistiques, ou de la faiblesse indi-

recte, lorsque l'excitabilité a été épuisée par la violence et par la longueur de la maladie.

La densité et l'excitement extraordinaire des fibres qui entourent les vaisseaux superficiels, densité et excitement qui s'accroissent à mesure que la contraction augmente, sont la cause de l'aridité de la peau. Entrons dans quelques détails. Les diamètres des vaisseaux sont tellement diminués, qu'ils ne peuvent plus recevoir la matière de la transpiration, ou qu'il leur est impossible de la laisser sortir, supposé qu'ils puissent la recevoir. Cette diminution de capacité des vaisseaux n'est produite, ni par le spasme, ni par le froid, mais par la diathèse phlogistique, qui est plus grande dans les vaisseaux cutanés que dans les autres parties du corps. En effet, le stimulus de la chaleur, s'il a été sur-tout précédé du froid, étant déja capable, comme puissance nuisible, d'exciter une maladie sthénique, agira avec d'autant plus de force sur la surface externe du corps, qu'il fait sur elle une impression immédiate.

Les évacuations des humeurs, et leur transsudation dans les parties internes, comme la bouche, la gorge, les intestins, peuvent également être supprimées par la diathèse phlogistique, qui diminue le diamètre des vaisseaux exhalans. Il arrive

cependant assez souvent que la diathèse phlogistique est moindre dans ces parties que dans le reste du corps, que le stimulus de la chaleur ne peut pas parvenir jusqu'à elles, et que, par conséquent, les vaisseaux exhalans et sécrétoires, qui s'y trouvent, ne sont pas aussi vivement et aussi fortement affectés. De plus, ces vaisseaux étant naturellement plus amples que ceux de la peau, il sera plus facile, dans le cours d'une maladie, de rétablir l'ordre dans leurs sécrétions que dans celles des vaisseaux cutanés. On explique de la même manière la cause de la pâleur et de la limpidité de l'urine et celle de la constipation. La rougeur de l'urine est également produite par la diathèse phlogistique. En effet, cette diathèse ne permet pas la libre sécrétion de ce fluide, qui, étant alors retenu dans ses vaisseaux, fait effort pour les distendre, et même pour les rompre; mais les fibres motrices s'opposent à ses efforts en se contractant et en diminuant le diamètre de ces mêmes vaisseaux. Enfin, la force de cohésion des parties solides cède à la distention des fluides, et livre passage à quelques gouttes de sang; ce phénomène n'a pas lieu dès le commencement de la maladie, à cause de la résistance que la cohésion des parties solides oppose à la distention des vaisseaux.

Quelquefois

Quelquefois l'appétit n'éprouve pas une grande diminution dans les maladies sthéniques qui ne sont pas très-violentes; il arrive même que les malades prennent plus d'alimens qu'il ne convient. Si ceux qui se trouvent dans ce cas, ne se nourrissent pas d'alimens plus légers, tirés du règne végétal et sous forme fluide, s'ils ne se réduisent pas à l'eau pour boisson, il peut en résulter de grands désordres. La maladie, dès les premiers instans de son apparition, se trouve excessivement augmentée par l'abus des alimens, par les remèdes stimulans, et par les autres puissances excitantes nuisibles, qui aggravent tous les symptômes. La dureté et la fréquence du pouls, la douleur de tête, et le délire, produisent des désordres vers l'estomac, et dans quelques parties de la poitrine; ce qui fait naître la difficulté de la respiration. C'est pour cette raison que, pendant la violence de la diathèse phlogistique, il ne faut permettre que très-peu d'alimens, et insister sur les boissons aqueuses, si sur-tout le malade éprouve une soif considérable. Les alimens produisent, dans ces maladies, des nausées, un sentiment de mal-aise, et le vomissement.

Il est de la plus grande importance de bien distinguer si les nausées et le vomissement dépendent encore de la diathèse sthénique, ou s'ils ne

dépendent pas, au contraire, de la diathèse asthénique, qui a déja pris la place de la première. Les nausées et les vomissemens qui ont pour cause la force de la diathèse phlogistique sont de peu de durée, et cèdent facilement aux boissons aqueuses et acidulées, et aux autres moyens débilitans ; et quand même ces symptômes seraient de quelque durée, il serait facile de reconnaître qu'ils ne sont pas encore produits par une faiblesse indirecte, si le pouls n'avait qu'une fréquence médiocre, s'il avait peu perdu de sa plénitude et de sa force, si le stimulus et la matière morbifique se trouvaient diminués après un émétique et un purgatif ; en un mot, si le traitement débilitant continuait de produire d'heureux effets. Mais si les nausées et les vomissemens s'accroissent de jour en jour, si le pouls devient de plus en plus fréquent, si les désordres de l'estomac sont suivis de douleurs dans le bas-ventre, et de déjections liquides, enfin si l'on s'apperçoit clairement que le traitement débilitant devienne nuisible, on peut être assuré que la maladie sthénique s'est changée en une diathèse opposée. L'estomac est doué d'une grande sensibilité ; et lorsque les alimens et les médicamens actifs sont mis en contact immédiat avec lui, ils agissent avec toute leur énergie. La violence de l'excitement produit dans cette partie peut y causer, plus promptement que dans

toute autre, une faiblesse indirecte, qui, en vertu de l'unité de l'excitabilité, se communique facilement au reste du systême. On voit que ces cas exigent du médecin la plus grande prudence (1).

---

(1) J'ai fait observer ailleurs (*Jones, tome I*, *note* 9) combien il est nécessaire, et en même temps difficile, de juger si une maladie sthénique est encore telle, ou si elle n'a pas déja passé à la faiblesse indirecte. Les moyens indiqués dans le texte sont, sans doute, de la plus grande importance, et peuvent nous guider souvent dans cette distinction. La physionomie du malade peut aussi nous être très-utile dans cette recherche. En effet, l'aspect d'un malade sthénique est tout différent de celui d'un malade asthénique. Le défaut de termes *physionomiques* nous mettrait peut-être maintenant dans l'impossibilité d'exprimer et d'indiquer les traits du visage, et les positions qui ont lieu dans les différentes formes de maladies; mais ces traits, ces différentes nuances, n'échappent point au coup-d'œil de l'observateur. Il est certain que le médecin se détermine, au lit du malade, pour une méthode plutôt que pour l'autre, sans pouvoir peut-être rendre compte aux assistans, des motifs qui l'ont déterminé. Ces motifs, comme je l'ai dit, sont souvent fondés sur le *tact physionomique*, que tout les hommes possèdent à un degré plus ou moins grand. Cependant, avant de pouvoir établir les bases d'une *pathologie physionomique*, il faudrait que la science physionomique générale, dont les principes fondamentaux viennent d'être posés par le célèbre Lavater, fût plus perfectionnée.

On a dit précédemment que les inflammations qui accompagnent les phlegmasies attaquent presque uniquement les parties externes exposées à l'action immédiate de la chaleur qui est la puissance phlogistique la plus nuisible, soit qu'elle agisse seule, ou précédée du froid. Il faut aussi remarquer que les inflammations attaquent particulièrement les parties les plus sensibles, ou celles qui ont le plus d'excitabilité. De plus, les parties qui ont été attaquées d'inflammation, sont exposées à de plus grands dangers, lorsqu'elles en éprouvent de nouvelles attaques, comme le prouvent les esquinancies réitérées et les rhumes fréquens. (1).

---

(1) Si les adversaires de Brown avaient attentivement étudié sa doctrine, s'ils l'avaient bien entendue, ils se seraient certainement abstenus de faire tant d'objections futiles, et ils en auraient fait d'autres d'une plus grande importance. Le paragraphe présent, qui correspond au N°. 168 des *Élémens de Médecine* de Brown, présente une contradiction, qui peut-être n'est pas seulement apparente. Il est à remarquer, dit-il, que les parties les plus sensibles, ou qui jouissent du plus grand degré d'excitabilité, sont le plus exposées à l'inflammation. Je crois que cette assertion est vraie ; mais comment la concilier avec cette autre proposition qui se trouve dans le même paragraphe? « De plus, les parties qui ont déja » été le siége de quelque inflammation, sont plus exposées

Il faut distinguer scrupuleusement les inflammations *universelles*, des inflammations produites par un *stimulus local*, ou par une *lésion locale:* c'est pour cette raison que je nomme les premières *universelles*, quoiqu'elles ne constituent

---

» que les autres à s'enflammer de nouveau, comme l'attestent les rechûtes fréquentes de ceux qui ont été » attaqués d'esquinancie et de rhumatisme ». Cette assertion est confirmée par une expérience journalière; mais elle est diamétralement opposée à la première. Je m'explique. On sait qu'une inflammation vraie, quelque partie qu'elle affecte, est produite par l'excès des stimulus. La partie attaquée d'inflammation sera donc devenue moins excitable que les autres, puisque tout stimulus consume plus ou moins l'excitabilité, en raison de l'action plus ou moins forte qu'il exerce sur elle. On peut en conclure qu'une partie a d'autant moins de sensibilité, qu'elle a été plus souvent attaquée d'inflammation. Maintenant, s'il était vrai, comme on le dit dans la première proposition, que la partie qui jouit de la plus grande excitabilité fût aussi la plus exposée à l'inflammation, les organes, qui ont été plusieurs fois le siége d'une inflammation, ne devraient retomber que très-difficilement dans cet état, puisque leur excitabilité a été considérablement diminuée. Ces deux propositions ne sont-elles pas évidemment contradictoires? Quelle réponse ferait Brown lui-même? J'ai fait part de cette difficulté à M. Weikard, et je lui ai communiqué, en même temps, l'explication que j'en donne. J'ai eu le plaisir de voir que cet illustre littérateur en reconnaissait l'importance, et l'approuvait.

qu'une partie de la maladie générale, et qu'elles ne soient absolument qu'une portion de la phlegmasie universelle, qui a produit, dans ce cas, sur quelque organe externe, un excitement plus énergique que dans le reste du corps : cette espèce d'in-

---

Voici donc comment j'explique ce paradoxe. Une personne qui a été attaquée une fois de l'inflammation de la gorge, après s'être exposée à une *série* de causes excitantes, peut facilement faire une rechûte, en s'exposant de nouveau à l'action de ces mêmes causes. Si j'ai été attaqué, au carnaval dernier, d'une péripneumonie phlogistique, pour avoir trop dansé, et m'être livré avec excès aux plaisirs de la table, je pourrai être une autre fois plus facilement attaqué de cette maladie, si je m'expose aux causes qui l'ont déja produite. Voilà une des causes qui concourent à la reproduction des mêmes maladies : mais quand une inflammation sthénique, comme celle de la gorge, par exemple, se manifeste pour la deuxième fois, il faut que les causes qui ont donné naissance à cette seconde inflammation aient agi avec plus de force que celles qui ont produit la première. La raison en est claire, puisque la phlogose qui avait affecté cette partie, ayant consumé son excitabilité, il faut un stimulus plus fort pour l'enflammer de nouveau. Mais on pourrait me dire, avec raison, que l'expérience démontre que la moindre cause peut suffire pour réveiller un inflammation, dans les organes qui en ont déja été affectés. En effet, une personne sujette à une erysipèle à la jambe, en est bientôt attaquée, pour peu qu'elle s'expose à l'humidité. Un rhumatisme peut se renouveler, aussitôt que celui qui y est sujet s'expose au froid.

flammation ne précède donc jamais la phlegmasie universelle ; elle en est toujours la suite.

L'inflammation *locale* s'étend rarement au-delà de la partie affectée, à moins que cette partie ne soit douée d'une grande sensibilité. Les parties situées sous les ongles, l'estomac et les intes-

---

Je prie le lecteur de réfléchir ici que ces inflammations réitérées ne sont plus d'une nature sthénique, mais asthénique. L'esquinancie et la péripneumonie pourront être inflammatoires à leur première attaque ; mais il est très-rare, et peut-être même il n'arrive jamais, qu'elles le soient à la quatrième, cinquième et sixième fois, etc. Il en est de même de l'érysipèle, qui, lorsqu'elle est devenue habituelle, n'exige d'autres remèdes que les toniques. Il n'est pas difficile de concevoir comment les inflammations, de quelque partie que ce soit, deviennent asthéniques, si l'on réfléchit que les médecins abusent souvent, dans ces cas, de la méthode débilitante. Cet abus des antiphlogistiques ne diminue pas seulement l'excès de vigueur qui produit l'inflammation, mais il précipite le malade dans un état de langueur, qui favorise, dans la suite, de nouvelles inflammations, bien différentes des premières. Ainsi, pour éviter toute équivoque, et expliquer cette espèce de paradoxe, je dirai que *les parties douées d'une plus grande excitabilité sont plus exposées que les autres aux inflammations sthéniques, et que les parties qui ont été attaquées plusieurs fois de ces espèces d'inflammations, et dont l'excitabilité a été ainsi diminuée, sont plus sujettes aux inflammations asthéniques.*

tins, à raison de leur extrême sensibilité, peuvent, lorsqu'il s'y produit une inflammation, exciter un grand désordre dans tout le corps. La méthode curative doit alors être dirigée vers l'inflammation locale. On fait l'extraction d'une épine enfoncée sous l'ongle; on réunit les parties divisées par quelque blessure, etc. Dans les maladies *universelles*, il faut remédier à la phlegmasie générale. La douleur de tête dans les maladies sthéniques, la rougeur des yeux, et le délire, sont bien loin de démontrer une inflammation du cerveau; il est même probable qu'elle n'existe pas dans la maladie qu'on nomme *frénésie*. Si l'inflammation d'un organe aussi délicat, aussi nécessaire à la vie, avait lieu dans ce cas, on ne la guérirait pas aussi facilement par les saignées, les purgatifs, etc; le délire n'est produit alors que par l'abondance et l'impulsion du sang, qui distend, à un point excessif, les vaisseaux de la tête, et excite, par cette violence, une sensation douloureuse. J'ai déja dit pourquoi les parties internes s'enflamment plus difficilement : on ne trouve souvent aucunes traces, aucuns signes d'inflammation ni de suppuration, dans le cerveau des personnes qu'on disait être mortes de frénésie; et si quelquefois ces signes se présentent, c'est uniquement dans les maladies asthéniques, et ils sont l'effet de quelque cor-

rosion. J'ai rapporté ailleurs une observation d'un sujet dans lequel je trouvai la moitié du cervelet en suppuration ; il ne s'était cependant manifesté aucun symptôme de frénésie, ni d'inflammation.

On a tort de distinguer la pleurésie de la péripneumonie. Comment peut-il exister une inflammation dans la plèvre, sans que les vaisseaux de la propre substance (parenchyme) du poumon soient affectés, et sans que l'inflammation se communique à ce viscère, *et vice versâ?* L'ouverture des cadavres a pareillement démontré combien cette classification est erronée (1). Nous nous contentons de nommer cette maladie *inflammation de poitrine*, ou *péripneumonie*, et nous comprenons sous cette dénomination, la *pleurésie* et le *carditis*. L'inflammation interne est en raison di-

(1) Mon père, ainsi que plusieurs autres médecins, a démontré qu'on ne doit pas séparer la pleurésie de la péripneumonie, puisqu'il est impossible de les distinguer, et que la première de ces maladies est infiniment rare. J'ai eu occasion de voir un très-grand nombre de malades qui présentaient les symptômes de la pleurésie ; et chez ceux qui ont péri, on a trouvé le poumon constamment enflammé, et non la plèvre. On peut consulter, sur cet objet, l'*Epitome de morbis curandis*, *tom. II.*

recte de la diathèse phlogistique; la douleur de tête, la plénitude et la dureté du pouls, sont proportionnées à cette diathèse. Lorsqu'une diathèse violente a produit une grande inflammation, il survient dans quelques parties de la poitrine, soit antérieurement, soit postérieurement, soit au dos seulement, une douleur pungitive, accompagnée d'un pouls dur. Cette douleur sera d'autant moins violente et d'autant plus obscure, que la diathèse et l'inflammation seront moins considérables. Le pouls sera cependant dur et fort, mais moins que dans l'autre cas. C'est une erreur de croire que le pouls ne présente de la dureté que dans l'inflammation des parties membraneuses, et qu'il ait de la mollesse quand la substance parenchymateuse du poumon est enflammée.

La péripneumonie est une maladie trop violente pour conserver long-temps le même degré de force: lorsqu'elle est déja avancée, la douleur devient plus obscure et diminue; la respiration, si gênée dans le commencement, se fait avec plus d'aisance et de liberté; et c'est alors que se manifeste cette mollesse du pouls dont on s'est tant occupé, et qui a donné lieu à tant de discussions vagues et inutiles, dans les traités sur la péripneumonie. On expliquera facilement ce changement du pouls

qui a paru si surprenant, et auquel on a attaché tant d'importance, en observant que, si la péripneumonie est négligée, ou mal traitée, sa violence peut produire la faiblesse indirecte, et que la faiblesse directe peut survenir, si l'on abuse de la méthode débilitante. On parlera plus au long, quand il en sera temps, des terminaisons heureuses ou funestes de cette maladie.

Les pustules qui se manifestent dans quelques maladies sthéniques, dépendent des miasmes contagieux répandus dans tout le corps; miasmes qui, ne pouvant s'évacuer par les vaisseaux cutanés, sont retenus sous l'épiderme avec la matière de la transpiration, à laquelle ils s'unissent. C'est la diathèse phlogistique *universelle* fixée plus particulièrement sur les vaisseaux cutanés, qui retient ainsi ces miasmes, et donne naissance aux pustules dont nous venons de parler. Nous expliquerons, dans le chapitre *de la Transpiration*, la manière dont cette diathèse produit cet effet. La production de la petite-vérole et de la rougeole s'explique de même. La chaleur peut encore être la cause la plus énergique de l'augmentation de cette diathèse, qui se manifestera quelquefois dans d'autres parties du corps. C'est ainsi qu'il est assez ordinaire de voir

naître, pendant le cours de ces maladies, et surtout de la rougeole, une affection catarrale qui, assez souvent, dégénère en péripneumonie.

CHAPITRE VI.

Explication des symptômes des maladies asthéniques ; ou explication des effets produits par la constitution asthénique.

La diathèse asthénique doit son origine à une diminution d'excitement dans tout le corps vivant, produite elle-même par l'action des forces débilitantes nuisibles. La diathèse asthénique affaiblit toutes les fonctions animales, en trouble quelques-unes, et donne à quelques autres l'apparence trompeuse d'une force plus grande, de manière cependant que tout le corps se trouve, en même temps, réellement affaibli.

Avant que la maladie développe toute la force et toute l'intensité dont elle est susceptible, tous les sens deviennent plus obtus, les mouvemens volontaires et involontaires s'opèrent avec lenteur et inertie, les fonctions intellectuelles perdent leur activité, les affections de l'ame s'affaiblissent, le cœur, les artères et

tous les vaisseaux de la surface du corps se meuvent avec moins de force. Telle est la cause de la pâleur, de la diminution des tumeurs, et de la dessiccation des ulcères. (1) On n'observe

---

(1) Dans la plupart des pathologies, on place le dessèchement des ulcères parmi les causes des maladies, ce qui est absolument contraire à la raison. Les anciens ulcères des jambes font craindre, lorsqu'ils se dessèchent, une maladie qui existe déja, puisque ce n'est qu'à elle qu'on doit l'exsiccation des ulcères. On doit donc regarder ce phénomène comme un effet et non comme une cause de la maladie. Ce qu'on dit ici des ulcères peut s'appliquer à plusieurs autres affections de même nature.

Si l'on voulait même analyser, d'après ces principes, la doctrine des répercussifs, on en reconnaîtrait bientôt la fausseté. Par exemple, une personne attaquée de dartres conservera cette éruption tant que l'excitement restera au même degré; mais si elle s'expose à l'action des causes débilitantes, et que l'excitement en soit considérablement altéré, il sera très-possible que les dartres disparaissent, et qu'elles soient remplacées par une autre maladie, telle que l'épilepsie. La plupart des médecins diront alors que cette nouvelle maladie est due à la répercussion du virus dartreux, et à l'irritation que ce virus a excité sur le système nerveux. N'expliquerait-on pas mieux ce phénomène, en disant que l'action d'une cause débilitante, ayant diminué l'excitement, a fait disparaître la dartre, incompatible avec ce degré de faiblesse, et a produit l'épilepsie? Qu'on suppose maintenant que pour

aucun des signes qui indiquent la diathèse phlogistique. L'abattement et la sensation de lassitude prouvent l'état d'inertie où se trouve le systême musculaire. Le défaut de lait et d'humeur séminale annonce la faiblesse des sécrétions. La répugnance à toute espèce de nourriture, le vomissement, et la soif, qui accompagnent souvent ces symptômes, et l'épuisement où se trouve le corps, sont des signes certains de la faiblesse des organes digestifs, et de l'appauvrissement du sang. L'accablement de l'ame, le

---

guérir cette épilepsie, on fasse usage du quinquina et de la valériane, et qu'on parvienne ainsi à *élever* l'excitement au même degré où il était auparavant, que s'ensuivra-t-il? L'épilepsie disparaîtra, et les dartres se manifesteront de nouveau. On ne manquera pas de dire alors que le virus dartreux a été forcé de quitter la masse du sang pour se porter au dehors, et que l'épilepsie a cessé parce que ce virus n'irrite plus les nerfs. Mais qui ne voit la fausseté de ce raisonnement? Entre mille exemples de cette nature que je pourrais rapporter, je me bornerai à en citer un. Qu'un homme soit attaqué d'une érysipèle à la tête, avec une diathèse *sthénique*, un médecin ignorant lui prescrit des remèdes stimulans et l'expose à une atmosphère chaude. Le mal s'accroît à chaque instant, et la diathèse s'elève à un tel degré, que ce ne sont plus les symptômes de l'érysipèle qui se manifestent, mais ceux de la frénésie, ou de ce qu'on appelle *inflammation au*

découragement, et l'affaiblissement des fonctions intellectuelles, se manifestent aussi d'une manière très-évidente dans les maladies dont il est question.

Les maladies asthéniques qui parviennent à un certain degré de violence, sont quelquefois accompagnées de frisson. Ce phénomène est l'effet de la suppression de la transpiration cutanée. Cette suppression elle-même dépend de la faiblesse générale de tout le corps ; faiblesse qui ne permet que difficilement au cœur et aux

---

cerveau. L'érysipèle disparaît; elle est remplacée par le délire, etc. On dira alors que l'humeur érysipélateuse a été répercutée, et qu'elle s'est portée sur le cerveau. Cependant, qu'on appelle un médecin plus sage; il prescrit à l'instant une saignée abondante, et il met en usage les autres moyens antiphlogistiques : le mal diminue bientôt, le délire cesse, et tous les autres symptômes de la frénésie disparaissent avec lui; mais, la diathèse se trouvant par-là réduite au même degré qu'elle avait au commencement, l'érysipèle reparaît de nouveau. N'est-ce pas là, s'écriera-t-on aussitôt, une preuve évidente que l'érysipèle s'était jetée sur le cerveau, et qu'elle y avait produit une inflammation ? Je laisse au lecteur à m'expliquer ce phénomène d'une manière plus satisfaisante, et à appliquer la même explication à la doctrine des répercussions en général, qui bientôt, selon moi, cessera de figurer dans nos livres de médecine.

artères de pousser le sang avec assez de force dans les différentes parties du corps, et *spécialement* vers la surface de la peau.

Le pouls est faible, petit, mou, et quelquefois très-fréquent, dans les maladies asthéniques. Toutes les fois que la petitesse du pouls permet qu'on sente sa mollesse, on peut être assuré qu'elle dépend de la trop petite quantité et de l'appauvrissement du sang, produits par le défaut d'alimens tirés du règne animal, par l'abus des végétaux, et, en un mot, par une nourriture insuffisante, prise par le malade dans le temps de la prédisposition. La faiblesse et la fréquence du pouls dépendent également des mêmes causes. La mauvaise qualité du pain, un air impur, l'impossibilité de se procurer une nourriture animale et des boissons spiritueuses, l'extrême inertie, ou un travail excessif, telles sont la plupart des causes des maladies malignes qui se manifestent dans les armées, et qui sont également caractérisées par un pouls faible et fréquent.

Il arrive souvent que le pouls, qui avait été fréquent et petit, commence à devenir plus plein et plus dur, sans que, pour cela, la maladie diminue. Cet accident est très-grave; il indique que l'on a négligé les précautions nécessaires dans le choix et dans l'usage des remèdes excitans;

tans (1) ; que l'on a abusé des stimulus diffusibles ; et qu'enfin on a joint la faiblesse indirecte à la faiblesse directe, ce qu'il faut chercher à éviter scrupuleusement dans le traitement des maladies. En effet, comme nous l'avons déja observé, l'abondance d'excitabilité, qui constitue la faiblesse directe, ne peut se réduire à de justes bornes que d'une manière lente et graduée ; ou, en d'autres termes, il faut beaucoup de temps pour redonner au corps les forces qu'il a perdues (2). Un traitement trop actif pour-

(1) Les soi-disant Browniens, qui, dans les maladies sthéniques, prescrivent indistinctement les remèdes les plus stimulans, ont pu observer ce phénomène, qu'il est quelquefois même impossible d'éviter, quelque précaution que l'on prenne dans l'emploi des stimulans.

(2) Un journaliste allemand, d'une profonde érudition, en annonçant le livre élémentaire de Brown, qui a tant souffert de l'ignorance des folliculaires, dit que, s'il est vrai que toutes les maladies dépendent d'un excès ou d'un défaut de forces, il doit être facile de les guérir, *ipso facto*, en augmentant ou en diminuant les forces du corps, comme on tend ou comme on relâche une corde de violon. Si ce journaliste et la plupart de ses confrères n'avaient pas fait contre le système de Brown des objections encore plus absurdes que celle-ci, ils mériteraient une critique sérieuse ; mais ce serait absolument perdre le temps. L'illustre Moscati, dans la préface qu'il a mise à la tête des *Élémens* de Brown, a déja exhorté les hommes instruits à ne pas s'en

rait donc rendre la maladie très - dangereuse.

La pâleur de la peau se manifeste lorsque le sang n'est pas pousé, en assez grande quantité, vers la surface du corps ; elle indique la faiblesse du cœur et des artères, et elle a la même origine que la suppression de la transpiration.

La douleur de tête et le délire, qui ont lieu dans les maladies sthéniques, sont produits par l'abondance du sang et par son action trop violente. Dans les maladies asthéniques, au contraire, le mal de tête, les douleurs des articulations, et le délire lui-même, peuvent dépendre d'une quantité de sang trop peu abondante, et du défaut des autres stimulus nécessaires à la santé. Une liqueur spiritueuse, prise à petite dose, ou tout autre remède excitant, peut dans ce cas dissiper ces symptômes. J'ai rapporté ailleurs l'observation d'un enfant que j'ai guéri, par le moyen du vin, du café, et des alimens nourrissans, d'une folie survenue à la suite d'une dyssenterie. Dans des cas moins graves, une douleur de tête peut être calmée par

---

rapporter à ces messieurs. Voici ses expressions : *Librum quem, typis Mediolanensium recusum, in lucem nunc edimus, neque perfunctoriè legere, neque per diariorum commenta cognoscere, sed attentè admodùm considerare, non infrequenter etiam, sedulò opportet meditari.*

le café, ou par un bon repas (1). Ces moyens ne produiraient certainement pas cet effet, si la douleur de tête et le délire étaient causés par une inflammation du cerveau. Quel soulagement pourrait-on attendre des excitans, si le cerveau, cet organe si tendre, si délicat, si sensible, si nécessaire à la vie, était attaqué d'inflammation, affection qui, en général, tend à la destruction rapide des parties sur lesquelles elle se porte? On observe que le degré de plénitude et de distention que le sang produit dans les vaisseaux, degré qui, renfermé dans de justes bornes, entretient la santé, produit bientôt une sensation pénible et douloureuse, s'il est trop fort ou trop faible. J'ai souvent observé qu'une hémorragie était suivie de mal de tête et d'autres douleurs, chez des sujets qui étaient bien éloignés d'être pléthoriques. Les nouvelles accouchées sont souvent exposées à ces douleurs après l'écoulement des lochies.

---

(1) Cette observation, qu'on peut faire journellement, donne lieu à une manière de raisonner assez singulière. Les médecins disent que le mal de tête vient de l'estomac, parce qu'on a observé que la douleur cessait après un bon repas. J'aime mieux le raisonnement de cette vieille qui vous dit : *Votre mal de tête ne vient que de faiblesse; mangez bien, et il cessera.*

La soif et la chaleur sont des symptômes communs aux maladies sthéniques et aux maladies asthéniques. Les orifices des vaisseaux qui tapissent l'arrière-bouche et l'œsophage, ne livrent pas alors passage aux différentes humeurs destinées à lubrifier ces parties. Dans les maladies sthéniques, ces phénomènes sont dus à la contraction des fibres musculaires, et à leur densité qui est une suite de cette contraction. Dans les maladies asthéniques, ils ont pour cause l'atonie que la faiblesse du cœur et des artères produit dans les vaisseaux superficiels, d'où résulte la rétention de la matière de la transpiration et du mucus uni à un fluide aqueux, dont l'excrétion est nécessaire. Un malade affecté d'une indisposition asthénique assez violente éprouvait une soif dévorante, accompagnée d'une grande sécheresse à la gorge; le rum mêlé à l'eau fit disparaître ces symptômes, que rien n'avait pu calmer.

C'est ainsi que la matière de la transpiration est retenue dans les vaisseaux cutanés; et comme elle sert, pour ainsi dire, de conducteur au calorique, et que c'est par son moyen qu'il s'échappe et se dissipe dans l'atmosphère, il se trouve arrêté avec elle, il s'accumule alors sous la peau, et produit la chaleur des maladies asthéniques. La chaleur qui dépend de l'ex-

citement n'existe que dans la diathèse phlogistique, et dans la faiblesse indirecte produite par l'action excessive des stimulus, elle n'a jamais lieu dans la faiblesse directe.

La soif asthénique est précédée d'aversion pour les alimens ; elle est suivie de nausées et de vomissement, quelquefois de douleurs d'estomac, et de plusieurs autres désordres. Le défaut d'appétit est produit par la faiblesse générale du corps ; les fibres de l'estomac ne peuvent alors se contracter d'une manière convenable ; la secrétion du suc gastrique et de la salive ne s'exécute qu'imparfaitement ; et, par conséquent, la digestion est pénible et difficile. Ainsi, dans les maladies qui dépendent d'une grande faiblesse, il ne faut prescrire que de simples bouillons ; on ne commencera à permettre la nourriture animale que lorsque le malade aura recouvré une partie de sa vigueur.

Lorsque les forces vitales ont un degré d'énergie convenable, quand toutes les fonctions animales s'exécutent bien, on éprouve dans tout le corps une sensation agréable, qui se manifeste sur-tout à l'estomac. Il est facile de concevoir qu'une disposition contraire, c'est-à-dire que la faiblesse, le relâchement et l'atonie des vaisseaux secrétoires doivent produire des

sensations pénibles, la soif, les nausées, et un mal-aise général.

Le relâchement, l'atonie, l'amas de matières crues et indigestes, et la distention des fibres de l'estomac, s'opposent au mouvement péristaltique des intestins. Les matières indigestes et corrompues sont alors évacuées par le vomissement qui succède aux nausées produites par l'irritation locale que la saburre, et les crudités excitent dans l'estomac.

La douleur qui se manifeste dans l'estomac, dans les viscères et dans les autres parties du corps, pendant le cours des maladies asthéniques, provient du spasme. La cause de ce spasme est le relâchement des fibres des viscères, qui ne sont pas soumis aux mouvemens volontaires; relâchement qui est augmenté par la saburre de l'estomac et des intestins, par les excremens endurcis et le gaz qui s'en dégage; mais cette matière irritante n'exercerait aucune action, ou, du moins n'en exercerait qu'une très-faible, s'il n'existait dans les fibres un état antérieur de faiblesse. C'est pour cette raison que les remèdes stimulans, en excitant la contraction et la réaction des fibres et le mouvement péristaltique, déterminent la sortie des vents et des matières corrompues. Le vin, les substances aromatiques, l'alkali volatil, et la

teinture d'opium, produisent cet effet sans le secours des purgatifs (1).

La douleur qui accompagne ces spasmes est due à la propriété qu'ont les fibres du corps vivant, une fois affaiblies, de céder de plus en plus à la compression et à la distention qu'elles éprouvent, jusqu'à ce qu'ayant perdu entièrement la faculté de se contracter, elles restent dans un état d'immobilité ; ce qui cause une grande douleur dans les fibres douées d'une grande sensibilité. En effet, il n'en est pas des fibres animales comme des corps élastiques: ceux-ci ne reprennent leur ressort que lorsque la force qui les comprime, cesse d'agir ; mais celles-là peuvent se contracter, quoiqu'elles éprouvent l'action de la force qui les comprime, ou de la matière qui les distend.

C'est encore à la faiblesse et au spasme que l'on doit attribuer la douleur des muscles et des parties externes soumises à la volonté ; l'effort qu'elle fait alors pour mouvoir les muscles, fait communément l'office de stimulus ; et c'est dans le rétablissement des forces que consiste le remède. Il y a une autre espèce de douleur plus étendue, qui n'est point

---

(1) Je me suis déja occupé de cet objet, dans l'ouvrage de Jones (*tome II note* 6).

causée par le spasme, mais par une matière nuisible, produite par la faiblesse, et qui, agissant comme un stimulus local, peut augmenter la faiblesse elle-même, et conduire, à la fin, le malade au tombeau. Cette douleur est causée par des acides, qui dominent quelquefois dans le canal alimentaire, pendant le cours d'une maladie asthénique. La diarrhée, le vomissement, et une infinité d'autres symptômes qui tirent leur origine des premières voies, démontrent la vérité de ce que nous avançons. C'est sur-tout dans le *cholera-morbus* que ces symptômes sont évidens. Il faut alors attaquer le mal dans sa racine. Ce ne sera point par des affaiblissans et des évacuans, mais par le moyen des excitans, qu'on parviendra à se débarrasser de ces acides.

Puisque des humeurs acides produisent de vives douleurs dans les organes internes indépendans de la volonté, n'est-il pas raisonnable de supposer qu'une cause inconnue dépendante de la volonté, peut donner lieu aux douleurs et aux convulsions, dans les organes externes qui lui sont soumis, et qu'il y a de l'analogie entre l'action de cette cause et celle des acides (1) qui existent dans les premières voies. Tous les

(1) Comme ce passage me paraît très-obscur, j'ai cru devoir rapporter la phrase italienne. Je ferai mention ail-

spasmes des muscles, et spécialement le *téta-nos*, indiquent la présence d'un état spasmodique; comme les convulsions, et entre autres l'épilepsie, indiquont un état convulsif. L'identité des effets nous fait ainsi conclure qu'il doit y avoir identité de causes, quoi qu'elles nous soient inconnues, et nous indique en même temps le traitement. La douleur interne, causée par des matières corrompues, dépent de la distention et de la faiblesse qu'éprouvent les viscères; celle qui est produite par les acides, dépend également de la faiblesse, et elles se guérissent toutes les deux par des remèdes excitans et toniques. Le spasme a aussi pour cause principale la faiblesse, ou la diminution de l'excitement, et il est produit par une puissance nuisible, qui agit avec plus de

---

leurs du paragraphe latin des *Elementa medicinae* qui lui correspond.

» Nella stessa guisa che gli acidi producono dolore negli » organi interni non soggetti alla volontà; cosi ragion » vuole, che si ammetta come causa del dolore negli » organi externi soggetti alla volontà la presenza di un » che, dipendente della stessa volontà in conseguenza » del quale nascono delle convulsioni, e la di cui ma- » niera dagire sia analoga a quella degli acidi. » Ne faudrait-il pas mieux avouer son ignorance sur la manière dont se produisent les douleurs et les spasmes externes, que de les attribuer à une cause qui dépend de la volonté? (*Note du Traducteur*).

violence qu'à l'ordinaire : il présente une contraction continue, mais faible et défectueuse, plutôt qu'une contraction convenable et énergique. On se guérit aussi par les stimulans. Il est clair qu'on doit raisonner et procéder de la même manière, dans les douleurs et dans les convulsions externes.

La progression de la douleur la plus légère à la plus violente est très-simple et très-facile à concevoir. Prenons pour exemple une personne qui, par excès ou par défaut de forces excitantes, a perdu l'appétit : si les causes débilitantes continuent d'agir, si elle ne prend pas de bouillons, ou d'autres alimens de facile digestion, le défaut d'appétit se changera en aversion pour toute nourriture ; si l'on ne prescrit pas au malade des fortifians et des stimulans, il éprouvera bientôt une soif ardente, un violent desir pour l'eau, et pour tout ce qui est capable de l'affaiblir de plus en plus : les boissons aqueuses abondantes produisent les nausées, et bientôt le vomissement, si on ne les arrête par une certaine quantité de liqueur spiritueuse très-forte. Si le mal fait des progrès, le malade éprouve à l'estomac une douleur âcre, pungitive, et accompagnée d'un sentiment de constriction. Quand la cause morbifique augmente de plus en plus, les malades sont en proie aux tourmens les plus affreux ; les douleurs de

tête sont si atroces, qu'il leur semble qu'on les frappe à coups de marteau. Tous ces désordres, bornés d'abord à l'estomac, se communiquent aux intestins, si l'on n'y remédie promptement. La diarrhée, accompagnée de coliques, se déclare; ou quand le mouvement des intestins se fait en sens contraire, la constipation et mille autres symptômes fâcheux peuvent avoir lieu. Le vomissement et le mal d'estomac tourmentent alors le malade tour-à-tour. Ce désordre universel peut produire différentes maladies, comme la *dyspepsie*, la *goutte*, la *diarrhée*, la dyssenterie, le *cholera-morbus*, la *colique*, la *passion iliaque*, les *déjections verdâtres* des enfans, les *affections vermineuses*, la *consomption*, l'*atrophie*, et plusieurs autres maladies des enfans; lesqu'elles sont toutes causées par la faiblesse universelle, qui se manifeste spécialement dans l'estomac, avec perte d'appétit. On peut juger par là combien il est important de ne pas négliger un symptôme tel que le défaut d'appétit, ou de ne pas l'augmenter par un mauvais traitement.

Si la cause débilitante étend son action plus loin, ou si elle franchit les bornes dont nous venons de parler, toutes les parties externes du corps se trouvent affectées sympathiquement, tout le systême est affecté de douleurs et de spasmes; c'est alors qu'on commet les

plus grandes erreurs dans la méthode curative. On soupçonne la présence d'une inflammation occulte, on prescrit des saignées, des purgatifs, et l'on réduit ainsi le malade à l'état le plus déplorable, et même à la mort. Les bons effets des excitans, et les suites funestes des saignées et des autres moyens débilitans, prouvent qu'on prend alors pour inflammation ce qui n'était que spasme ou mouvement convulsif. Souvent la faim seule est suffisante pour exciter des douleurs qui sont calmées par une bonne nourriture. C'est ce qui est confirmé par l'expérience.

On se trompera rarement, si l'on observe bien l'espèce de diathèse qui a précédé. On peut assurer que sur dix personnes qui ont mal à la tête, il y en a neuf qui guérissent par des remèdes excitans (1).

Les maladies asthéniques violentes peuvent, ainsi que les sthéniques, produire, dans les organes nécessaires à la vie, un dérangement des

---

(1) Il est si rare, du moins dans les environs de Pavie, que le mal de tête soit produit par une cause sthénique, que je ne crains pas d'assurer que sur cent personnes qui éprouvent cette indisposition, il y en a quatre-vingt-dix-sept qui sont dans un état asthénique. C'est cependant le mal de tête qui engage les médecins à prescrire des saignées; et pour comble de malheur, les chirurgiens imitent leur conduite.

fonctions animales, sans qu'on doive admettre l'existence d'une inflammation ; ces désordres se font remarquer à la tête dans l'épilepsie et l'apoplexie, au poumon dans l'asthme, à l'estomac et aux intestins dans la colique, la dyspepsie et la goutte. Ces symptômes se manifestent aussi quelquefois dans le poumon, avec des douleurs fixes insupportables, et avec les autres signes de la péripneumonie. Les saignées et les autres remèdes débilitans seraient cependant aussi dangereux, dans ces cas, que les excitans sont utiles. On appelait autrefois cette maladie fausse péripneumonie. J'ai traité un vieillard faible et épuisé, qui était dangereusement attaqué de cette espèce de maladie, et je l'ai guéri avec l'esprit de corne de cerf et d'autres remèdes analogues (1).

Les symptômes qui annoncent le désordre et les dérangemens des fonctions animales sont

(1) J'ai traité, l'hiver dernier, avec un grand succès, par le moyen de l'opium, du camphre et des autres excitans, un grand nombre de péripneumonies nerveuses ou malignes. La terminaison malheureuse de cette maladie, lorsqu'on la traite par les moyens antiphlogistiques, confirme l'excellence de la méthode opposée ; c'est ce dont on pourra se convaincre par la lecture d'un ouvrage que je ferai imprimer, sous le titre de *Ratio scholae clinicae ticinensis*, *cap. IV*.

très-violens dans l'épilepsie, l'apoplexie, et les fièvres. On observe, dans l'apoplexie, l'assoupissement et la somnolence; dans les fièvres, le comavigil, la typhomanie, et les soubresauts des tendons. Les deux premières maladies sont accompagnées de convulsions et de paralysie. J'ai déja donné des preuves très-détaillées, dans mes ouvrages de médecine, que l'apoplexie, loin d'avoir pour cause la force et la pléthore, est, au contraire, produite par le spasme et par la faiblesse. Les personnes d'un âge déja avancé, dont la constitution est épuisée, dont le sang est appauvri et peu consistant, qui ont de l'aversion pour les alimens et les digèrent difficilement, sont les plus sujettes à l'apoplexie. Comment peut-on, dans ces circonstances, penser à l'abondance du sang? Quelques personnes sont attaquées d'apoplexie, avant d'être parvenues à un âge avancé, quand, après une longue suite d'excès en tout genre, elles sont tombées dans la faiblesse indirecte; leurs solides sont alors énervés, et leurs humeurs appauvries par une vie déréglée et dissolue. L'épilepsie offre également un sang peu abondant et des humeurs altérées; elle a ordinairement pour cause la faiblesse directe.

La fièvre peut être occasionnée par l'une et l'autre espèce de faiblesse; elle est toujours une

maladie de langueur (1) : produite par des causes toutes débilitantes, elle produit, à son tour, une longue suite de maux asthéniques; elle ne peut être guérie que par les excitans. Ces mêmes moyens remédient aussi quelquefois à d'autres affections antérieures, et c'est à tort qu'on en attribue la guérison à l'effet salutaire de la fièvre (2).

---

(1) Personne ne doit être surpris de nous voir ranger toutes les fièvres dans la classe des maladies de faiblesse, puisque l'affection qu'on appelait fièvre inflammatoire, n'est plus mise au rang des maladies fébriles, et qu'elle est placée parmi les pyrexies.

(2) Plusieurs médecins attribuent aux fièvres, et surtout aux fièvres intermittentes, une force capable de produire des effets salutaires. Cette opinion me paraît aussi ridicule que dangereuse. La fièvre est une maladie, et une maladie ne peut jamais être salutaire. Cette proposition est un axiôme, et n'a besoin d'aucune preuve. Je connais beaucoup de personnes qui, à la suite de fièvres intermittentes, ont éprouvé des accidens terribles; mais je ne me souviens pas qu'elles aient guéri chez aucun malade une affection antérieure. Il est possible, sans doute, qu'un homme attaqué déja de dérangemens de l'estomac soit affecté d'une fièvre tierce, qu'on lui prescrive le quinquina, et que ce remède guérisse en même temps et la fièvre et le dérangement d'estomac qui lui était antérieur. Doit-on en conclure que la fièvre a guéri ce mal? Quant à moi, j'attribue plutôt au quinquina la guérison de ces maladies, et je suis persuadé que plusieurs de mes lecteurs seront de mon avis. Mais

Parmi les signes qui indiquent le désordre des fonctions animales, on distingue certains symptômes qui attaquent particulièrement la tête, comme la migraine, souvent très-violente dans

---

enfin qu'est-ce que la fièvre? On n'a pu jusqu'ici répondre à cette question; on ne pourra, selon moi, jamais y répondre, du moins dans le sens absurde que les nosologistes attachent à ce mot. Les médecins qui attribuent à la fièvre un effet salutaire, se la représentent sans doute comme un animal placé dans notre corps, et qui tantôt met de l'ordre et de l'harmonie dans nos fonctions, et tantôt y jette le trouble et la confusion. Ceux qui admettent une matière fébrile, s'en forment une idée à peu près semblable. Pour moi, je puis assurer qu'à l'exemple de plusieurs célèbres médecins, je cherche à guérir sur-le-champ toute espèce de fièvres, et que cette conduite m'a toujours réussi. Pourquoi laisser souffrir un malade, pendant plusieurs accès de fièvre quarte, quand on peut les prévenir? Est-ce parce que la fièvre s'adoucit, et va en diminuant? Mais cette assertion, fondée sur l'idée ridicule qu'on s'était formée de la fièvre, est démentie par l'expérience, qui nous apprend journellement que les fièvres intermittentes récentes sont plus faciles à guérir que les invétérées. Si ces raisons, et tant d'autres qu'on pourrait rapporter, faisaient une assez forte impression sur l'esprit des médecins pour leur faire abandonner leurs idées sur l'effet salutaire de la fièvre, la société en retirerait deux grands avantages: le malade se trouverait plutôt délivré des accès qui le tourmentent; en second lieu, on épargnerait beaucoup de remèdes, puisqu'il en faut moins, comme je l'ai déja dit, pour guérir une fièvre récente

les

les fièvres, le délire dans le cas de faiblesse, et l'affaiblissement des fonctions intellectuelles. Dans les maladies accompagnées d'une extrême faiblesse, le délire est quelquefois si violent, qu'il produit des effets infiniment supérieurs aux forces naturelles du malade. Ce phénomène paraît assez souvent vers la fin des *typhus*, ou de ce qu'on appelle fièvre maligne. On craint alors une inflammation, on ouvre la temporale et la jugulaire, on applique les vésicatoires, on tient le malade dans l'obscurité, on recommande le plus grand silence, on éloigne de lui tout ce qui pourrait lui procurer le plus léger stimulus, et on le conduit ainsi paisiblement au tombeau. Tout ce qui possède une force stimulante, et soutient l'estomac et les vaisseaux, convient dans cette circonstance. La faim, le chagrin, la crainte, l'eau bue en trop grande abondance après

---

qu'une fièvre invétérée. Laissons donc aux panégyristes de la fièvre le soin d'en relever les avantages, et contentons-nous de celui de la guérir. Je ne saurais, cependant, me lasser d'admirer le talent de ceux qui ont écrit, sur les effets salutaires de la fièvre, une dissertation qui a été couronnée par une académie littéraire; ils avaient eu raison de faire l'éloge de la fièvre, puisqu'elle leur a été réellement très-utile. (On peut consulter l'ouvrage *Metzger suber die vortheile de fieber.*)

qu'on s'est enivré, et des hémorragies considérables, ont souvent causé de semblables délires qui quelquefois sont de longue durée. Le froid, qui, porté à un degré très-violent, affaiblit toutes les fonctions, produit aussi le délire avant de causer la mort. Il y a donc une espèce de délire qui dépend de la faiblesse, et qu'on doit traiter par les excitans, et non par des saignées, des purgatifs et d'autres débilitans.

Nous admettons de plus une *inflammation asthénique* qui ne diffère pas de la maladie produite par un sang trop peu abondant, et par la *soustraction* des autres stimulans. Cette espèce d'inflammation tend directement à la gangrène; et dans l'ouverture des cadavres, elle sauve souvent la réputation des médecins, qui, s'imaginant qu'il existe une inflammation occulte ou manifeste, ont prescrit des saignées, quoique la maladie ne présentât pas le moindre signe d'une inflammation sthénique. Comme ces médecins triomphent alors! avec quelle satisfaction ne démontrent-ils pas aux ignorans la nécessité de leurs saignées, lorsqu'ils peuvent découvrir dans les intestins quelques taches gangréneuses! C'est sur-tout dans les grandes villes et chez les personnes d'un rang distingué, que ces homicides sont plus fréquens.

Les inflammations *asthéniques* se distinguent,

ainsi que les *sthéniques*, en *universelles* et en *locales*, et il est important de ne pas les confondre. Par exemple, l'angine ulcéreuse et gangréneuse appartient à la classe des inflammations *asthéniques universelles*, et l'anthrax à celle des inflammations *asthéniques locales*.

La première espèce d'inflammation n'est autre chose qu'une diathèse asthénique, plus violente dans une partie du corps que dans tout le reste du systême. Cependant la diathèse asthénique subsiste dans tout le corps, avec cette différence que, dans la partie enflammée, l'excitement est beaucoup plus faible que dans les autres. L'illustre Moscati, avant que la nouvelle doctrine fût connue, regardait l'angine polypeuse des enfans (*cinanche stridula*) comme une maladie asthénique, puisqu'il la traitait avec les stimulans; le même pense aussi que les maladies puerpérales dépendent en général de faiblesse.

L'inflammation *sthénique* a pour cause une trop grande abondance de sang, qui distend excessivement les vaisseaux de la partie affectée. L'excitement s'accroît en raison du stimulus que produit la distention; de là, des contractions plus énergiques et réitérées, qui produisent la diminution du diamètre des vaisseaux. Le sang ne circule alors qu'avec peine, et il ne peut

passer dans des canaux trop contractés, et dont la cavité se trouve trop diminuée, sans exciter une sensation douloureuse. Cette diathèse sthénique règne dans tout le systême musculaire, soit qu'il soit enflammé ou non; mais il y a quelques parties qui sont plus vivement affectées que d'autres.

L'inflammation asthénique elle-même dépend d'une trop grande abondance de sang dans une partie, quoiqu'il soit en trop petite quantité dans le reste du systême : dans ce cas, les vaisseaux de la partie enflammée sont dans un état d'atonie qui donne au sang la facilité de s'y amasser en plus grande quantité; et de là, la distention, la douleur et la rougeur, comme dans l'inflammation sthénique. On doit, dans ces circonstances, chercher, par le moyen des excitans actifs, à réveiller l'action des fibres musculaires, ranimer la circulation du sang dans des vaisseaux dépourvus de toute contraction, et à les délivrer du poids qui les accable. On doit ensuite se proposer de remplir les vaisseaux de bons sucs, et d'augmenter la masse du sang par le moyen des bouillons, et, quand les forces seront devenues plus considérables, par des nourritures animales bien préparées.

On doit mettre au nombre des maladies asthéniques les inflammations goutteuses, puisque la diathèse asthénique règne alors dans tout le sys-

tême. C'est pour cela que le vin pur, ou l'eau mêlée avec le vin, ont quelquefois guéri, en peu d'heures, les paroxysmes les plus terribles, et ont permis aux malades de marcher comme à l'ordinaire. Un vieux médecin qui, d'après ses idées bizarres, voyait la corruption des humeurs dans toutes les fièvres, et n'employait d'autres remèdes que les prétendus *antiseptiques*, regardait l'esprit de vin rectifié comme le meilleur *antiputride*, et d'après cela on croira facilement qu'il attribuait la goutte à la corruption des humeurs. Ce médecin ayant été attaqué d'un accès de goutte, bassina continuellement ses pieds avec de l'esprit de vin rectifié, avec un tel succès, que, dans un jour ou deux, le mal disparut. On suivit sa méthode avec le même avantage chez un autre goutteux. Ce traitement, adopté d'après une fausse théorie, peut prouver que l'inflammation qui existe dans la goutte est de nature asthénique; ce n'est donc pas comme antiseptique, mais comme stimulant, que l'esprit de vin est utile dans cette maladie.

La petite-vérole ordinaire et bénigne a un caractère phlogistique; elle exige des remèdes débilitans, comme le froid, les évacuans, et la diète végétale. Si l'on expose le malade à la chaleur, l'exanthême peut devenir confluent; l'action excessive de la chaleur agit alors comme

un stimulus local, change la constitution sthénique en asthénique, en produisant la faiblesse indirecte, et peut conduire promptement le malade au tombeau. On remédie à cette inflammation varioleuse asthénique, en appliquant au corps un degré convenable de chaleur et de tous les autres excitans. Les débilitans, qui eussent été avantageux dans la petite-vérole discrète et bénigne, seraient très-dangereux dans ce cas. La petite-vérole sthénique tend à la suppuration; la seconde tend à la gangrène et à la mort.

Les bubons et l'anthrax, qui accompagnent souvent la peste, et quelquefois le typhus, sont produits par les miasmes contagieux introduits dans le corps, et retenus avec la matière de la transpiration sous l'épiderme. Tous ces symptômes sont une suite de la faiblesse générale du systême, et sur-tout de celle du cœur et des artères. C'est par cette raison que, pendant le cours de la prédisposition, où la transpiration a encore lieu, on n'observe ni bubons ni anthrax; il en est de même, lorsque la mort enlève rapidement le malade, presque au même instant qu'il est attaqué, ou lorsque des stimulus convenables, actifs, et employés de bonne heure, préviennent le danger.

La matière de la transpiration supprimée

par la diathèse sthénique ou asthénique, fixe sous la peau toutes les particules âcres et nuisibles, qui doivent s'échapper avec elle. Ces matières acquièrent, par leur séjour, une qualité plus acrimonieuse et elles occasionnent des inflammations ou des exanthêmes sthéniques ou asthéniques de différentes espèces, suivant la constitution du corps : il se manifeste dans l'angine gangréneuse un exanthême rougeâtre, comme dans la fièvre scarlatine.

La diathèse asthénique, qui domine alors dans le systême, arrête sous l'épiderme la matière de la transpiration et les différentes molécules qu'elle devait entraîner avec elle. C'est la même cause qui rend quelquefois l'éruption de la petite-vérole abondante et dangereuse. La petite-vérole discrète et bénigne aurait facilement cédé à l'action du froid et des autres débilitans : mais lorsqu'elle devient maligne, il ne faut plus insister sur la méthode antiphlogistique ; on doit aussitôt chercher à ranimer les forces par les stimulus les plus pénétrans. Un traitement différent rend la mort inévitable.

La chaleur n'appartient point exclusivement aux pyrexies phlogistiques ; elle peut accompagner plusieurs maladies qui dépendent de la faiblesse. On éprouve aussi, dans la prédisposition aux

maladies, une chaleur plus considérable que dans l'état de santé. La diminution de la chaleur, et une température que l'on pourrait nommer froide, si on la comparait à celle de l'état morbifique, sont les signes les plus certains que la maladie est à son déclin.

La température de notre corps n'est naturelle que dans le cas où nous ne sommes, ni dans une diathèse sthénique, ni dans une diathèse asthénique. La chaleur augmente et se répand également dans tout le corps, à mesure que s'accroît l'excitement: mais plus cet excitement est considérable dans les vaisseaux cutanés, plus les orifices des vaisseaux exhalans sont diminués; alors la matière de la chaleur est retenue avec celle de la transpiration. La chaleur s'accroît aussi dans le cours d'une maladie asthénique. La diminution d'excitement, qui a lieu dans ces maladies, produit, à la vérité, au commencement, une augmentation de diamètre dans l'orifice des vaisseaux exhalans: mais bientôt la faiblesse et l'inertie dans lesquelles tombent tous les vaisseaux, et sur-tout ceux qui sont destinés à la transpiration, ne permettent plus à cette matière ni au calorique de s'échapper; de là l'augmentation de la chaleur.

Dans les maladies où la faiblesse est peu considérable, on observe quelquefois une chaleur

inégale dans les différentes parties du corps. Celui-ci ressent de la chaleur aux mains ; celui-là en éprouve plus particulièrement aux pieds. Ce phénomène a lieu toutes les fois que les puissances affaiblissantes agissent avec plus de force sur une partie que sur une autre. On doit mettre au nombre de ces puissances et des effets qui en résultent, le froid, la chaleur, la fatigue, la sueur visqueuse et froide, etc.

Lorsque les pieds ont été affaiblis par la goutte, ou de quelque autre manière, on éprouve en marchant de la douleur et un sentiment de cuisson à la plante des pieds. Ce phénomène est vraisemblablement causé par la suppression de la transpiration, que le froid produit dans cette partie. Aussi les fatigues, le froid lui-même, et tous les affaiblissans, augmentent-ils ces symptômes, auxquels on peut remédier par le repos, la chaleur, et par les remèdes excitans.

Si, dans les maladies de faiblesse, le froid succède à une chaleur extrême, s'il se fait sentir d'abord aux parties externes, et bientôt successivement aux parties internes du corps, c'est un mauvais signe. La faiblesse est alors portée à un tel point, que le mouvement, qui s'était ralenti par degrés dans les vaisseaux, cesse tout-à-fait.

J'ai observé plus haut que, dans les maladies

phlogistiques très-aiguës, l'excitement produisait à la fin une altération des fonctions animales; mais cet effet ne doit nullement être attribué à une action débilitante. J'ai également avancé qu'il arrive souvent que les maladies asthéniques nous offrent en apparence, malgré la diminution d'excitement, une augmentation d'énergie dans les fonctions animales. Nous allons tâcher de rendre raison de ces deux phénomènes.

On observe quelquefois, dans la péripneumonie, la frénésie, et dans le rhumatisme aigu, une telle diminution de mouvement dans les organes soumis à la volonté, que le malade ne peut mouvoir ni les pieds ni les mains; on ne peut cependant pas dire que cette diminution de mouvement dépende de la faiblesse ou d'un défaut d'excitement, puisqu'on ne doit employer dans le traitement de cette maladie que les affaiblissans, et qu'on doit éviter avec le plus grand soin les stimulus et les toniques.

Au contraire, dans les maladies asthéniques graves, les mouvemens volontaires et involontaires présentent quelquefois l'apparence d'une force excessive, et d'une augmentation d'excitement très-considérable, de manière à en imposer et à faire croire qu'ils sont produits par un accroissement réel de vigueur dans tout le

système. Qu'on se rappelle les phénomènes qui se manifestent quelquefois, dans la *dyspepsie*, la colique, la dyssenterie, la goutte, le vomissement et le ténesme, ou ces fortes contractions musculaires qui accompagnent le tétanos, les spasmes, les convulsions et l'épilepsie. Les excitans sont les seuls remèdes utiles dans ces maladies, pourvu qu'on ne les donne pas à des doses capables de produire la faiblesse indirecte, et que leur usage soit renfermé dans les bornes que l'on doit se prescrire dans le traitement de la diathèse asthénique. C'est donc l'excès et non le défaut d'excitement, qui est la cause des spasmes et des convulsions. On attribuait autrefois ces symptômes au cours trop précipité du fluide nerveux et à son influence excessive, aux écarts du principe vital, ou à un défaut d'équilibre de la force nerveuse; et comme on avait observé que l'opium pouvait calmer ces affections, on attribua à ce remède une propriété calmante et sédative. Brown, au contraire, regarde l'opium comme un stimulant très-actif. Je donnerai dans la suite mon opinion sur cet objet.

Il se déclare quelquefois, dans le cours des maladies, quelque hémorragie extraordinaire: celles du nez ont lieu sur-tout dans les affections phlogistiques. On s'est singulièrement oc-

cupé de ce phénomène. Il n'annonce rien autre chose que la diminution prochaine de la diathèse sthénique et la tendance de cette même diathèse à la faiblesse indirecte : c'est ce qui a donné lieu aux observations que les médecins ont faites, à cette époque, sur le changement du pouls, qui acquiert alors plus de souplesse ; et c'est sur ce phénomène qu'on a voulu, il y a quelque temps, fonder un nouveau systême, qui, graces au ciel, n'a pas tardé à tomber dans l'oubli avec tous les autres signes artificiels du pouls. (1)

Cependant cet état, ou cette tendance à la faiblesse indirecte, diminue bientôt, et le malade ne tarde pas à recouvrer la santé ; mais si, sous le prétexte spécieux de seconder les efforts de la nature, on avait alors l'imprudence de prescrire des purgatifs et des sai-

---

(1) Je pourrais citer en Europe plusieurs villes considérables dont les médecins, qui d'ailleurs jouissent d'une réputation et d'une estime méritées, attachent une grande importance à ces différentes modifications du pouls. Il n'est pas rare de les entendre parler de pouls hépatique, splénique, etc. Pour moi, qui n'ai jamais pu observer par moi-même la vérité des prédictions fondées sur ces différences du pouls, je crois devoir suspendre mon jugement sur leur réalité, et avouer à cet égard toute mon ignorance.

gnées, une telle conduite produirait plusieurs autres symptômes de faiblesse; et ferait dégénérer l'hémorragie en une maladie réelle.

Les hémorragies abondantes et long-temps continuées du nez, de l'utérus, et le flux hémorroïdal, sont toutes des maladies de langueur. Quelquefois, il est vrai, la cause originaire de l'hémorragie est l'abondance du sang, qui distend excessivement les vaisseaux, et produit la faiblesse indirecte; mais il est rare que les hémorragies soient dues à cette cause, et alors les moyens affaiblissans la rendent plus dangereuse. Brown démontre fort au long que ce n'est pas à l'abondance du sang, mais au contraire à sa trop petite quantité, que l'on doit attribuer les hémorragies considérables et chroniques. L'expérience m'avait déja enseigné depuis long-temps, que ces maladies, sur-tout chez les femmes, devaient être traitées avec le vin, les toniques et la limaille de fer. J'ai souvent soulagé un hémoptisyque, en lui faisant prendre un *verre de rum*. Un jeune homme attaqué de grandes palpitations de cœur, et d'une hémorragie du nez très-abondante, ne put être soulagé que par le laudanum liquide et la liqueur anodine d'Hoffmann. Un petit-maître, d'une faible complexion, disait un jour à table qu'il avait été obligé de s'interdire le vin et le

café, parce qu'il était très-sujet à des hémorragies du nez. C'est par l'usage du café, lui répondit sérieusement une autre personne, que je me suis entièrement délivrée de ces hémorragies. Je gardai le silence, et je me contentai d'applaudir intérieurement à cette réponse. Quelles sont les personnes les plus sujettes aux hémorragies ? Ce sont presque uniquement celles qui sont d'une constitution faible, d'une figure pâle, qui usent de mauvaises nourritures, et font de mauvaises digestions. On observe encore que ces hémorragies entraînent à leur suite une foule de maux qui dépendent de la faiblesse, qu'elles sont accompagnées d'un pouls petit et fréquent, comme cela arrive dans les maladies asthéniques, et sur-tout dans les fièvres. Aussitôt que les hémorragies paraissent, on a malheureusement recours aux saignées. Aussi est-il rare que les malades recouvrent la santé, sans éprouver les suites funestes de cette méthode. Je pourrais en citer une foule d'exemples.

Si une personne est attaquée d'une toux qui, après avoir été d'abord sèche et pénible, devient par la suite plus humide et plus facile, si l'enrouement diminue, si elle éprouve à la poitrine des douleurs vagues, s'il n'y a point de vomissemens, ou s'ils ne se déclarent qu'à la

suite des mouvemens convulsifs de la toux qui tend à se terminer par l'expectoration, de sorte que, ce dernier effet obtenu, le vomissement ne revienne plus; si, du reste, les forces se soutiennent; si le pouls continue à être fort, plein, et plus ou moins dur, sans s'élever cependant beaucoup au-delà de sa fréquence naturelle, cet état présentera une diathès phlogistique causée par la chaleur et les autres stimulus; à laquelle on remédiera avec succès par le froid, l'eau froide, et les autres débilitans. Ces symptômes, qui se manifestent alors à la poitrine, sont dus à la diathèse sthénique, qui subsiste dans toute l'étendue du corps, mais qui se porte *spécialement* vers cette partie. C'est ainsi qu'on doit traiter tous les catarres secs et aigus, sur-tout ceux qui se manifestent dans la rougeole. Il en est de même des catarres épidémiques causés par la contagion. L'eau froide, pour toute boisson, produit, dans ce cas, les plus heureux effets. J'ai reconnu la vérité de cette observation, et je l'ai soutenue il y a plus de vingt ans. J'avais coutume de prescrire, dans les catarres, l'eau froide, la crême de tartre et une nourriture végétale.

L'usage continu du vin a guéri la toux chez plusieurs personnes, tandis qu'il l'a rendue plus violente chez d'autres. Dans le premier cas, la

toux était asthénique ; elle est devenue sthénique par le moyen d'une boisson abondante et généreuse : dans le second cas, la diathèse était phlogistique, et l'usage du vin n'a fait qu'en augmenter la violence. Si une personne éprouve une toux fréquente, avec ou sans enrouement ; si son tempérament est faible et épuisé ; si le pouls ne présente ni plénitude ni dureté, mais une fréquence extraordinaire ; si cette affection a été précédée par des causes capables de produire la faiblesse indirecte, telles que l'ivresse ou une vie débauchée, ou la faiblesse directe, comme la saignée, le froid, etc, on peut alors assurer que la toux est asthénique, et qu'elle doit se traiter par les remèdes excitans. Pendant la durée de cette toux humide, l'expectoration peut devenir très-abondante ; cet effet est produit par la faiblesse directe ou indirecte, qui diminue l'excitement de tout le corps, affaiblit généralement le systême, et spécialement les artères qui sont éloignées du centre, et plus particulièrement encore les vaisseaux exhâlans. Si le mal n'a pas fait de trop grands progrès, s'il a pour cause la faiblesse directe, sa guérison est facile. On peut souvent, dans ce cas, guérir par le moyen des stimulans des maladies qu'on prenait pour des phtysies. Le traitement est très-difficile, lorsque la maladie dépend de la faiblesse

blesse indirecte ; car, quoique cette faiblesse soit produite par l'action excessive des stimulans, c'est cependant aux remèdes de la même classe, mais administrés avec sagacité, qu'il faut alors avoir recours. Les stimulus diffusibles ont souvent réussi dans ces cas (1).

CHAPITRE VII.

De la Transpiration.

Toutes les parties de notre corps, tant externes qu'internes, sont humectées et lubrifiées par la transpiration d'une vapeur aqueuse. Le systême vasculaire se termine par des vaisseaux d'une

(1) Je regarde la phthisie comme une maladie incurable ; bien entendu que je ne parle que de l'espèce de phthisie produite par une lésion organique du poumon. Je suis persuadé que dans ce cas la méthode de Salvadori sera inutile. Mais lorsque les symptômes de la phthisie, au lieu d'être produits par un vice local, dépendent de l'affaiblissement et du relâchement du poumon, un régime tonique sagement administré peut alors rétablir la santé. Le lecteur peut consulter, sur cet objet important, l'ouvrage du docteur Franks (*Observations on animal life, etc.*) : il y trouvera une note très-judicieuse du docteur *Bertoloni,* qui vient de donner une traduction italienne de cet ouvrage.

grande ténuité ; et c'est par leurs extrémités que transsude cette humeur. Le mouvement des humeurs dans les petits vaisseaux et dans leurs orifices dépend sans doute de la force du cœur et des grands vaisseaux ; mais, outre cela, ces petits vaisseaux doivent jouir d'une énergie vitale particulière.

Les parties internes conservent toujours le même degré de température : aussi la transpiration qu'elles éprouvent n'est-elle que très-rarement sujette à ces désordres si fréquens à la surface externe du corps, qui est continuellement exposée à l'action violente du chaud et du froid, et aux dérangemens qui en résultent. Ce que nous venons de dire des parties internes ne doit pas s'appliquer au canal intestinal : comme il est doué d'une très-grande sensibilité, et exposé à l'action des stimulus locaux, la transpiration ou la transsudation des humeurs y est quelquefois trop abondante, quelquefois presque nulle ; ce qui produit la constipation et la diarrhée.

On peut regarder comme parties externes l'arrière-bouche et l'estomac ; ces organes sont en bon état et convenablement lubrifiés, toutes les fois que les vaisseaux exhalans remplissent bien leurs fonctions : mais leur excrétion et leur transsudation peuvent pécher par excès ou par défaut ; dans le premier cas, il y aura surabon-

dance d'humeurs et de mucosités ; dans le second, il y aura sécheresse et soif. Il en est de même de la surface externe du corps : elle devient sèche et rude toutes les fois que la transpiration s'y supprime ; et si cette transpiration devient excessive, elle produit la sueur, le relâchement et la faiblesse.

La matière de la transpiration sera en raison des humeurs de notre corps ; elle peut donc être aqueuse, âcre ou visqueuse, et ces différentes qualités peuvent varier suivant les différentes circonstances. L'odeur seule de la transpiration suffit pour distinguer la brune de la blonde. J'ai observé du sel sur la chemise d'un ouvrier qui était exposé constamment, et sans aucun autre vêtement, à toute l'ardeur du feu d'une verrerie. La saveur de la sueur indique aussi souvent quelque chose de salin.

La matière de la transpiration jouit de la propriété singulière de servir, pour ainsi dire, de conducteur au calorique superflu qui s'échappe de nos corps et qui s'exhale ensuite dans l'atmosphère : il paraît qu'elle entraîne aussi par cette voie différentes molécules étrangères à notre corps. La vapeur aqueuse, en s'unissant en quelque sorte avec la matière de la chaleur, lui fournit un moyen de s'échapper, comme le prouvent les bains de vapeurs usités en Tur-

quie et en Russie, et dans lesquels l'eau s'attache à la surface du corps en très-grande quantité, et comme le démontre également l'espèce de rosée qu'on observe l'hiver sur les carreaux des fenêtres des chambres échauffées et habitées. Le calorique traverse le verre; mais la vapeur aqueuse, plus grossière, y reste attachée sous la forme de gouttelettes. L'air et le froid parviennent, dans ce cas, à fixer la vapeur, et à en séparer une partie du calorique qu'elle contenait.

Les fumigations aromatiques, usitées en Asie dans les bains de vapeurs, sont une nouvelle preuve que l'eau réduite en vapeurs aime à se charger de molécules étrangères, et à les porter avec elle. C'est lorsque les fleurs ont été humectées par la rosée ou par le serein qu'elles affectent le plus agréablement l'odorat.

Pour que la transpiration se fasse régulièrement sur toute la surface du corps, il faut que le cœur et les artères soient doués d'une énergie convenable, et que l'excitement des vaisseaux cutanés soit fixé dans de justes bornes. Un excitement excessif peut supprimer ou du moins diminuer la transpiration; c'est ce qui arrive dans les maladies inflammatoires. Le même effet peut être produit par un excitement trop faible. Un excitement énergique, sans être excessif, maintient la transpiration.

Si la transpiration est arrêtée, les différentes parties hétérogènes et acrimonieuses, les miasmes contagieux eux-mêmes, auxquels elle servait de véhicule, ne pouvant plus s'échapper, restent sous l'épiderme, s'y accumulent, y contractent par leur séjour plus d'acrimonie et de malignité, et produisent enfin des effets analogues à leurs différentes propriétés. Telle est la cause des exanthêmes, de la chaleur âcre et brûlante, etc. Souvent, à la suite de quelques excès dans le régime, nous ressentons un certain mal-aise, la transpiration se trouve bientôt dérangée, nous sommes obligés de nous mettre au lit, et nous éprouvons au visage et sur tout le corps un sentiment de chaleur brûlante qui ne cesse que lorsque, la transpiration s'étant rétablie sur toute la surface du corps, le calorique qui était retenu sous la peau peut s'échapper avec elle et se perdre dans l'atmosphère.

Lès couvertures épaisses, dont nous nous enveloppons quelquefois dans notre lit, ne permettent pas au calorique qui s'échappe de notre corps de se perdre dans l'atmosphère, et nous éprouvons alors un sentiment de chaleur. C'est ainsi que la matière de la chaleur, arrêtée sous la peau, où elle n'éprouve aucune altération de l'air ni du froid, produit en nous un sentiment beaucoup plus vif de chaleur et d'âcreté.

On peut concevoir facilement les suites funestes qui résultent de la suppression de la transpiration dans les maladies sthéniques et dans les maladies asthéniques.

On peut aussi maintenant expliquer l'origine des frissons qui ont lieu lorsque la transpiration commence à se supprimer ; et quand cette suppression continue et devient plus considérable, on voit clairement que l'accumulation de calorique qui doit en résulter peut produire la sensation de chaleur et de cuisson qui se déclare dans la suite. Lorsque les miasmes contagieux qui ont pénétré dans le corps, ne sont pas évacués par la transpiration, ils produisent différentes espèces d'exanthêmes.

On ne doit pas oublier que j'ai rangé, au commencement de cet ouvrage, les différentes excrétions dans la classe des puissances excitantes : ainsi la semence et le lait peuvent stimuler l'action vitale des vaisseaux qui les renferment; ainsi la matière de la transpiration stimule les vaisseaux cutanés, et réveille leur activité, pourvu qu'ils jouissent encore du degré d'excitabilité convenable; elle peut aussi exciter la démangeaison et le besoin de faire de l'exercice.

Si une chaleur modérée agit extérieurement sur la peau, elle accroît l'excitement à un de-

gré convenable, elle ranime l'activité des vaisseaux, et elle produit ainsi une transpiration plus abondante. C'est pour cette raison que la chaleur, administrée avec prudence, est un excellent remède, même dans les maladies sthéniques, lorsqu'elles commencent à perdre de leur force. La sueur que cette chaleur excite alors, délivre les malades d'une quantité surabondante de calorique, et de plusieurs autres matières nuisibles.

Si une chaleur externe et modérée ouvre les orifices des vaisseaux exhalans, et augmente leur activité, il n'en est pas de même lorsqu'elle est trop considérable, ou qu'elle agit pendant long-temps ; elle diminue alors la force et la densité des fibres vasculaires ; elle agrandit le diamètre des vaisseaux, et produit une faiblesse indirecte générale : c'est ainsi que les habitans des pays chauds sont épuisés par des sueurs excessives, et sont obligés, pour prévenir les suites funestes d'une trop grande chaleur, de prendre une grande quantité de liqueurs spiritueuses, ou d'autres substances excitantes (1).

(1) Dans plusieurs provinces d'Allemagne, les habitans de la campagne, exposés dans leurs travaux à la chaleur la plus vive, mêlent de l'esprit de vin à l'eau qui leur sert de boisson, et parviennent, par ce moyen, non-seu-

Les sueurs et les diarrhées colliquatives qui accompagnent certaines fièvres sont produites par la même cause.

Enfin, si un homme attaqué d'une maladie asthénique, comme la petite-vérole confluente, les fièvres malignes, etc., éprouve déja une suppression de transpiration, produite par la faiblesse, on peut assurer, dans ce cas, que la chaleur, loin d'être de quelque utilité en ouvrant les orifices des vaisseaux, ne peut au contraire que produire des effets dangereux, en affaiblissant de plus en plus les fonctions du systême vasculaire, et en déterminant ainsi la faiblesse indirecte.

L'excitement augmenté dans les maladies sthéniques, peut facilement déterminer la suppression de la transpiration; les fibres des vaisseaux se contractent alors plus fortement, elles acquièrent plus de densité et de force : de là le resserrement des orifices des vaisseaux cutanés.

---

lement à arrêter les sueurs excessives qui les accablent, mais encore à se rafraîchir réellement. Un assez grand nombre de paysans attaqués de fièvre nerveuse, et auxquels je prescrivais, dans l'hôpital de Pavie, une semblable boisson, lui attribuaient une propriété rafraîchissante, et me priaient instamment de la continuer. L'esprit de vin rafraîchit donc dans certains cas.

La matière de la transpiration, et les différentes molécules qui devaient s'échapper avec elle, se trouvent ainsi arrêtées, et produisent les différens symptômes dont nous avons déja parlé.

La transpiration ne peut se faire comme il convient, qu'autant que les grands et les petits vaisseaux jouissent d'un certain degré de force, d'excitabilité et d'activité. Si l'excitement éprouve une diminution excessive dans tout le corps, si l'atonie se communique et se propage à l'extrémité des vaisseaux, si la circulation s'affaiblit excessivement, comme cela arrive dans les maladies asthéniques très-violentes, la matière de la transpiration sera nécessairement retenue. Le calorique et les différentes humeurs acrimonieuses, se trouvant accumulés sous la peau, peuvent même, dans ces circonstances, produire des symptômes analogues à ceux des maladies sthéniques.

De même que plusieurs humeurs nuisibles et d'autres utiles à la santé sont évacuées par le moyen de la transpiration, de même aussi l'atmosphère peut servir de véhicule à différens miasmes, qui, se trouvant en contact avec notre corps, seront susceptibles d'être absorbés; cette absorption se fera avec d'autant plus de facilité, que la peau sera plus délicate et plus molle, ou que l'action antérieure du chaud et du froid

l'aura rendue plus susceptible de recevoir ces différens miasmes. Ce phénomène s'observe dans les animaux et dans les végétaux. Ce n'est pas toujours la violence du froid qui fait périr les jeunes plantes ; car il arrive souvent qu'après avoir résisté au froid le plus rigoureux, elles succombent sous l'impression d'un froid moins violent : il faut donc attribuer cet effet à certaines puissances nuisibles, dont la nature est inconnue, et qui sont transportées par le vent. Leur influence dangereuse est clairement démontrée par les ravages produits par les effets de la gelée. Ce n'est point à la rigueur du froid, mais à l'influence de certains vents, qu'on doit attribuer la congélation des oreilles, du nez, et plusieurs autres accidens qui ont lieu dans les pays septentrionaux. L'air peut également se charger de différentes molécules acrimonieuses et irritantes, qui, venant à être mises en contact avec notre corps, augmenteront l'excitement, et pourront produire des maladies rhumatismales ou catarrales, ou d'autres maladies analogues à la prédisposition du corps. Si elles ne rencontraient aucune prédisposition, elles ne produiraient qu'une affection purement locale ; cette dernière affection, qui a lieu fréquemment, n'est pas de longue durée (1).

(1) Quoique je sois fort éloigné d'admettre des qualités

C'est sur-tout après nous être exposés à la chaleur que nous sommes plus susceptibles de recevoir l'impression des différentes molécules nuisibles dont l'air est imprégné.

Le froid peut souvent produire la faiblesse directe dans une partie du corps déja tombée dans un état de faiblesse indirecte par l'action d'une chaleur excessive, et lá rendre ainsi plus susceptible d'être affectée par les puissances nuisibles qui agissent sur tout le systême. L'action seule du froid peut aussi, sans la faiblesse

---

occultes, il me paraît cependant conforme à la raison d'admettre l'opinion que notre auteur vient d'exposer ici. Certains vents très-froids ou très-chauds produisent des effets qu'il me paraît impossible d'attribuer uniquement à l'action du froid ou du chaud. On est donc obligé d'admettre dans l'atmosphère d'autres causes, que nous ne pouvons connaître que par les effets qu'elles produisent sur l'économie animale et végétale. Quelle est, par exemple, la cause de cet abattement que produit chez tous les Italiens ce vent du sud appelé *scirocco*? On ne peut pas attribuer cet effet à la chaleur qui existe dans l'atmosphère lorsque ce vent souffle, puisque nous conservons toute notre vigueur dans certains jours où la chaleur est plus forte. Bruce, célèbre voyageur anglais, nous parle d'un vent qui souffle assez souvent dans les déserts de l'Abyssinie, et qui est tellement meurtrier, que les habitans de ces contrées sont obligés de se jeter par terre afin de respirer un air moins nuisible.

indirecte, affaiblir le système cutané et le rendre plus sensible aux stimulus étrangers, quand bien même le corps se trouverait dans un état de diathèse sthénique.

J'ai parlé fort au long, dans mes ouvrages de médecine, de l'origine des fluxions et des catarres. Le préjugé qui attribuait au froid une vertu astringente a fait regarder la suppression de la transpiration comme la cause de la plus grande partie des maladies. On sait maintenant que le rhume s'aggrave par l'action de la chaleur; mais c'est sur-tout après l'alternative du froid et du chaud, que ce dernier agit avec plus de force, et qu'il produit un excitement plus énergique.

Je n'ai jamais vu jusqu'ici ni fluxions ni catarres produits subitement par une suppression de la transpiration; cette suppression est ordinairement un effet de la diathèse, et elle peut dépendre d'un excès ou d'un défaut d'excitement. Le catarre et le rhumatisme aigu sont des maladies sthéniques, durant lesquelles la transpiration se trouve dérangée, d'où résultent les frissons, la chaleur, et les différens autres symptômes particuliers à cette maladie (1). Mais ce sont les excitans, ou les

---

(1) J'avoue que les rhumatismes et les rhumes sont

puissances nuisibles phlogistiques, qui, lorsqu'il existe une prédisposition analogue, la changent en une maladie réelle, et produisent les catarres et les rhumatismes. La suppression de la transpiration, loin d'être la cause de ces maladies, n'en est que l'effet; mais elle peut cependant, de son côté, contribuer à augmenter le mal en arrêtant sous la peau, la matière

---

souvent de nature sthénique, et qu'ils doivent être alors traités par le froid et les autres rafraîchissans; mais l'expérience m'a appris qu'il existait des rhumes et des rhumatismes asthéniques. On doit donc, par conséquent, user de beaucoup de prudence dans le traitement de ces maladies, lors même qu'elles sont récentes. Les femmes d'une complexion faible et délicate, et les personnes énervées, sont plus particulièrement sujettes aux rhumes; et la méthode que Brown semble conseiller ici d'une manière générale, et sans aucune distinction, contre ces affections qu'il regarde comme sthéniques, peut être dangereuse. Je parle ici d'après ma propre expérience, et je ne rougis pas de l'avouer. Je fus appelé l'année dernière chez une dame attaquée de catarre et d'enrouement; le pouls était fort et un peu vibrant, et la chaleur de la peau considérablement augmentée. J'employai la méthode rafraîchissante; je défendis à la malade l'usage du vin et des liqueurs spiritueuses, auxquels elle était habituée, et même la nourriture animale. Je lui recommandai de se tenir loin du feu, et même de ne parler que rarement. Ce remède, continué pendant deux jours, produisit un effet tout op-

de la chaleur, qui, dans ce cas, comprime et stimule les parties où elle est fixée.

J'avoue qu'un dégré considérable de chaud ou de froid, ou de tout autre stimulus puissant, appliqué au systême cutané, peut arrêter promptement la transpiration, et la supprimer pour quelque temps; mais elle se rétablira dès que la cause aura cessé d'agir. La transpiration ne se supprimera réellement que lorsque la diathèse morbifique aura produit une maladie.

---

posé à celui que j'en attendais. Le mal devint plus grave; une douleur pungitive à la poitrine, une toux accompagnée de crachats sanguinolens, en un mot, tous les signes de la péripneumonie ne tardèrent pas à se déclarer. Un examen réfléchi sur les causes prédisposantes, sur l'inefficacité ou plutôt sur le danger manifeste de la méthode rafraîchissante, me fit enfin regarder cette maladie comme asthénique. Je me confirmai de plus en plus dans mon jugement, en observant que le caractère de la constitution annuelle était favorable à cette sorte d'affection, en faisant attention aux tintemens d'oreilles et à quelques autres symptômes analogues. Je changeai par degrés la méthode que j'avais adoptée, et j'employai les excitans, si efficaces dans les péripneumonies nerveuses ou malignes. L'opium, le musc, le camphre, la décoction de quinquina, le vin et le punch, rétablirent parfaitement la malade dans l'espace de huit jours; il ne lui resta qu'un léger crachement de sang qui ne se manifestait que le matin, et que l'usage des toniques fit bientôt disparaître.

Les symptômes qui ont pour cause un dérangement de transpiration, se font sentir sous la peau. C'est là que la matière de la transpiration est retenue avec le calorique et les autres molécules nuisibles ; c'est là qu'elle produit les exanthêmes, la chaleur, etc. La matière de la transpiration ne subsiste pas plus dans les grands vaisseaux sanguins, que la salive et l'humeur spermatique. Si la matière de la transpiration existait dans les grands vaisseaux sanguins, elle serait facilement compensée par d'autres évacuations, comme l'urine, la diarrhée ; et si l'on réfléchit, avec attention, à la double série des causes qui peuvent augmenter ou diminuer la transpiration, on pourra facilement expliquer comment la sueur peut être excitée, tantôt par des rafraîchissans, et tantôt par des boissons échauffantes. Toutes les fois que le froid supprime la transpiration, il ne produit cet effet que par sa propriété débilitante.

CHAPITRE VIII.

De la Contagion et des Miasmes contagieux.

La contagion est un être invisible, dont la nature, ainsi que celle de tant d'autres choses, nous est absolument inconnue. On ne

peut connaître son existence et ses propriétés que par ses effets. Les miasmes contagieux s'échappent du corps et des vêtemens des malades et des marchandises où ils ont été renfermés pendant quelque temps ; ils s'insinuent dans le corps d'une personne saine, y subissent une fermentation, sans qu'il se manifeste un changement sensible dans les solides et dans les fluides ; ils se répandent dans tout le système vasculaire, et sont enfin chassés du corps par différentes voies.

Les miasmes contagieux, en séjournant sous l'épiderme, y acquièrent un certain degré d'acrimonie, et ils y produisent des points inflammatoires qui deviennent ensuite autant de foyers de suppuration, comme nous le voyons dans la petite-vérole. Ces miasmes doivent, en général, être regardés comme la cause des exanthêmes.

Les différens exanthêmes ont besoin, pour se développer, d'un temps plus ou moins long, et proportionné à celui que la fermentation des miasmes contagieux emploie à parvenir à sa maturité, et à se répandre dans les différentes parties du corps. L'action plus ou moins énergique de la transpiration exige ici la plus grande attention.

Les miasmes contagieux peuvent se développer sous une diathèse sthénique, ou sous une diathèse

thèse asthénique, suivant la prédisposition qu'ils rencontrent et l'action simultanée des puissances nuisibles ; ils peuvent aussi diminuer la durée de la prédisposition, et la faire passer plus promptement à l'état d'une maladie réelle : mais lorsque la prédisposition est faible, ils l'éleveront au plus haut degré dont elle soit susceptible, sans cependant produire la maladie. Enfin, si elle est très-légère, ils la feront disparaître entièrement. Ce dernier effet a lieu quand le corps n'est point soumis à l'action des puissances nuisibles générales, sans lesquelles les miasmes contagieux n'exercent aucune influence sur lui.

Enfin la contagion produit une maladie asthénique et maligne, si elle est unie au froid, à la faim, au chagrin, etc.; elle produira, au contraire, une maladie très-sthénique, si son action est augmentée par l'usage du vin, par la chaleur, et par la pléthore.

La contagion ne fait que déterminer la forme des maladies. Ce sont les forces excitantes qui produisent spécialement les différentes diathèses sthéniques, ou asthéniques et qui en fixent les divers degrés. C'est la nature de la matière contagieuse qui fait naître la petite-vérole plutôt que la rougeole, et celle-ci plutôt que la scarlatine.

L'action des miasmes contagieux, ainsi que celle des autres puissances nuisibles, se réduit uniquement à stimuler dans les maladies sthéniques, et à affaiblir dans les maladies asthéniques. Les maladies produites par la contagion n'exigent donc, ainsi que les maladies universelles, que la méthode stimulante ou affaiblissante. Les poisons peuvent causer une maladie, sans que l'état de prédisposition ait eu lieu ; mais ces sortes d'affections doivent être rangées dans la classe des maladies purement locales, et nullement dans celle des maladies universelles. Leur traitement n'est pas le même que celui de ces dernières : il consiste le plus souvent à évacuer le poison le plus promptement possible. Les maladies contagieuses, au contraire, ne diffèrent que par le degré, des autres maladies universelles.

Si les miasmes contagieux, de concert avec les autres forces nuisibles, ont produit une diathèse sthénique, il faudra employer les moyens rafraîchissans, et les proportionner à la violence des symptômes, ainsi qu'on doit le faire dans toutes les maladies sthéniques.

L'expérience nous apprend que l'éruption variolique est d'autant plus abondante et plus dangereuse, que la diathèse phlogistique est plus considérable. Les boutons varioliques sont, au

contraire, en petit nombre, et l'éruption se fait avec une grande facilité, lorsque, par le moyen du froid, des boissons rafraîchissantes, de la diète, des saignées dans les cas les plus urgens, des purgatifs et des autres remèdes affaiblissans, on parvient à diminuer la violence de la diathèse. Lorsque la diathèse inflammatoire est portée à un trop haut degré, elle arrête l'éruption, ou elle produit, en stimulant excessivement, une petite-vérole confluente, accompagnée d'une diathèse asthénique.

La matière variolique, après avoir séjourné et fermenté pendant un temps déterminé sous l'épiderme, excite un léger degré d'inflammation en produisant l'éruption, qui se termine enfin par suppuration. Il y a, dans ce cas, une diathèse sthénique qui doit être traitée par les rafraîchissans. Cette diathèse présente d'abord une pyrexie idiopathique ; mais les pustules qui se manifestent produisent sur la peau et répandent dans tout le systême un nouveau stimulus, qui donne naissance à une pyrexie sympathique bien différente de la première. On l'appelait autrefois la seconde fièvre de la petite-vérole.

La diathèse asthénique est plus ou moins violente dans la rougeole, comme dans la petite-vérole : cette maladie s'annonce par une toux sèche et par l'enrouement ; symptômes qui sont

le premier effet de la pyrexie générale, ou de la constitution sthénique. Au bout d'un certain temps, l'éruption cutanée paraît; chaque éruption particulière se termine, et enfin les miasmes contagieux sont chassés du corps. On doit aussi avoir égard à la transpiration.

Il semble quelquefois que la petite-vérole et la rougeole disparaissent, et se portent sur les parties internes. Il survient alors des inflammations aux poumons et aux intestins. Ce phénomène a lieu le plus communément vers la fin de la maladie; il a pour cause le stimulus produit par l'exanthême, dans le temps de la pyrexie. Ce stimulus élève la diathèse inflammatoire à un tel degré, que la transpiration est arrêtée, et que l'inflammation des parties externes est, pour ainsi dire, *supprimée*. La matière plus ou moins âcre, plus ou moins irritante, détermine alors une nouvelle pyrexie symptomatique, qui ne dépend pas de la diathèse universelle, mais de ce nouveau stimulus. Un traitement convenable, employé dans la première pyrexie, aurait pu prévenir ces nouveaux symptômes. Lorsque la petite-vérole et la rougeole sont légères, et que l'éruption est peu considérable, à peine observe-t-on sur la peau quelques symptômes inflammatoires.

La constitution sthénique domine dans la

scarlatine, ainsi que dans la petite-vérole et dans la rougeole, et la peau est alors dans un état plus ou moins inflammatoire. L'usage excessif, ou trop long-temps continué, des débilitans, peut produire à la fin un état de faiblesse directe qui fait succéder une hydropisie à la maladie primitive (1). Une diathèse in-

---

(1) Il ne faut pas toujours regarder comme asthénique l'hydropisie qui succède à la scarlatine. Une idée aussi dangereuse a causé et pourrait encore causer la perte de plusieurs malades, puisqu'il est certain que ces espèces d'hydropisies ou d'anasarques ont souvent un caractère vraiment inflammatoire. Le célèbre Borsieri (*Institut. vol. II, p. 90, 91, 292*) dit avec raison que l'anasarque qui succède à la scarlatine est produite quelquefois par la faiblesse, et quelquefois par l'état inflammatoire de tout le corps. Il attribue le mérite de cette distinction importante aux médecins de Florence. Ces médecins, voyant, dans une épidémie qui régna en 1717, que par le moyen des diurétiques ils ne parvenaient à sauver qu'un très-petit nombre de malades attaqués d'anasarque, employèrent avec succès la saignée. Voyez, sur cet objet, le tome III d'un ouvrage intitulé : *Avisi sopra la salute umana*; et les *comment. de hodierna etrusca clinica di Giov. Calvi.* Cependant, dans quelques épidémies, l'anasarque dépendait réellement de la faiblesse, puisqu'elle a été guérie par les excitans. Le docteur Weithers traitait avec une infusion de digitale tous les enfans auxquels il survenait un gonflement général; si la diarrhée survenait, il joignait un

flammatoire très-violente, et l'usage des excitans, lorsque les affaiblissans sont indiqués; peuvent supprimer la transpiration, ainsi que les miasmes contagieux de la scarlatine, qui devraient s'évacuer avec elle, et peuvent faire naître à la gorge des ulcères de mauvaise nature, des inflammations symptomatiques, et d'autres symptômes funestes. Les mêmes causes peuvent produire dans la scarlatine, ainsi que dans la petite-vérole confluente, une faiblesse indirecte, et changer une maladie sthénique en une asthénie dangereuse. Le pouls devient alors petit et fréquent, il y a une grande prostration de forces, et plusieurs autres symptômes dangereux. C'est cette espèce de scarlatine qu'on avait coutume d'appeler maligne. Il est quelquefois possible de prévenir cet état dangereux par des remèdes convenables, donnés dès le commencement de la maladie. Lorsque la faiblesse indirecte s'est déja manifestée, il faut employer les stimulus (1) diffusibles. La quantité et la

---

peu d'opium à son infusion. (*Bang in act. Hauniens, tom. II, pag. 88.*)

(1) Je guéris, l'an dernier, dans ma clinique, un jeune homme attaqué d'une fièvre scarlatine très-violente, compliquée d'une fièvre nerveuse. Outre l'inflammation profonde produite par la scarlatine sur la surface externe

force de l'éruption sont toujours proportionnées à la violence de la diathèse; d'où il suit évidemment que les miasmes contagieux, quoiqu'ils donnent aux maladies leurs formes externes, et, pour ainsi dire, leurs différentes physionomies, contribuent peu, ou ne contribuent pas du tout, à la force ou à la faiblesse de la vraie diathèse morbifique, à moins que leur action ne soit soutenue par les puissances nuisibles ordinaires. Aussi a-t-on observé qu'il était à peu près indifférent de se servir, dans l'inoculation de la petite-vérole, d'un pus de bonne ou de mauvaise qualité (1).

---

du corps, la bouche et la gorge étaient affectées d'une phlogose très-considérable. Dans les premiers jours, le mal paraissait de nature sthénique, et les signes de la fièvre nerveuse étaient fort équivoques : je prescrivis donc les affaiblissans. Mais, voyant que cette méthode était nuisible, et que les symptômes d'une fièvre nerveuse devenaient de plus en plus manifestes, j'eus recours aux excitans, et spécialement à la décoction de quinquina, à l'eau de cannelle, à l'opium, au vin, etc. L'inflammation de la gorge et celle du systême cutané disparurent bientôt, et le malade fut promptement guéri. Cette observation est rapportée plus en détail dans un de mes ouvrages que j'ai déja cité : *Ratio institut. clinici*, *cap. VI.*

(1) Quoique je n'ignore pas que plusieurs médecins regardent comme indifférent d'inoculer la petite-vérole avec

Le miasme variolique détermine uniquement la forme de l'éruption; tout le reste dépend de l'excitement et de la diathèse produite par les autres forces excitantes. Il ne faut donc point, dans le traitement des maladies exanthématiques, faire attention à l'apparence extérieure. Le médecin ne doit s'occuper que de la force ou de la faiblesse de la diathèse morbifique.

On se conduira de la même manière dans le traitement des maladies contagieuses. La peste, la plus grave de toutes les maladies asthéniques, exige sans aucun délai les stimulans les plus actifs et les plus prompts. On a vu des pestes plus bénignes, où la diathèse asthénique était moins violente, et que le seul usage du vin pouvait guérir.

Avant de terminer l'article des maladies

---

un pus d'une bonne ou mauvaise qualité, je pense qu'un procédé aussi hardi peut devenir dangereux. Le célèbre Hufland, (*Uber die wsentlich vorzüge der inoculation*) rapporte plusieurs exemples dans lesquels on observe de funestes effets survenus à la suite d'inoculations faites avec un pus de petite-vérole maligne. Plusieurs anatomistes, dit ce médecin, ont été attaqués d'inflammations malignes, pour s'être blessés légèrement en disséquant un cadavre déja en putréfaction; pourquoi la petite-vérole, lorsqu'elle est putride, ne produirait-elle pas le même effet?

exanthématiques, je crois devoir m'occuper rapidement de quelques questions relatives à la petite-vérole.

Doit-on préparer les enfans qu'on veut inoculer ? Peut-on leur permettre l'usage de la viande avant qu'ils aient eu la petite-vérole ? Telles sont les questions qu'on a coutume de faire, et auxquelles je vais répondre, afin de ne rien omettre de ce qui regarde les exanthêmes.

C'est, selon moi, un usage ridicule et même dangereux d'assujettir généralement à un traitement préparatoire les personnes qu'on se propose d'inoculer, quoique cette coutume soit adoptée par les inoculateurs les plus renommés. J'ai souvent observé que la petite-vérole parcourait ses périodes avec la plus grande facilité, et se terminait très-heureusement chez les enfans qui n'avaient point été préparés, tandis que ceux qui avaient été traités avec le plus grand soin n'en réchappaient qu'avec peine. J'ai connu des enfans à qui on a permis de manger de la viande aussitôt que leurs dents ont commencé à paraître, et qui, malgré ce régime, ont eu la petite-vérole la plus heureuse. Tout dépend, dans ces cas, de la prédisposition ; c'est elle qui dirige et modifie la diathèse et la maladie. Si un enfant est doué d'une constitution plé-

thorique et inflammatoire, comme la petite-vérole est ordinairement une maladie sthénique, il sera prudent de diminuer l'excès des forces par la diète et par quelques purgatifs : mais si l'enfant est bouffi, faible et mal-sain, si ses humeurs sont appauvries, s'il a une prédisposition à une maladie asthénique, ne serait-ce pas une folie d'augmenter encore sa faiblesse par des purgatifs, des boissons acidulées, par un régime végétal et peu substantiel? Il sera certainement plus facile de diminuer la diathèse inflammatoire, au commencement de la petite-vérole, par des boissons aqueuses, des purgatifs, une nourriture végétale, un air frais, et même par la saignée, que de ranimer par des toniques les forces abattues. Il est bien plus facile de diminuer la trop grande abondance du sang, que d'en augmenter la quantité, quand il est peu abondant et appauvri. On empêche souvent la petite-vérole de paraître, lorsqu'on prépare les enfans par des moyens affaiblissans.

Tout l'avantage de l'inoculation se réduit au choix judicieux et prudent de l'âge et de la saison, et à prévenir, en quelque sorte, la prédisposition ; tout le reste, dans la petite-vérole naturelle, comme dans celle qui est le produit de l'inoculation, dépend de l'énergie plus ou moins grande de la diathèse qui accom-

pagne l'éruption variolique. L'inoculation a, de plus, fait généralement reconnaître l'utilité de la méthode rafraîchissante, par le moyen de laquelle il est toujours possible de diminuer la violence de la diathèse; c'est là le plus grand avantage qu'elle ait procuré à la société. C'est par cette méthode que j'ai traité avec le plus grand succès la petite-vérole naturelle; et depuis trente ans que j'exerce la médecine, je n'ai pas perdu un seul enfant attaqué de cette maladie, quoique je n'en aie inoculé aucun. Si j'avais pratiqué l'inoculation, on n'aurait pas manqué d'attribuer ces heureux succès à cette méthode. (1)

---

(1) Plusieurs lecteurs pourront être surpris qu'on puisse encore de nos jours révoquer en doute l'utilité de l'inoculation. Weikard n'est cependant pas le seul qui n'attribue pas plus de danger à la petite-vérole naturelle qu'à l'artificielle. Le célèbre F. Hoffmann de Mayence (*abhandl von den pocken*) est du même sentiment. M. Hufland (*lib. cit.*) s'élève contre cette opinion, et cherche à en démontrer la fausseté par un grand nombre de raisonnemens auxquels il ne serait pas difficile de répondre. Il n'appartient qu'à l'expérience de décider cette question intéressante. Il paraît que jusqu'ici elle a été favorable à l'inoculation, comme on peut s'en convaincre en lisant les ouvrages du célèbre Tissot (*Inoculation justifiée*) et les ouvrages de la Condamine.

Les miasmes contagieux accompagnent quelquefois les fièvres malignes ou le *typhus;* mais ils concourent toujours à la formation de la peste. Ils n'agissent que d'une manière générale dans le *typhus* , et ils n'ont pas plus d'influence dans un pays que dans un autre ; mais on regarde les miasmes pestilentiels comme particuliers à certaines contrées. C'est ainsi que la partie orientale de l'Europe et la partie occidentale de l'Asie, occupées par les Turcs, passent pour être le berceau de la peste. On a eu, sur l'origine de cette maladie, des opinions extraordinaires qui n'ont répandu aucun jour sur la méthode curative : quelques-uns pensent que les vents qu'on nomme *sirocchi* apportent avec eux les miasmes pestilentiels. Les miasmes contagieux de la peste, ainsi que tous les autres, n'agissent pas sur tous les individus ; ils ne les affectent pas tous au même degré , et c'est ce qui fait croire, sans raison, aux préservatifs et aux antidotes. De plus , ceux qui étaient partisans de la putréfaction chimérique des humeurs , regardaient comme infaillibles , certains remèdes auxquels on attribuait une vertu antiseptique, et dont on n'a jamais retiré aucun avantage. C'est d'après ces idées qu'on a regardé les acides végétaux comme propres à guérir la peste, quoiqu'ils ne puissent

être que nuisibles dans cette maladie. Il y a eu des médecins qui ont cru trouver l'antidote de la peste dans le soufre ; d'autres, dans le mercure. Un médecin russe, chargé de faire des recherches sur la peste, conçut d'abord l'idée de l'inoculer; il prétendait ensuite avoir trouvé dans le foie le siège de cette maladie. J'ai connu un autre médecin qui croyait pouvoir guérir la peste par des frictions mercurielles: il prétendait avoir observé qu'un artisan, qui se servait souvent de mercure, avait conservé sa santé dans une épidémie pestilentielle ; ce qui lui faisait croire que cette maladie était produite par de petits insectes. Enfin, on a vu des personnes qui prétendaient se guérir par le moyen du vinaigre et des saignées (1). Un homme à petites idées a cru s'immortaliser en recommandant de se frotter le corps avec un onguent, pour se préserver de la peste. J'avoue que la nature de cette maladie m'est

---

(1) Des guérisons par de semblables moyens ne me paraissent pas impossibles ; il me semble que la peste peut être quelquefois inflammatoire. Ne voyons-nous pas que les fièvres des prisons sont aussi, du moins dans les commencemens, quelquefois inflammatoires ? Cette observation ne détruit aucun des principes de la nouvelle doctrine ; elle démontre, au contraire, l'action excitante de quelques miasmes contagieux.

inconnue ; mais je n'en suis pas moins convaincu que c'est encore la diathèse générale qui doit nous diriger dans la méthode curative. Mertens, le baron d'Asch, et un autre médecin, ont écrit sur la peste ; cependant des chirurgiens, témoins oculaires, m'ont assuré que ces médecins n'avaient pas vu un seul pestiféré.

Nous ne devons pas être surpris que les maladies malignes, et sur-tout la peste, produisent quelquefois sur-le-champ une extrême prostration de forces. Ce degré extrême de faiblesse peut être également produit par un froid très-violent et par plusieurs autres causes débilitantes. Il faudra donc traiter la faiblesse causée par les miasmes pestilentiels, comme toute autre espèce de faiblesse portée au plus haut degré. Le vin et les stimulans les plus diffusibles sont alors les meilleurs remèdes. La faiblesse extraordinaire des vaisseaux produit la corruption des humeurs, que les médecins appellent *putréfaction.* La chaleur excessive et la stagnation des humeurs produisent le même effet dans les conduits excrétoires et dans les petits vaisseaux ; les vaisseaux ne peuvent pas être affectés de maladie, que les humeurs qui s'en séparent ne le soient aussi ; tout ce qui affaiblit et produit un état morbifique accélère donc leur corruption. On ne doit donc point admettre,

à proprement parler, *d'antiseptiques* ; et quand même il en existerait, il ne serait pas possible de les donner à des doses suffisantes pour changer l'état des fluides. Je l'ai déja dit, et on ne peut trop le répéter ; on ne doit jamais, sans s'exposer à tomber dans une infinité d'erreurs, appliquer aux corps vivans les résultats des expériences faites sur les cadavres.

Puisque nous parlons des maladies contagieuses, il est à propos de dire un mot de celles que l'on appelle *héréditaires*. Il est clair, d'après ce que nous avons dit précédemment, que nous faisons uniquement dépendre la vie, la santé et les maladies, de l'influence de certaines forces excitantes tant internes qu'externes. Il s'ensuit que nous n'admettons aucune maladie héréditaire, de même que nous n'admettons ni vices ni vertus héréditaires. Qu'un jeune homme ait continuellement sous les yeux l'exemple d'un père orgueilleux rempli d'une sotte vanité, qui ne parle qu'avec mépris des personnes indigentes et de celles qui sont moins élevées que lui en dignité et en naissance, et qui les renvoie avec impudence lorsqu'elles s'adressent à lui ; ce jeune homme, à qui l'on n'aura inspiré que des sentimens d'orgueil et d'égoïsme, et que les richesses de son père et la considération dont il

jouit élèvent au-dessus des autres, héritera sans doute de sa sottise et de sa vanité.

Que d'honnêtes gens s'apperçoivent de l'orgueil, de la grossièreté et de la sottise d'un maître, par l'impertinence de ses domestiques!

Un père, en transmettant à son fils ses richesses, son vin et sa table, lui transmet aussi la goutte. De malheureux enfans entassés avec leurs parens dans des cabanes humides et malsaines, qui ne soutiennent qu'avec un pain grossier leur pénible existence, et qui ne connurent jamais le bonheur, héritent aussi de l'hydropisie et des maladies asthéniques de leurs parens. Si quelques maladies étaient héréditaires, pourquoi toutes ne le seraient-elles pas? J'avoue qu'un enfant peut apporter en naissant des fibres d'un tissu plus ou moins délicat; mais, dans la suite, sa santé dépendra uniquement de la direction des forces excitantes. Si l'abus de ces forces peut produire, dans un enfant, la maladie de son père, on peut également la prévenir en dirigeant convenablement l'action des stimulus qui entretiennent la vie. Celui qui veut se préserver des maladies de ses parens, doit suivre un régime propre à combattre la tendance morbifique des solides. Si un père a perdu la vue pour avoir habité une chambre trop éclairée, pour avoir travaillé

auprès

auprès du feu à une lumière trop vive, son fils conservera la sienne en abandonnant promptement et la chambre et le métier de son père (1)

---

(1) La question des maladies héréditaires a déja été le sujet des disputes les plus vives. On a soutenu l'une et l'autre opinion par des argumens très-forts. A l'exemple de Brown, Weikard nie absolument l'existence des maladies héréditaires Les raisons sur lesquelles il fonde son opinion, méritent d'être examinées avec soin, et suffiront pour convaincre un grand nombre de personnes; elles m'ont convaincu moi-même. Cependant je n'admets cette opinion qu'avec une certaine restriction. J'avoue qu'aucune maladie générale n'est héréditaire, et les motifs de mon opinion sont ceux qui sont développés dans cet ouvrage: mais je pense que les vices locaux et les maladies organiques peuvent être héréditaires. Voici les raisons qui m'ont déterminé; elles pourront peut-être servir à concilier les différentes opinions. Le fils a, ordinairement, dès le berceau, la physionomie de son père; on voit souvent une grande ressemblance entre tous les individus d'une même famille. La raison de ce phénomène nous est inconnue; mais le fait est certain, et cela nous suffit. Il n'est pas rare de voir dans certaines familles des enfans qui naissent avec six doigts ou avec quelque autre difformité. On ne peut pas nier qu'il existe entre les pères et les enfans un certain rapport qui, à l'occasion d'un vice organique, produit un mal héréditaire. Or, pourquoi les phénomènes que nous voyons arriver à la surface externe du corps ne pourraient-ils pas avoir lieu dans l'intérieur? Si le fils hérite souvent de la figure et de l'extérieur de

CHAPITRE IX.

De l'action de la chaleur et du froid. (1)

Qu'un homme ait de nos jours assez de hardiesse pour prétendre que le froid affaiblit, et que la chaleur stimule et fortifie ; que les rhumatismes et les catarres qui naissent de l'alternative du froid et du chaud sont plutôt produits par le chaud que par le froid ; aussitôt un grand nombre de médecins, entraînés par leurs propres préjugés, et séduits par les résultats trompeurs

son père, pourquoi ne pourrait-il pas recevoir de lui sa physionomie interne, si l'on peut se servir de cette expression ? Je suppose qu'un père soit épileptique, parce qu'il a un vice de conformation à la surface interne du crâne : n'est-il pas possible qu'il transmette sa maladie à son fils ? Pour moi, je pense qu'on pourrait regarder comme héréditaires les maladies locales et organiques ; je suis du même avis que Brown, relativement aux autres maladies.

(1) L'auteur présente cette théorie de la chaleur et du froid dans son vrai jour ; il n'oublie rien de ce qui est favorable à son opinion. J'ai, d'ailleurs, exposé fort au long, dans l'ouvrage de Jones, toutes les raisons favorables ou contraires à l'opinion de Brown sur l'action du froid et de la chaleur : ainsi je n'ajouterai aucune note à ce chapitre.

d'une foule d'observations rapportées par les auteurs, s'écrieront qu'ils n'ont jamais entendu de propositions aussi étranges et aussi insensées. J'espère cependant qu'elles leur paraîtront aussi claires et aussi convaincantes qu'elles leur semblaient d'abord paradoxales. La théorie du froid et du chaud, que j'expose dans ce chapitre, pourra même peut-être faciliter l'explication de divers phénomènes qui offraient une contradiction apparente, établir la médecine sur des bases plus solides, proscrire des erreurs, et éclaircir ce qui est encore douteux.

Je ne perdrai pas le temps à faire voir combien on doit ajouter peu de foi à cette masse incohérente d'observations futiles, superflues, et faites par esprit de parti. Il n'y a pas d'absurdités en médecine, que l'on ne puisse soutenir par un grand nombre d'observations; elles forment un chaos où chacun peut puiser ce qui lui convient, mais elles ne peuvent servir de base pour fonder des vérités et des règles de pratique. Il y a une infinité d'observations dont on peut conclure le contraire de ce qu'a voulu prouver l'observateur. C'est ainsi que, dans une dispute polémique, chaque parti trouve, dans les preuves alléguées contre lui, de nouveaux motifs qui le confirment dans son opinion.

On peut citer mille observations qui tendent à prouver que le froid est un fortifiant, et qu'il produit les fluxions et les catarres ; mais un bon esprit trouverait dans ces observations plusieurs preuves du contraire. C'est ainsi que, dans les maladies où il faudrait stimuler et donner des forces, on prescrit l'eau froide extérieurement et intérieurement ; et si le malade guérit, on ne manque pas d'attribuer cette guérison à la propriété tonique de l'eau froide : mais si l'on analyse avec sagacité cette observation, on verra clairement pourquoi l'eau froide fortifie. Le malade était peut-être alors dans un état de faiblesse indirecte ; l'eau froide, en diminuant l'abattement produit par un excès de chaleur, ou par d'autres stimulans trop énergiques, et en augmentant ainsi la dose d'excitabilité, a rendu le corps plus sensible à l'action de la chaleur, ou des autres stimulans ultérieurs. On a coutume de donner en même temps le petit lait, les sucs rafraîchissans, le quinquina, et les teintures fortifiantes. Il y a des médecins qui, en prescrivant les eaux minérales froides et les bains froids, recommandent en même temps les essences, le mouvement, la danse, l'exercice, l'air pur, et une bonne nourriture : d'autres défendent la nourriture animale, tandis qu'ils prescrivent le quinquina,

la gentiane, la serpentaire, et d'autres médicamens de cette nature. Quel est celui qui oserait se prévaloir de ces observations ? Comment reconnaître le moyen auquel on doit la guérison, tandis que les remèdes, la nourriture, et les autres parties du régime, sont opposés entre eux ? Pour moi, je ne me ressouviens pas d'avoir vu une seule observation de maladie, tant aiguë que chronique, dans laquelle le médecin ait été constamment d'accord avec lui-même. J'ai connu deux vieillards qui, avant de se mettre au lit, prenaient de temps en temps un bain d'air, à la manière de Franklin, après s'être échauffés, pendant le jour, par de bonnes nourritures et par des boissons spiritueuses. Ils éloignaient, par cette méthode rafraîchissante, la faiblesse indirecte, et ils rendaient leur corps plus disposé à sentir la chaleur du lit : aussi ne pouvaient-ils assez se louer de l'action salutaire du bain d'air.

C'est en vain qu'on espère que notre art pourra parvenir à la perfection, si l'on ne commence pas à faire des observations exactes, d'après des principes simples et certains, et si l'on ne soumet pas à un nouvel examen, à une nouvelle analyse, les observations déja faites. Un homme éclairé, un bon esprit, guidé par des principes sûrs, pourra choisir ce qu'il y a de mieux

dans ce chaos informe d'observations. Un examen réfléchi lui fera distinguer les effets produits par l'action des remèdes, de ceux qui sont dus aux forces excitantes; et il tirera de ces observations des conséquences certaines qui confirmeront la vérité de la théorie.

Depuis long-temps on ne pouvait concevoir, d'après la théorie adoptée sur l'action du froid, comment, à l'exception des Asiatiques énervés par le luxe et la mollesse, la plupart des habitans des pays chauds sont plus robustes que ceux des pays froids. J'ai connu des nègres dont la force était au-dessus de ce qu'on pouvait imaginer. J'ai connu des Italiens, des Portugais, des Persans, avec lesquels un très-petit nombre d'habitans du nord aurait osé se mesurer. J'ai vu, au contraire, le froid et l'usage des bains froids produire sur le tempérament des enfans les effets les plus funestes. Les bains froids produisent la faiblesse et le spasme chez les hypocondriaques. Des médecins ont quelquefois poussé l'absurdité au point de ne prescrire à leurs malades que des alimens froids, qui ne servaient qu'à affaiblir de plus en plus leur estomac, et à le remplir de flatuosités. Cependant de pareilles sottises ont trouvé des admirateurs, et ont été regardées comme des preuves d'une grande sagacité.

J'ai souvent observé, aux eaux thermales, que les malades qui prenaient des bains chauds, recouvraient plus promptement leurs forces, tandis que ceux qui faisaient usage des bains froids, dans l'intention de se fortifier, n'en éprouvaient aucun avantage. Je sais qu'un morceau de cuir s'amollit et se relâche dans l'eau chaude ; mais nous nous occupons seulement du corps vivant. Ainsi les expériences faites sur des corps privés de vie ne prouvent rien ici. Au reste, on ne saurait nier que l'abus des bains chauds, ne puisse produire la faiblesse indirecte.

On a vu des médecins qui, ayant prescrit des bains chauds à des malades attaqués de *typhus*, ne pouvaient pas concevoir qu'une telle méthode eût pu redonner des forces à leurs malades (1).

J'ai déja rapporté ailleurs que lorsque les

(1) Le célèbre Lentin est un des médecins qui recommandent les bains chauds dans le *typhus*, c'est-à-dire dans la fièvre nerveuse (*Memorabilia circa aerem, vitae genus, sanitatem et morbos Clausthaliensium*). Je me suis aussi servi avec avantage du bain chaud dans le *typhus*. Cependant, comme ce remède excitait souvent une sueur abondante, je craignis qu'il ne produisît la faiblesse qui suit ordinairement les sueurs excessives ; c'est ce qui m'engagea à l'abandonner.

Russes sont attaqués de maladies graves et de cette espèce de fièvre qu'on nomme *putride*, ils en arrêtent souvent les progrès et les guérissent parfaitement par l'usage des bains de vapeurs. Dans les douleurs asthéniques des articulations, les malades éprouvent ordinairement un grand soulagement dans le bain chaud : mais lorsqu'ils en sortent, les douleurs deviennent souvent plus violentes ; ce qui est dû à l'action débilitante du froid, qui succède à la chaleur. J'ai observé qu'un homme qui s'était épuisé par des jouissances excessives, et qui éprouvait continuellement au scrotum un sentiment de froid, se fortifia en plongeant, chaque jour, pendant quelques minutes, ses parties génitales dans de l'eau élevée à un degré de chaleur aussi fort qu'il pouvait la supporter.

On a vu des personnes affectées de catarres se guérir promptement en portant des vêtemens légers, en s'exposant à un air frais.

D'autres, au contraire, dans de pareilles circonstances, restent dans une chambre bien échauffée, évitent l'air frais, prennent en abondance du thé et d'autres boissons chaudes, et continuent à tousser pendant des mois entiers (1).

---

(1) Le célèbre Tissot et le docteur Moneta recommandent dans le catarre le régime rafraîchissant.

On observait journellement de semblables phénomènes, sans acquérir des idées plus justes sur l'action de la chaleur et du froid; ils étaient regardés comme des exceptions à la règle générale, comme des caprices de la nature; et, du reste, chacun restait attaché à ses opinions et à sa routine, sans se livrer à des recherches plus exactes.

J'espère qu'en déterminant, d'une manière plus précise et plus exacte, les effets du froid et du chaud, nous serons en état d'expliquer facilement des phénomènes qui paraissent contradictoires.

Lorsqu'on aura démontré plus amplement que le froid affaiblit, que la chaleur fortifie; lorsque nous aurons déterminé les différentes circonstances dans lesquelles le froid peut devenir un tonique, et la chaleur un affaiblissant, nous pourrons expliquer avec facilité ces divers phénomènes, et acquérir des idées plus justes et plus lumineuses sur les effets de ces forces.

Si l'on est choqué de m'entendre dire que le froid affaiblit, on doit au moins convenir, avec moi, qu'il diminue la chaleur; en un mot, qu'il rafraîchit. En réfléchissant sur ce dernier effet, il serait très-facile de concevoir que le froid, quand il agit seul, peut causer la fai-

blesse, et qu'il est l'ennemi des êtres vivans de l'un et de l'autre règne.

Le froid diminue l'excitement, et accroît l'excitabilité ; donc il affaiblit. Cette conséquence est de toute évidence, elle n'a besoin que d'être développée.

Le froid diminue l'excitement, c'est-à-dire l'action des forces excitantes ; il diminue le stimulus de la chaleur, l'activité des fibres et des vaisseaux, l'énergie des sensations, et la vivacité de l'esprit. Si l'on se trouve trop échauffé, après un violent exercice, après une passion vive et une forte contention d'esprit, il suffira, pour se rafraîchir et devenir plus calme, de s'exposer à un air frais, de prendre des bains froids, ou de boire de l'eau froide. L'action du froid est évidente dans la petite-vérole et dans la rougeole. L'inoculation nous a appris combien il était utile, dans la petite-vérole, de faire respirer aux malades un air frais, et de ne pas les exposer à la chaleur. L'avantage qu'on retire du froid, dans cette maladie, nous fait en même temps connaître qu'elle est de nature inflammatoire. Plusieurs personnes m'ont raconté, à Vienne, que M. Ingen-Housz, ayant été appelé auprès d'un enfant attaqué d'une fièvre variolique, accompagnée d'une grande chaleur et de convulsions, prit l'enfant, fit ou-

vrir la fenêtre, et l'exposa à l'air extérieur. A peine fut-il en contact avec l'air frais, que les convulsions cessèrent; elles reparurent, lorsqu'on eut reporté le malade dans son lit, et se dissipèrent avec la même facilité par le même moyen. Les parens et le médecin de la maison ne pouvaient se lasser d'admirer un phénomène dont ils ne comprenaient pas la cause; elle était cependant assez simple. Le froid affaiblissait dans ce cas l'excitement, en diminuant le stimulus excessif de la chaleur, et des autres forces excitantes. Il est vraisemblable que la petite-vérole avait alors une tendance à la faiblesse indirecte, que le froid arrêta. Les convulsions appuient cette conjecture (1).

---

(1) Les convulsions, selon Brown, dépendent toujours de faiblesse. Cette proposition me semble vraie en général; il y a cependant des circonstances où les convulsions sont accompagnées d'une diathèse sthénique. La facilité avec laquelle elles ont été dissipées, par l'action du froid, dans le cas dont parle notre auteur, est une preuve qu'elles étaient d'une nature sthénique. Il arrive, en effet, très-souvent, que les enfans attaqués de petite-vérole éprouvent des convulsions, sans qu'on doive pour cela regarder leur maladie comme asthénique. J'invite donc les jeunes médecins à ne pas s'en laisser imposer par la présence des convulsions, et à ne pas employer les excitans d'après

Comme le froid agit avec promptitude sur toute la surface du corps, il doit procurer un soulagement plus prompt et plus sensible que ne le feraient tous les autres moyens affaiblissans. Cet effet a lieu sur-tout lorsque les parties externes du corps sont spécialement affectées par des stimulans trop énergiques, ou lorsque l'excitement y est augmenté à un degré trop considérable.

Le froid n'est donc utile que dans les maladies dans lesquelles il existe une chaleur réelle, une diathèse phlogistique, et un excès de force, et dans celles où la chaleur et les forces excitantes, portées à un trop haut degré, font craindre la faiblesse indirecte ; mais il ne peut être que nuisible dans tous les cas où la faiblesse existe déja, et plus particulièrement encore si elle est produite par des causes directement débilitantes, comme les saignées, les purgatifs, la faim, un air impur et un régime trop végétal. Lorsque la faiblesse est peu considérable, les effets d'un mauvais traitement seront moins sensibles et moins dangereux ;

---

ce seul symptôme; car, dans plusieurs cas, et plus particulièrement dans celui dont il est question, les convulsions sont souvent produites par la diathèse sthénique, et doivent être traitées par le régime antiphlogistique.

mais si le malade est très-affaibli, on pourrait causer sa mort, si l'on avait l'imprudence d'augmenter sa faiblesse par l'usage du froid : le froid est même nuisible dans la faiblesse indirecte. En effet, il n'y a aucune espèce de faiblesse qu'on puisse guérir par des affaiblissans. J'ai déja dit que les expériences faites sur les corps inanimés ne sont nullement applicables aux êtres vivans ; je me dispenserai, par conséquent, de répondre aux objections tirées de l'action du froid sur les corps inorganiques : le temps est trop précieux pour le perdre en sophismes et en questions inutiles. Il ne faut pas croire que le froid possède une propriété tonique, parce qu'on ôte plus facilement dans un temps froid que dans un temps chaud, l'anneau qu'on porte au doigt. Ce phénomène dépend, au contraire, de la faiblesse, de l'atonie, ou du défaut d'excitement du systême vasculaire, et particulièrement des vaisseaux cutanés, moins remplis alors et moins distendus, parce que le froid qui agit spécialement sur la surface du corps, diminue l'impulsion des humeurs. C'est sous ce seul point de vue qu'il faut envisager la contraction que la peau semble éprouver dans ce cas. Les passions débilitantes peuvent produire le même effet.

Dans la guerre de sept ans, un soldat demanda à une femme un anneau qui lui serrait fortement le doigt; elle ne put l'ôter. Le soldat prend un couteau pour lui couper le doigt : cette femme est saisie de frayeur, et elle ôte aussitôt l'anneau avec la plus grande facilité. Lorsque l'anneau d'une femme paraît à son mari plus grand qu'à l'ordinaire, il peut en conclure qu'elle a du chagrin ou quelque mécontentement.

Il sera peut-être facile maintenant de concevoir pourquoi le régime rafraîchissant est funeste à quelques malades, tandis qu'il est salutaire à d'autres. Il est évident que l'homme faible et épuisé ne doit point être affaibli de plus en plus par le froid. On conçoit également, d'après ce que nous venons de dire, pourquoi l'eau froide et un régime rafraîchissant guérissent la toux sèche, tandis que ceux qui craignent de s'exposer au moindre froid, qui ne prennent que des stimulans, la font quelquefois dégénerer en péripneumonie et même en phthisie .En effet, cette méthode augmente de plus enplus l'excitement déja porté trop loin.

Que n'a-t-on pas dit en faveur des bains froids ! Cependant nos ancêtres, les Grecs eux-mêmes, et les Romains, ne prenaient que des bains chauds. L'usage des bains chauds subsiste encore

chez les Asiatiques, qui, cependant, devraient plutôt faire usage des bains froids, que nous autres habitans du nord. On cite, en faveur des bains froids, l'exemple des Anglais. On veut même élever tous nos enfans à l'anglaise ; et c'est ainsi qu'on détruit entièrement leur tempérament. On a généralement observé que dans les pays où les bains froids étaient à la mode, presque tous ceux qui en faisaient usage n'ont pas vécu long-temps. L'usage réitéré des bains froids produisait la faiblesse directe. On rendait le corps trop sensible à l'action subséquente de la chaleur, si sur-tout on ne les interrompait pas aussi-tôt que la faiblesse se manifestait.

Le professeur Bernoulli, qui était d'une faible constitution, alla se baigner l'été dans la Neva ; mais après être sorti de l'eau, il eut l'imprudence de s'y jeter une seconde fois : il fut alors attaqué de convulsions, et se noya, malgré son habileté à nager.

L'exemple des Anglais, qu'on nous oppose, ne fait que confirmer la vérité de mon opinion. Il faut partager la nation anglaise en deux classes. La première, qui est la moins nombreuse, imite les modes et les manières françaises, se pique de sensibilité, de *bon ton*, et d'amour pour la littérature : elle renferme un très-grand nom-

bre de personnes affectées de consomption, de maladies des articulations; des femmes attaquées de fleurs blanches, et qui ont peu de gorge: c'est cette classe, en un mot, qui nous offre toutes ces maladies qui sont beaucoup plus communes en Angleterre que dans les autres pays. Les marins de tous les rangs forment la majeure partie de la seconde classe; ils sont accoutumés à se livrer à des exercices très-violens, et à se réchauffer par des alimens succulens et des liqueurs fortes. Les individus de l'une et de l'autre classe font également usage de bains froids, mais ils en éprouvent un effet bien contraire. En effet, ces bains augmentent de plus en plus la faiblesse des premiers, et les réduisent à un état déplorable; tandis que le froid, en diminuant, dans les seconds, la chaleur et les stimulus excessifs, prévient la faiblesse indirecte qui en serait une suite inévitable, ou du moins, en alternant avec le chaud, maintient un degré modéré d'excitement. On trouve également parmi nous des personnes vigoureuses qui font usage avec succès des bains froids, pour rafraîchir leur sang trop échauffé. Généralement parlant, l'action du froid unie à celle des stimulans est avantageuse.

L'expérience nous apprend que le froid, loin de supprimer l'éruption de la petite-vérole, la facilite

facilite d'autant plus qu'elle est accompagnée d'une chaleur plus vive. L'action du froid, en affaiblissant les vaisseaux, ou en diminuant leur excitement, ouvre leurs orifices fermés par la diathèse phlogistique, et favorise ainsi la sortie et le développement de la matière variolique. Ce que je dis de la petite-vérole peut s'appliquer à la rougeole. C'est peut-être parce que le visage est plus exposé à la fraîcheur de l'atmosphère, que l'éruption s'y fait avec plus de facilité que dans les autres parties du corps; et qu'elle prend aussi un caractère plus dangereux, lorsqu'on expose le malade à l'action d'une chaleur trop forte, ou à celle de tout autre stimulant.

C'est par une propriété débilitante et relâchante, que les bains froids facilitent quelquefois l'écoulement de l'urine retenue par une tension excessive. Il suffit de s'asseoir sur une pierre froide, pour éprouver un certain relâchement, et souvent la diarrhée. On peut employer avec succès les bains froids dans certaines constipations produites par une inflammation; mais ce remède ne produit pas le même effet dans celles qui viennent de faiblesse. C'est à tort qu'on attribue à la propriété tonique du froid le soulagement qu'il procure dans la rétention d'urine. S'il en était ainsi, les fomentations spiritueuses, appliquées extérieurement,

seraient plus avantageuses. Et en effet, ces derniers moyens seront employés avec beaucoup plus de succès que l'eau froide, dans les rétentions d'urine causées par la faiblesse; le laudanum liquide, employé extérieurement et intérieurement, les sinapismes, les linimens volatils, produisent alors un avantage qu'on attendrait vainement de l'eau froide.

On a observé, depuis long-temps, qu'il valait mieux se servir, dans les inflammations externes, d'eau végéto-minérale froide que chaude. Il sera aussi maintenant très-facile de déterminer quel est l'usage le plus avantageux qu'on puisse faire des fomentations froides qu'on a tant vantées. Elles seront très-utiles dans les maladies sthéniques; elles ne seront d'aucune utilité dans les maladies asthéniques. J'ai connu une dame qui éprouvait assez souvent une érysipèle à la jambe; aussitôt que cette affection paraissait, elle s'en délivrait promptement, en plongeant, plusieurs fois par jour, dans un bain froid, la partie affectée.

Tous ces phénomènes prouvent que le froid diminue l'excitement; qu'il augmente, par la même raison, l'excitabilité; c'est-à-dire qu'il rend la partie exposée à son action, plus sensible aux stimulus ultérieurs. Il est très-essentiel de faire attention à cette propriété du froid; elle

nous sert à rendre raison de plusieurs phénomènes qui semblaient contradictoires. On pourra, d'après ces données, expliquer les symptômes de l'alternative de la chaleur et du froid, et la manière dont le froid fortifie. On concevra comment le bain froid et les fomentations froides peuvent fortifier, quand leur action est suivie de la chaleur, et comment l'air frais, ou le bain froid, peuvent soulager, lorsque l'action d'une chaleur excessive, ou de quelque autre stimulant, fait craindre un état sthénique, ou même la faiblesse indirecte. C'est ainsi que les Russes se rafraîchissent de nouveau dans l'eau froide, lorsque leur peau se trouve dans un état inflammatoire produit par le bain de vapeurs qu'ils viennent de prendre

Si le froid a la propriété d'affaiblir ou de diminuer l'excitement, il est clair que la chaleur doit produire un effet contraire. Nous avons déja parlé ailleurs de la chaleur, et nous l'avons placée parmi les forces excitantes externes; elle anime la circulation en stimulant les fibres et les vaisseaux; enfin elle augmente l'excitement. On peut observer ces effets dans les parties isolées, comme dans le corps entier, si la chaleur est appliquée à sa surface.

Lorsque la chaleur agit pendant long-temps,

ou avec trop d'énergie, elle produit un état de langueur, c'est-à-dire, qu'elle dispose à cette espèce de faiblesse qui est toujours l'effet des forces excitantes portées à un trop haut degré; car les stimulus excessifs épuisent l'excitabilité, de telle sorte que l'excitement ne peut plus avoir lieu. Si cet épuisement d'excitabilité est produit par un excès de chaleur, le froid, qui a la propriété d'affaiblir ce stimulus, d'accroître l'excitabilité, et de rendre le corps plus sensible à l'action des stimulans ultérieurs, peut devenir un tonique.

C'est ainsi que l'on peut expliquer comment la glace et l'eau froide fortifient l'habitant des contrées méridionales, épuisé par l'action de la chaleur. Le froid ne fortifie donc qu'autant qu'il est joint à quelques-unes des forces excitantes. Ainsi un froid rigoureux est utile à l'habitant du Nord, s'il est bien vêtu, s'il vit dans des appartemens bien échauffés, s'il fait de l'exercice, s'il prend des alimens bien nourrissans, et s'il fait un usage modéré des liqueurs fortes. La chaleur et les liqueurs spiritueuses consumeraient son excitabilité, et produiraient la faiblesse indirecte, si le froid ne s'y opposait, et ne maintenait, en quelque sorte, l'équilibre. Mais si l'habitant du Nord avait l'imprudence d'unir le froid aux autres affaiblissans, à la

saignée, par exemple, à la faim, ect. et s'il ne buvait que de l'eau, avec quelle promptitude ne détruirait-il pas sa santé! Ce serait alors qu'il serait attaqué d'hydropisie et du scorbut auquel on est exposé dans ces contrées, et qu'il serait enfin bientôt réduit à une insensibilité physique et morale.

Les personnes avancées en âge se trouvent bien des climats chauds; leur excitabilité est déja détruite en partie, et la chaleur devient pour elles un stimulus salutaire qui soutient et excite l'action du principe vital. Lorsque l'Italien a passé cinquante ans, il est presque certain de parvenir à quatre-vingts. Dans les pays froids, au contraire, les vieillards sont sujets à un grand nombre d'affections asthéniques.

Les hémorroïdes, l'apoplexie, et les maladies arthritiques, y sont très-communes. Dans ces climats, le froid produit la faiblesse qui donne lieu à ces maladies, ou du moins il entretient une prédisposition qui les fait naître, lorsque d'autres forces débilitantes agissent sur le corps. Les habitans de ces contrées ont un sang peu abondant; l'excitement est, chez eux, moins énergique, et ils ne peuvent supporter autant de saignées que les Italiens. Le froid est, de toutes les causes affaiblissantes, celle qui contribue le plus à produire le scorbut.

Aussi n'observe-t-on cette maladie que dans les pays du Nord, et sur les côtes froides et maritimes (1). Ce que nous venons de dire est une preuve suffisante de la puissance débilitante du froid, et de l'action excitante de la chaleur.

J'ai déja dit qu'une chaleur excessive, lorsqu'elle est, sur-tout, long-temps continuée, paraît enfin produire une atonie considérable, à laquelle on donne le nom de *faiblesse indirecte ;* mais cette espèce de faiblesse cause rarement les engorgemens, les obstructions, et les différentes maladies auxquelles le froid donne naissance.

La transpiration est, en effet, plus libre dans la faiblesse indirecte, et les humeurs plus fluides circulent alors avec plus de facilité. Aussi on ne voit dans les pays chauds, ni hémorroïdes, ni apoplexie, ni scorbut. Grant envoyait dans les Indes Orientales les malades attaqués de consomption, et ils y trouvaient la santé.

Lorsque les habitans des climats chauds sont menacés de faiblesse indirecte, ils ont recours à des stimulus puissans, tels que des

---

(1) Le scorbut n'est cependant pas rare dans la Lombardie; j'en ai vu plusieurs exemples.

liqueurs spiritueuses ; et afin que ces remèdes puissent agir avec plus d'énergie, ils ont soin de se rafraîchir, en s'exposant à un air frais, et en prenant des glaces. Ils peuvent d'autant mieux supporter l'eau-de-vie et les autres liqueurs spiritueuses, qu'ils éprouvent des sueurs plus abondantes; car la sueur a la propriété de diminuer la quantité surabondante du calorique. Il y a à peu près la même différence entre cette espèce de faiblesse et celle qui est produite par le froid, qu'entre la faiblesse qu'on observe dans les fièvres intermittentes et celle qui se manifeste dans le *typhus*, qu'on nomme ordinairement *fièvre nerveuse*.

Je crois devoir rapporter ici une observation fort singulière sur l'action du froid. Un vieillard nommé Besquoi dirigeait, comme médecin, deux établissemens formés à Pétersbourg pour l'éducation de jeunes demoiselles. L'un était réservé pour les nobles, l'autre pour les bourgeoises. Comme leur éducation devait être conforme à la dernière mode, on les exposait à un froid si rigoureux, que plusieurs d'entre elles eurent les pieds et les doigts gelés. On voulait en faire des femmes saines et robustes ; mais les résultats de ce régime de vie ont été absolument opposés à l'effet qu'on s'en promettait. J'ai connu, depuis, plusieurs de ces demoiselles

qui, après leur mariage, étaient sujettes aux convulsions et à d'autres maladies nerveuses. J'étais un jour chez une dame de Pétersbourg, lorsqu'elle reçut la visite de quelques-unes de ces pensionnaires. Elles lui demandèrent pourquoi elle avait fait venir un médecin. Elle leur répondit que depuis long-temps elle était attaquée de fleurs blanches. Il n'y a pas une pensionnaire dans notre couvent, lui repartirent-elles aussitôt, qui soit exempte de cette maladie. Cependant l'inoculation y réussissait fort bien. Les recherches que j'ai faites m'ont appris que les pensionnaires qui n'étaient pas nobles, et qui avaient peu de fortune, se portaient beaucoup mieux que les autres ; ce qui vient peut-être de ce que leur éducation était moins soignée, et qu'elles étaient moins exposées au froid, qu'on regarde cependant comme salutaire.

Ce sont les habitans du Nord qui sentent le plus vivement la propriété débilitante d'un froid rigoureux ; ils deviennent alors tristes, silencieux ; ils éprouvent un sentiment de malaise. Les stimulans énergiques, le vin, les substances aromatiques, la danse, sont dans ce cas très-utiles, en s'opposant à l'abattement physique et moral qu'ils éprouvent.

Tout le monde parle de *refroidissemens*, c'est-

à-dire de maladies produites par l'alternative du froid et du chaud. Tout le monde croit que les catarres, les rhumatismes, et les maladies de poitrine, sont l'effet du froid, lorsqu'il succède à la chaleur. Je ne connais pas de pays où ces espèces de maladies soient aussi communes qu'en Russie. Ceux qui en sont attaqués répètent par-tout qu'ils se sont *refroidis*. On sera, sans doute, très-surpris que nous ne regardions pas le froid, mais la chaleur qui lui succède, comme la cause de ces maladies. Il faut cependant faire attention que nous ne parlons ici que des maladies sthéniques, des phlegmasies et des symptômes qui sont causés par un excitement trop énergique ; car il est très-possible que la force affaiblissante du froid, jointe à l'atonie des vaisseaux, produise des rhumes et des amas de matière muqueuse dans la poitrine : mais tous ces symptômes sont de nature asthénique.

Il est surprenant, dit Brown, que le peuple soit plus instruit sur cet objet, que les médecins. Le paysan défend à son fils, qui vient de s'exposer au froid, de s'approcher trop près du feu, dans la crainte qu'il ne s'enrhume, ou qu'il ne soit attaqué de quelque autre maladie. Les médecins avaient observé que l'alternative du froid et du chaud produisait des fluxions

et des maladies inflammatoires ; mais ils les attribuaient toutes à l'action du froid. Les rhumes sont plus fréquens en été qu'en hiver, et le froid est toujours utile à leur guérison.

J'ai attribué, il est vrai, dans mon *Traité des catarres et des rhumatismes*, l'origine de ces maladies à certains miasmes contenus dans l'air ; mais, du moins, je n'attribuais pas ces symptômes, ainsi que les autres médecins, à la suppression de la transpiration produite par le froid (1). Ma théorie est absolument conforme à celle de Brown, et peut être, dans plus d'une occasion, confirmée par l'expérience. Lorsque le froid nous a affaiblis, et qu'il a augmenté notre excitabilité, notre corps se trouve disposé à absorber plus facilement les molécules nuisibles répandues dans l'air, si nous nous exposons à une atmosphère chargée de ces miasmes, lorsque nous avons chaud, et que nous transpirons abondamment.

On est plus sujet à s'enrhumer, quand on s'expose à une atmosphère chargée de miasmes, et lorsqu'on éprouve une chaleur vive et une transpiration abondante ; l'excitement extraordinaire où se trouve alors le systême cutané,

(1) Vermischte, med. schr. tom. I, pag. 469-504.

favorise leur action , et contribue à produire la maladie.

Le froid jouit aussi de la propriété de faciliter l'entrée de l'air dans le corps ; mais son principal effet est de rendre l'action de la chaleur plus énergique. Telle est l'origine des maux de tête , des rhumes, et en général des maladies inflammatoires produites par la chaleur qui succède au froid.

Tout le monde sait que le calorique tend toujours à se répandre et à se mettre en équilibre dans les différens corps. Si l'on jette un corps froid dans l'eau chaude , celle-ci perdra de son calorique , et le corps en absorbera, jusqu'à ce que l'un et l'autre soient parvenus à la même température. Les physiciens savent que cet effet est proportionné à la nature différente des corps. Ceci fait comprendre avec quelle violence la chaleur qui s'exhale d'un poële bien échauffé, pénètre le corps d'une personne qui vient de s'exposer à l'action du froid. Qu'on ajoute à tout cela, que le froid, en accumulant l'excitabilité, nous rend plus sensibles à l'action des puissances stimulantes, et sur-tout à celle de la chaleur, et il sera facile de concevoir qu'un stimulus aussi énergique peut occasionner un état pléthorique et inflammatoire, lorsqu'il agit sur un corps qui a été précédemment exposé à l'action du

froid. Quel est celui qui ne se trouve pas attaqué de douleurs de tête et de rhumes, lorsque vers la fin de l'automne on commence à échauffer son appartement? Il n'est pas nécessaire pour cela de sortir de chez soi; à peine le poële est-il échauffé, qu'on est souvent attaqué de ces maladies.

On observe quelquefois que des enfans attaqués de petite-vérole se trouvent bien du froid, et que tout-à-coup ils éprouvent des symptômes plus fâcheux. Cela vient de ce que le froid, en diminuant l'excitement excessif que ces malades éprouvent, les rend en même temps plus sensibles à l'action des stimulus ultérieurs. Si dans ces circonstances on donne au malade quelques remèdes stimulans, si on l'expose à l'action du feu, ces stimulans produiront un excitement d'autant plus considérable, que l'excitabilité aura été plus accumulée par le froid. On peut juger par-là des précautions qu'on doit prendre dans l'administration des remèdes rafraîchissans.

Lorsqu'un malade a été soumis à un traitement rafraîchissant, il faut bien se garder de l'exposer à la chaleur ou à d'autres stimulans; à moins qu'un degré plus considérable de faiblesse, ou qu'un changement de forme dans la maladie ne force d'agir autrement. Un froid modéré, mais long-temps continué, produira le

même effet qu'un froid violent, mais de peu de durée.

On doit, dans les maladies sthéniques, être très-réservé dans l'usage du froid, parce qu'il serait très-difficile d'empêcher que le stimulus de la chaleur ou de quelque autre excitant ne succèdât au froid trop violent qu'on aurait employé.

Des physiciens ont observé qu'il n'a pas été possible d'élever, au-delà d'un certain degré du thermomètre, des êtres vivans exposés dans des étuves à une chaleur très-vive. Sans chercher à expliquer ces observations subtiles, le médecin doit prendre, pour règle de sa conduite, des vérités simples et généralement reconnues (1). Ce qu'on doit conclure de ces expériences, c'est que l'excitabilité ne peut s'accroître et s'accumuler que jusqu'à un certain degré, et que l'excitement a des bornes au-delà desquelles il ne peut plus s'élever.

Une chaleur trop considérable, ou trop long-

---

(1) L'auteur regarde ces observations comme des bizarreries et des subtilités : *Egli è vero d'altronde che il medico pratico non deè badare a siffatè sottigliese e bizzarrie.* Je pense au contraire que le résultat de ces belles expériences présente une des objections les plus fortes contre Brown. J'ai développé mes idées sur cet objet dans mon discours préliminaire. (*Note du traducteur.*)

temps continuée, consume à la fin l'excitabilité; et il ne peut plus en résulter aucun excitement. C'est ainsi que lorsque les Européens séjournent pendant quelque temps à Surinam, on observe au thermomètre une diminution dans leur température. Ce phénomène est dû à la faiblesse indirecte produite par la diminution d'excitabilité, et à la transpiration abondante qui favorise le dégagement du calorique; aussi sentent-ils alors un grand besoin de réparer leurs forces par des stimulans actifs, tels que l'eau-de-vie (1). etc.

Si l'on réfléchit qu'une chaleur trop vive, ou trop long-temps continuée, a la propriété de produire la faiblesse indirecte, une atonie générale, et d'autres phénomènes semblables, et que le froid, au contraire, s'oppose à l'action immodérée de la chaleur, et empêche que l'excitabilité ne se consume, et que l'excitement ne devienne trop énergique, il sera facile de comprendre pourquoi les personnes fortes et pléthoriques se trouvent bien des bains froids, tandis que les personnes faibles, dont les humeurs sont appauvries, s'affaiblissent de plus en plus, sont attaquées de spasmes, et ne recouvrent qu'avec peine leur première chaleur, lorsqu'elles font usage de ces bains.

---

(1) Bruce rapporte que les peuples de l'Abyssinie font un grand usage des épiceries, et sur-tout du poivre.

J'ai connu un homme faible qui prenait, l'été, des bains froids dans lesquels il restait pendant long-temps : il ressentit bientôt des douleurs aux articulations ; il tomba dans un état de langueur, et fut pris d'une fièvre qui devint opiniâtre. On s'apperçut dans la suite que la fièvre revenait toutes les fois qu'il prenait des bains froids.

Il n'est pas besoin d'admettre dans le froid une propriété tonique, pour expliquer comment le scrotum, relâché par la chaleur, peut se contracter lorsqu'il ressent l'action du froid. Si le froid paraît alors agir comme tonique, c'est parce qu'il dissipe le relâchement, qu'il modère l'action excessive de la chaleur, et qu'il rend cette partie plus sensible aux stimulus ultérieurs. Au reste, le même effet peut être produit par d'autres stimulus, par une chaleur sèche et humide, surtout lorsqu'elle est modérée, et par d'autres moyens semblables, dans le détail desquels il est inutile d'entrer (1).

Lorsque l'action des puissances excitantes est trop forte, ou trop longtemps continuée, il en résulte un excitement, d'abord très énergique, mais qui diminue ensuite peu-à-peu, et finit

(1) Voici la phrase italienne, que je n'ai pas jugé à propos de traduire : *Ma spacialmente si contrae e s'alza lo scroto quando gli si applica una mano calda, le cui ditta leggiermente to solletichino.*

par cesser entièrement. C'est ainsi que se produit la faiblesse indirecte, et que l'excitabilité se détruit et se consume.

Lorsque la chaleur agit sur le corps, il est évident qu'elle stimule, et qu'elle augmente l'excitement; mais si son action est trop énergique ou trop long-temps continuée, elle produit la diminution de l'excitement et l'atonie qui en est la suite. Le froid dans ces circonstances, appliqué à un degré convenable, modère la chaleur excessive, réveille l'activité des fibres, et augmente la vigueur du corps; c'est sous ce seul point de vue qu'on peut le considérer comme un tonique.

Le froid peut aussi prévenir la corruption des humeurs, non par une propriété antiseptique qu'on lui a attribuée si gratuitement, mais parce qu'il fortifie les vaisseaux qui étaient sur le point de tomber dans la faiblesse indirecte, et qu'il s'oppose à la chaleur excessive qui accélérait la corruption des humeurs. Cependant cette corruption a lieu moins souvent qu'on ne l'a pensé; et lorsqu'elle existe, elle est toujours un effet de la faiblesse des vaisseaux, qui ne sont plus capables de mouvoir, d'unir et de séparer les différentes humeurs. C'est sur-tout sur la peau et sur les parties externes en général, que les effets du froid se manifestent spécialement, parce qu'il agit immédiatement et presque uniquement sur elles.

Lorsqu'on

Lorsqu'on plonge une main dans l'eau froide, et qu'on la porte ensuite sur le ventre d'une femme grosse, on augmente, il est vrai, les mouvemens du fœtus; mais ce phénomène ne prouve rien en faveur de la propriété tonique du froid. Il peut venir, ou de ce que le froid s'oppose à l'excès de la chaleur et à la faiblesse indirecte, ou de ce qu'il permet aux stimulus internes d'agir avec plus d'énergie, ou enfin parce qu'en affaiblissant et en relâchant la peau, il facilite les mouvemens du fœtus.

On devrait être plus circonspect qu'on ne l'est aujourd'hui, dans la prescription des eaux minérales. Ce que j'ai dit des bains froids peut également s'appliquer aux boissons froides. Un air pur, une agréable société, les plaisirs de l'amour, la danse, les alimens succulens, les boissons spiritueuses, et la chaleur du soleil, sont autant de stimulans qu'on trouve dans les endroits où l'on prend les eaux; ils pourraient même occasionner la faiblesse indirecte dans quelques sujets, si l'usage de l'eau froide ne la prévenait pas : mais les personnes faibles qui manquent de ces stimulans, ne peuvent faire usage des eaux minérales froides sans éprouver des flatuosités, des nausées, des étourdissemens, et d'autres symptômes de faiblesse. Les sujets faibles mêlent, avec avantage, l'eau minérale froide avec

l'eau chaude ; c'est par la même raison que les eaux chaudes d'Aix-la-Chapelle leur sont plus utiles que les eaux froides de Spa.

CHAPITRE X.

Parallèle entre les animaux et les végétaux.

Je crois avoir suffisamment démontré que la santé, la prédisposition à la maladie, et la maladie elle-même, dérivent de la même source ; c'est-à-dire de l'action des puissances excitantes, tant internes qu'externes, qui, lorsqu'elles agissent avec force, produisent la diathèse sthénique, et donnent lieu à la diathèse asthénique lorsque leur action est trop faible. Les puissances qui conservent notre vie, comme celles qui la détruisent, sont donc de la même espèce ; elles ne diffèrent que par leur degré d'énergie. Ainsi tous les alimens sont des stimulans : mais la nourriture animale et les substances aromatiques stimulent fortement et donnent de la vigueur, tandis que les végétaux stimulent moins, et produisent la faiblesse. Il en est de même de la chaleur, de l'air, des humeurs, et de toutes les autres forces excitantes.

J'ai démontré que les puissances capables de produire la diathèse sthénique sont les remèdes

indiqués contre les maladies qui dépendent de faiblesse et réciproquement. J'ai également fait voir qu'un excès de stimulus finit par ne plus produire d'excitement, mais qu'il donne lieu à cette espèce de faiblesse que nous avons appelée *faiblesse indirecte*.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici des corps vivans du règne animal, et des puissances qui agissent sur eux, peut s'appliquer, sous tous les rapports, au règne végétal. Ce sont aussi les puissances excitantes qui font vivre et mourir les végétaux. On ne peut guérir les plantes, ainsi que les animaux, que par des remèdes opposés à la cause qui a produit la maladie. Les mêmes causes produiront dans les plantes, comme dans les animaux, la faiblesse directe et indirecte. En un mot, tout ce qu'on a dit jusqu'ici de la vie animale est applicable au développement, à l'accroissement et au décroissement des végétaux.

Les puissances excitantes qui produisent tous les changemens et les modifications qu'éprouvent les végétaux, sont la chaleur, l'air, les différentes humeurs, et la lumière. Ces forces entretiennent la vie des plantes, tant que l'action qu'elles exercent n'est ni trop énergique, ni trop faible.

Les forces excitantes agissent aussi sur les plantes par un stimulus. C'est à ce stimulus qu'elles doivent la vie, la sensibilité qui leur

est propre, leur mouvement, leur verdure, leur floraison, leur accroissement, leur état stationnaire, et leur décroissement. L'excitement est dans les plantes, ainsi que dans les animaux, un effet général de l'action des puissances excitantes, et la cause prochaine de la vie.

La santé des plantes dépend donc aussi de l'action bien dirigée des puissances excitantes, et leurs maladies sont dues à l'énergie trop forte ou trop faible de ces mêmes puissances, à un excès ou à un défaut d'humidité, au froid ou à une chaleur trop forte. Le froid et la sécheresse produisent dans les plantes une faiblesse directe : une humidité trop abondante donne lieu à la faiblesse indirecte. Les rayons du soleil favorisent la végétation ; mais s'ils agissent avec trop de force ou pendant long-temps, ils produisent les maladies sthéniques, ou la faiblesse indirecte, si leur stimulus est porté au dernier degré d'intensité. La nuit, et le vent frais qui l'accompagne, préserveront les végétaux des mauvais effets d'une chaleur excessive. La nuit est aux plantes ce qu'un bain froid est aux hommes qui sont accablés par la chaleur, et ce qu'un air frais est à une personne attaquée de petite-vérole.

Tout le monde sait, par expérience, que l'excès et le défaut de chaleur sont contraires à

la végétation. L'action affaiblissante du froid est sur-tout très-sensible. Nous voyons quelquefois des arbres donner les plus belles espérances pendant leur floraison, et perdre leurs fruits avec la plus grande facilité, lorsque le froid continue. Les chaleurs ou les pluies excessives produisent le même effet. Il y a, dans le premier cas, faiblesse directe; et dans le second, faiblesse indirecte : celle-là est produite par un froid violent; celle-ci par une chaleur trop considérable. Les terres les plus fertiles sont, en général, celles où les forces excitantes agissent avec énergie et en quantité suffisante; celles qui sont soumises à l'action de plusieurs causes affaiblissantes, comme le froid, etc., sont les plus stériles. La végétation est très-prompte, en été, dans les environs de Pétersbourg, parce qu'il n'y a pas alors de nuit dans ce pays, et que l'action de la lumière et des autres stimulus s'y fait alors sentir sans interruption. Les vents froids qui s'élèvent le soir, et la fraîcheur du sol, suffisent, sans doute, pour prévenir la faiblesse indirecte, qui serait un effet nécessaire d'un stimulus long-temps continué.

On est obligé d'ouvrir, pendant le jour, les serres chaudes, non-seulement pour y renouveler l'air, mais encore pour prévenir la faiblesse indirecte qui menacerait les plantes expo-

sées à une chaleur trop vive. On observe, en général, que les végétaux et les fruits sur lesquels les puissances excitantes ont agi avec une énergie convenable, sont toujours préférables à ceux sur lesquels ces puissances n'ont agi que faiblement. Les fruits des pays chauds l'emportent sur ceux des pays froids. Le laboureur préfère les années chaudes aux froides. Les fleurs sont moins odorantes, et les fruits ont moins de saveur, dans les terrains humides. C'est ainsi que l'homme qui se nourrit de viande et boit du vin, a plus d'énergie dans ses facultés physiques et morales. Cependant l'excès des puissances excitantes peut devenir préjudiciable aux plantes comme aux animaux. Les puissances excitantes affectent plus fortement, dans les animaux, l'estomac, le cerveau, et les viscères en général, que les autres parties du corps. C'est sur la racine des plantes que les forces excitantes agissent avec plus d'activité et d'énergie; c'est cette partie qui jouit d'une plus grande excitabilité; c'est aussi vers elle que se portent, de préférence, les différens sucs; c'est sur elle enfin que la chaleur produira l'effet le plus avantageux, pourvu cependant qu'elle ne soit pas portée à un degré assez considérable pour causer des maladies sthéniques et même la faiblesse indirecte. Si la plante, au contraire, manque de

chaleur, ou si l'on met la racine en contact avec le froid, elle tombera dans la faiblesse directe.

La terre qui environne les plantes, sert, en quelque sorte, de filtre aux stimulus, c'est-à-dire à l'humidité et au calorique. Aussi, pour que cet effet ait lieu de la manière la plus avantageuse pour les végétaux, les pores de la terre ne doivent-ils être ni trop ouverts ni trop resserrés. Dans le premier cas, les stimulus la pénètrent avec trop de facilité et en trop grande quantité ; de là une constitution sthénique, un accroissement trop prompt, une végétation trop abondante, qui finissent par faire languir la plante, et par la faire tomber dans la faiblesse indirecte. Dans le second cas, c'est-à-dire lorsque la terre est trop dure, ou lorsque toute autre cause empêche les forces stimulantes de la pénétrer, la plante tombe dans la faiblesse directe. La terre n'est pas absolument nécessaire à la vie des plantes : j'ai vu croître des graminées dans des vases remplis d'eau distillée, et l'on sait qu'un grand nombre de plantes grasses croissent très-bien dans l'eau.

On laboure la terre avec soin, afin qu'elle soit plus divisée, et qu'elle puisse être pénétrée plus facilement par les différentes puissances excitantes. On mêle de la chaux, de l'argile, de la cendre, ou quelque autre substance absorbante,

à la terre qu'on veut cultiver, afin d'en diminuer la ténacité, et de la rendre plus friable, ou peut-être aussi, comme quelques-uns le pensent, pour dissoudre les parties huileuses et pour mettre en contact avec la plante les différentes humeurs qui lui sont nécessaires. Le fumier lui fournit aussi peut-être quelques parties grasses et onctueuses. Une terre trop friable et trop molle devient plus consistante quand on l'unit à l'argile. Celle qui est trop légère et trop poreuse, doit être couverte de cailloux ou d'autres substances analogues, afin que la chaleur et l'humidité soient retenues plus long-temps, et s'échappent avec moins de facilité. L'expérience a fait connaître l'utilité de ces divers moyens, et nous prouve que tout dépend de la chaleur et de l'humidité qui pénètrent la racine.

Un laboureur a-t-il une terre légère ? il cherchera à lui donner de la ténacité. Il cherchera, au contraire, à lui en ôter, si elle est argileuse ; autrement ses travaux seraient inutiles. Les climats chauds, et les étés où la chaleur est trop violente, ne conviennent pas aux terres argileuses ; ils en ferment presque tous les pores : ils conviendront, au contraire, aux terres maigres et friables, en les rendant plus compactes. Les saisons sèches conviennent aux terrains bas, et dans lesquels la racine des plantes est péné-

trée d'une humidité trop abondante ; tandis que les pluies sont avantageuses aux terrains élevés.

Les arbres qui entourent les champs situés vers le nord, dont la terre est maigre et légère, et les cailloux qu'elle renferme, sont utiles pour conserver aux racines des différentes plantes l'humidité et la chaleur qui tendent à s'échapper ; souvent même le laboureur est obligé de rapporter dans son champ ces mêmes cailloux qu'une économie mal-entendue lui avait fait ôter. Les champs exposés au midi n'ont pas besoin de toutes ces précautions ; ils sont suffisamment échauffés par le soleil ; ils sont à l'abri des vents froids, et celui du sud est rarement assez sec pour pouvoir leur nuire.

Tous les détails dans lesquels je viens d'entrer sur les plantes et sur leur culture, prouvent combien est grande l'analogie qui existe entre les végétaux et les animaux (1). Tout ce qui croît et végète dans la nature est dirigé et déterminé par l'excitement, produit lui-même par l'action des forces excitantes ; c'est, en un mot, l'excitement qui constitue la vie des animaux et des végétaux. Mais ces mêmes puissances qui donnent à la vie sa première impulsion et qui la maintiennent, tendent enfin à sa

---

(1) Voyez *le Médecin Philosophe*, tome II, p. 531.

destruction. Il est aussi naturel de vieillir et de mourir, que de naître et de continuer de vivre. Chaque être vivant continue de maintenir et de conserver la vie dans l'être auquel il la transmet par la génération. C'est ainsi que les animaux et les plantes se renouvellent dans l'immensité des siècles; c'est ainsi que tous les êtres vivans se conservent, se reproduisent et se perpétuent: ils ont donc tous une origine analogue. Les individus périssent, mais les espèces se conservent. La même cause qui produit, détermine et dirige la naissance, l'accroissement et la perfection des individus, les affaiblit et les conduit à la destruction. Telle est la loi de la nature. La vie est un état forcé, dirigé et maintenu par une application convenable des puissances excitantes, dont l'action nous conduit enfin naturellement et nécessairement à la mort. La vie, la santé, la maladie, et la mort, sont donc également l'effet des forces stimulantes, comme le démontre évidemment l'histoire des plantes et des animaux.

On a généralement observé que le vent d'occident est le plus favorable à la fécondité des plantes; c'est aussi dans les contrées occidentales que la population est la plus considérable. Une chaleur humide est peut-être une des principales causes de cette fécondité. On a remar-

qué que les poissons se multiplient extraordinairement dans un étang d'eau chaude, près d'Aix-la-Chapelle. On pourrait mettre en question si l'usage des boissons chaudes, si fréquentes dans la Chine, ne contribue pas à la grande population de ce pays.

NOTES DE FRANCK

SUR

L'OUVRAGE DE ROBERT JONES,

CITÉES DANS CET OUVRAGE.

Je me propose d'examiner dans cette note (1), *si toutes les puissances excitantes agissent de la même manière*, *et si elles n'agissent qu'en stimulant.*

J'examinerai d'abord les puissances excitantes dont le mode d'action est le plus sensible; je passerai ensuite à l'examen de celles dont la manière d'agir n'est pas aussi évidente, et dont les causes plus obscures ne peuvent être connues que par les effets qu'elles produisent. » Ce raisonnement est opposé, il est vrai, à l'ignorance et aux » préjugés; mais il sera approuvé par les hommes d'un ju- » gement sain. (Brown, *Compend. tom. I*, *p. 94.*)

De l'Air.

Je n'ai pas besoin d'avertir que l'atmosphère est composée de deux espèces de gaz, c'est-à-dire du gaz *azote* et du gaz *oxygène*, et que le second peut seul servir à la respiration et à la combustion. Ces faits sont universellement connus et démontrés avec la plus grande évidence.

Lorsque le gaz oxygène se trouve en quantité suffisante dans l'atmosphère, il *excite* les êtres vivans d'une manière convenable, et il rend l'exercice de leurs fonctions plus libre et plus facile; mais si la quantité en est trop ou trop peu considérable, les fonctions s'affaiblissent, ou elles

---

(1) Voyez la note de la page 8 de ce volume.

acquièrent un trop haut degré d'énergie, auquel peut succéder la *faiblesse indirecte.* On peut prouver cette assertion par les expériences les plus directes. Une infinité d'exemples prouvent que les êtres vivans peuvent éprouver une faiblesse extrême dans les salles de spectacle, dans les temples, et en général dans tous les lieux fermés où un grand nombre de personnes absorbe l'oxygène par la respiration, ou dans ceux où il se trouve beaucoup de matières en combustion, et où l'oxygène se combine avec le carbone pour former l'acide carbonique.

La lumière des chandelles devient alors languissante; les hommes éprouvent un sentiment de pesanteur et de faiblesse, qui augmente de plus en plus, et ils périssent enfin si l'air n'est pas renouvelé.

L'air est quelquefois tellement vicié dans les prisons et dans les autres lieux fermés, ou, pour parler plus exactement, il se trouve privé d'une si grande quantité d'oxygène, qu'il donne naissance à des fièvres très-dangereuses et très-malignes. Zimmerman, dans son excellent ouvrage sur *l'expérience*, rapporte que de cent cinquante Anglais qui furent renfermés à Calicut dans une prison très-étroite, cent vingt-quatre moururent en peu de temps, et que le reste fut attaqué de la fièvre qu'on appelle *putride.* (*Op. cit. p.* 257).

Si le gaz oxygène abonde dans l'atmosphère, ou si on le fait respirer dans un état de pureté, il produit d'abord une énergie excessive et ensuite la faiblesse indirecte. L'illustre Macquer avait déja observé que l'air vital accélérait les mouvemens de la vie, et consumait la source de la vie avec autant de promptitude qu'il consumait les corps combustibles. Le célèbre Fourcroy a confirmé cette assertion par de belles expériences. Il a constamment observé que si l'on plaçait sous

une cloche pleine de gaz oxygène un animal à sang chaud, sa respiration s'accélérait, sa poitrine se dilatait à un degré considérable, le cœur et les artères se contractaient avec force, et qu'enfin il éprouvait une vraie fièvre inflammatoire, ses yeux devenaient rouges et menaçans, la sueur coulait de toutes parts, et la température de tout son corps augmentait. Cet état n'était pas de longue durée, la faiblesse ne tardait pas à lui succéder, et enfin la gangrène se manifestait dans la cavité de la poitrine, et était bientôt suivie de la mort.

Je crois devoir observer que M. Girtanner (*Journal de Rozier*, *juin 1790*), en exposant sa doctrine, ou plutôt une copie imparfaite de celle de Brown, ne considère pas le gaz oxygène comme une puissance excitante, mais qu'il le regarde comme le principe de l'irritabilité. La doctrine de cet auteur ayant été réfutée dans différentes circonstances, il n'est pas nécessaire que je m'en occupe plus long-temps. Il me suffira d'observer que M. Girtanner aurait dû s'abstenir de toutes recherches sur la nature intime de l'irritabilité; recherches qui ne peuvent qu'être inutiles, comme l'observe Brown dans ses *Élémens de Médecine*, 5118.

De la Chaleur.

Personne n'ignore que le calorique est nécessaire à la conservation de la vie animale et végétale. Un degré modéré de chaleur excite, de la manière la plus avantageuse, tous les corps organique, et les maintient dans un état de force et de santé: mais si le calorique diminue, il cause la faiblesse directe; et s'il devient trop abondant, il produit dans les êtres vivans une énergie excessive, et bientôt la faiblesse indirecte.

Un degré modéré de chaleur, tel que celui qui règne dans les climats tempérés, est très-convenable à l'économie ani-

male et végétale: il suffit, pour s'en convaincre, d'observer la vigueur, la vivacité du coloris, la sagacité, le courage et toutes les autres qualités qui caractérisent les habitans des climats tempérés. Le règne végétal nous en fournit un exemple bien frappant. En effet, quelle fécondité dans ces climats ! tout favorise la végétation dans ces contrées heureuses.

Le défaut de calorique, appelé communément *froid*, affaiblit, en raison de son intensité, tous les corps organiques. Cette proposition, fondée sur un fait simple et évident, n'aurait certainement pas éprouvé autant d'opposition, si elle n'avait pas été diamétralement contraire à l'idée qu'on s'était formée du froid, qu'on regardait depuis un temps immémorial comme tonique. Cependant cette opinion ne paraît avoir en sa faveur que l'autorité des siècles, et quelques phénomènes des corps vivans, qui n'ont pas été suffisamment analysés. Je vais exposer en peu de mots le résultat de mes observations sur ce point important de théorie. Si je ne suis pas en état de le présenter dans tout son jour, je me flatte du moins que mes réflexions pourront conduire à des recherches ultérieures. Voici les principaux raisonnemens qu'on fait en faveur de la propriété tonique et fortifiante du froid.

1°. Les peuples du Nord sont plus robustes que ceux du Midi.

2°. Nous sommes plus vigoureux dans l'hiver que dans l'été.

3°. Le froid augmente, par sa propriété astringente, la densité de la fibre; il en accroît par conséquent l'énergie.

4°. Le froid produit les maladies inflammatoires.

5°. Les bains froids sont utiles dans les maladies qui dépendent de faiblesse.

Je vais répondre à toutes ces objections.

1°. Les habitans des pays froids qui sont voisins du pole, loin d'être vigoureux, sont réduits à la plus grande faiblesse: il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'histoire des voyages faits dans ces horribles contrées. Les Lapons, dit Voltaire, d'après le témoignage des voyageurs, n'ont que trois pieds de hauteur; ils sont pâles; ils ont les cheveux courts, durs et noirs, et le teint olivâtre; toutes les parties de leur corps les distinguent des peuples qui avoisinent leurs déserts; leurs facultés intellectuelles sont proportionnées à celles de leur corps. Enfin Maupertuis appelait les Lapons le rebut de l'espèce humaine. Comment peut-on prétendre que les peuples du Nord sont plus robustes que les habitans des climats dont la température est modérée ? Et si réellement, quelques peuples, qui se trouvent placés dans la partie la plus froide des climats tempérés, sont plus vigoureux que les habitans de la portion la plus chaude de ces mêmes régions, que peut-on en conclure en faveur de la prétendue propriété tonique du froid ? Qui peut ignorer que les sciences, les beaux arts, et le luxe qui vient à leur suite, ont pris naissance dans les pays méridionaux tempérés, et que c'est dans ces climats qu'ils continuent de fleurir ? Qui peut ignorer enfin combien ces causes peuvent contribuer à affaiblir ces peuples ? Ne doit-on pas aussi attribuer, en partie, la faiblesse qu'ils peuvent éprouver, à l'usage excessif des liqueurs spiritueuses ? Il paraît donc que si les habitans des pays où il ne règne pas un froid trop violent, sont plus robustes que ceux qui vivent dans des climats chauds, ils doivent plutôt cet avantage à leur manière de vivre, aux boissons dont ils font usage, et aux exercices auxquels ils se livrent, qu'à la propriété prétendue tonique du froid.

Quelle différence entre les facultés des animaux des pays froids, et de ceux des pays chauds! On voit, dans le Nord, l'ours marcher à pas lents et avec pesanteur. Les oiseaux n'offrent dans ces régions que des couleurs sombres, tandis que les pays chauds fournissent les animaux les plus vifs, tels que le tigre, etc., et que les oiseaux y sont ornés des couleurs les plus brillantes.

Il en est de même du règne végétal. Les végétaux n'ont presque aucune saveur dans les pays froids.

2°. Quelles sont les personnes qui se trouvent plus vigoureuses dans l'hiver que dans l'été, et qui préfèrent la première saison à la seconde? Ce sont, sans doute, celles qui sont jeunes, robustes et bien nourries; tandis que les sujets faibles et cachectiques se trouvent, au contraire, beaucoup mieux de la chaleur. Parmi les goutteux, les hydropiques, les asthmatiques et les phthisiques, en est-il un seul qui jouisse d'une meilleure santé l'hiver que l'été? La vigueur dont jouit, pendant l'hiver, une personne bien nourrie, bien vêtue, et qui fait usage de liqueurs spiritueuses, ne prouve point la propriété fortifiante du froid. Le froid ne fortifie alors qu'en diminuant les effets d'un régime trop échauffant, et en réduisant la chaleur au degré nécessaire à l'état de santé. Si l'on se trouve incommodé après un bon repas, la diète observée pendant un certain temps semble donner des forces; doit-on en conclure que la diète est un excitant? Une boisson abondante d'eau froide peut ranimer les forces abattues par le vin pris en plus grande quantité que de coutume; s'ensuit-il que l'eau froide soit un excitant?

On voit évidemment, d'après ce que nous venons de dire, que le froid affaiblit en raison de son intensité, et que s'il paraît produire un effet contraire chez les jeunes gens,

chez les personnes robustes, etc., cela n'est dû qu'à une diminution modérée du stimulus excessif de la chaleur. Voici ce que dit Richter sur cet objet: *Frigidus aer aliter robustos, aliter debiles afficit. In robustis, plus nativi caloris, plus coctionis et roboris conciliat. Non eadem in debilibus ratio locum habet; in his enim internùs motus, languidior ob vasa per se laxiora et causae comprimenti faciliùs cedentia, suffocatur potiùs a frigore, quàm ab attritu tam parvo intenditur : unde frigus, languor et sensus ponderis, ita ut meritò a valetudinariis arceamus frigus, nisi lene sit.*

3°. M. Rasori ayant déja (*Compend di Brown*, tome 2, page 172, note) réfuté, par les argumens les plus convaincans, l'opinion qu'on s'était formée sur la propriété astringente du froid, je ne m'étendrai pas beaucoup sur cet objet : j'ajouterai seulement que si le froid fait tomber les anneaux des doigts, et produit plusieurs autres phénomènes semblables, on doit attribuer de pareils effets à son action débilitante, puisque les mêmes phénomènes se manifestent dans la terreur, dans les asphyxies, et dans les différens états de faiblesse, où le cœur et les artères ne peuvent pas pousser le sang dans les extrémités des vaisseaux; ce qui en diminue le diamètre, et rend, par la même raison, moins considérable le volume des parties auxquelles ils se portent. Mais, de plus, si le froid exerçait réellement une action astringente sur la surface externe du corps, comment pourrait-il faciliter l'éruption de la petite-vérole bénigne? Comment expliquerait-on les effets des boissons froides sur certains malades, chez lesquels, d'après le rapport du docteur *Alexander*, elles ont excité des sueurs abondantes, tandis qu'on avait employé inutilement un régime échauffant? Ne peut-on pas dire, avec plus de raison, que le froid ne semble resserrer la surface externe du corps qu'en affai-

blissant les vaisseaux cutanés sur lesquels il agit directement ; mais que, dans les personnes affectées de diathèse sthénique, il relâche le système cutané, en diminuant la densité et la rigidité morbifiques ? On peut expliquer facilement, d'après ces principes, comment la transpiration peut être supprimée tantôt par le froid, et tantôt par la chaleur. On regardait mal-à-propos cette suppression de la transpiration comme la cause d'un grand nombre de maladies, tandis qu'elle n'est qu'un symptôme de la diathèse sthénique, ou de la diathèse asthénique.

4°. On dit très-souvent que le froid produit des maladies inflammatoires.

M. Girtanner (*lib. cit.*) prouve, par des expériences directes que j'ai répétées en partie, que la chaleur détruit l'excitabilité. Il a fait périr par le moyen de la chaleur différens animaux, tels que des chats, des chiens, etc. ; et il a observé que la chaleur les privait de leur *irritabilité*. L'application du stimulus de l'électricité excitait à peine alors la contraction du cœur et des artères. On a fait la même observation sur les végétaux. L'action des rayons du soleil détruit l'excitabilité de *l'hedysarum gyrans*. Le célèbre Fontana et M. Medicus ont prouvé que l'excitabilité des plantes est très-abondante le matin, et qu'elle est peu considérable le soir. Cette diminution d'excitabilité est due à l'action de la chaleur que la plante a éprouvée pendant la journée. Le froid, qui n'est que la diminution ou la privation de la matière de la chaleur, doit donc accumuler l'excitabilité ; et comme les puissances excitantes les moins actives peuvent produire un excitement énergique, lorsqu'elles agissent sur une excitabilité très-abondante, il s'ensuit que les personnes faibles seront plus facilement affectées de maladies sthéniques, si,

après avoir éprouvé l'action du froid, elles s'exposent à celle de la chaleur. « De là, dit Girtanner, la chaleur » qu'on sent en sortant d'un bain froid ; de là ces ma- » ladies qu'on prend en venant de l'air froid dans une » chambre chaude, et que les médecins attribuent à une » transpiration supprimée; hypothèse entièrement fausse. » Si les enfans conservent, pendant quelque temps, de la neige dans leurs mains, ils éprouvent souvent une inflammation dans ces parties. Il n'est pas même nécessaire, pour que cet effet ait lieu, que les enfans s'approchent du feu. En effet, l'excitabilité étant accumulée par le contact de la neige, la chaleur de l'atmosphère agit alors avec plus d'activité. La privation du calorique, et de la lumière, fait tomber, pendant l'hiver, les animaux et les végétaux dans un état de langueur. Leur excitabilité s'accumule, pendant cette saison, à un tel point que le moindre stimulus peut les ranimer au printemps. Le degré de chaleur qui se fait sentir au printemps, quoiqu'inférieur à celui qu'ils éprouvaient lorsqu'ils sont tombés dans la faiblesse vers la fin de l'automne (parce que leur excitabilité diminuée exigeait un stimulus plus énergique), suffit alors pour les ranimer La végétation nous présente les mêmes phénomènes: les plantes alternativement exposées au froid et au chaud prennent un accroissement plus prompt.

On ne doit donc pas être surpris que les maladies sthéniques soient plus fréquentes en hiver qu'en été, puisque le moindre stimulus, appliqué sur l'excitabilité accumulée par le froid, produit un excitement énergique. D'ailleurs, le corps doit avoir moins de force en été, parce que les sécrétions sont plus considérables dans cette saison que dans l'hiver. Nous savons de plus que la com-

bustion offre une flamme plus vive en hiver qu'en été, parce que l'atmosphère contient plus d'oxygène sous un volume égal d'air. N'en serait-il pas de même de la respiration ? Il est incontestable que nous respirons une plus grande quantité de gaz oxygène, sous un volume égal d'air, en hiver qu'en été : nous devons donc aussi éprouver un excitement plus énergique. C'est peut-être pour cette raison que les péripneumonies sont plus communes en hiver qu'en été. La bonne chère à laquelle on se livre plus fréquemment pendant l'hiver, peut aussi être une des causes des maladies sthéniques ; elle produit plus particulièrement cet effet chez les personnes qui ne sont pas habituées à une bonne nourriture. J'ai observé, pendant plusieurs années, que le nombre des malades, et sur-tout des personnes attaquées de péripneumonie, était toujours plus considérable dans notre hôpital après les jours de fête. Cependant je dois avouer que les maladies sthéniques ne sont pas très-fréquentes pendant l'hiver. Il est absolument faux que les maladies sthéniques soient rares dans l'été, comme l'observe le docteur Mosely *on Tropical Diseases*, sur-tout si la chaleur n'est pas assez violente pour produire la faiblesse indirecte.

La péripneumonie, le catarre, le rhumatisme, etc., et toutes les maladies en général causées par les changemens successifs de l'atmosphère, sont produites par le chaud et non par le froid, comme je l'expliquerai plus au long dans une autre occasion.

5°. L'usage des bains froids dans les maladies de faiblesse est fondé sur l'autorité des siècles et sur la confiance aveugle du peuple. Quoi qu'il en soit, je me flatte de combattre cette opinion par des faits et par des raisons qui pourront engager plusieurs de nos lecteurs à se livrer à l'examen d'un point

de doctrine aussi important, et qui a tant d'influence sur la pratique de la médecine.

N'ayant point fait d'expériences particulières sur cet objet, et voyant que toutes les observations consignées dans les ouvrages de médecine étaient opposées à cette opinion, j'aurais perdu en quelque sorte l'espérance de répandre quelque lumière sur cette question intéressante, si un ouvrage excellent qui vient de paraître, ne m'avait fourni les raisonnemens les plus forts en faveur de la théorie de Brown sur les bains froids. Je veux parler de l'ouvrage de Marcard sur la nature et l'usage des bains (*ueber die natur und den gebrauch der baeder, 1793*). L'auteur de cet ouvrage est médecin des bains de Pyrmont. Il mérite d'autant plus de confiance, qu'il n'est attaché à aucune théorie, qu'il ignore vraisemblablement celle du docteur Brown, et qu'il ne présente que les résultats d'une longue expérience et les observations les plus exactes.

Premièrement, j'examinerai s'il est vrai, comme on le pense communément, que le bain froid affaiblisse et relâche;

Deuxièmement, si les bains froids ont été constamment avantageux dans les maladies asthéniques, ou s'il y a des cas dans lesquels ils ont produit un effet contraire;

Troisièmement, si, dans le cas où ces bains ont paru avantageux, on ne doit pas attribuer ce succès à d'autres causes.

1°. A peine, dit M. Marcard, prescrit-on à quelque malade un bain chaud (la température du bain chaud s'élève depuis le 21e degré du thermomètre de Réaumur, jusqu'au 29e), qu'aussitôt les assistans, et la plupart des médecins, s'écrient que *le bain chaud affaiblit et qu'il relâche.*

M. Marcard parcourt d'abord l'histoire des bains chauds; il observe qu'ils étaient en usage chez les Grecs et chez les Romains, et qu'on ne peut pas présumer qu'ils fussent considérés comme débilitans, puisque le bain chaud était le symbole consacré à Hercule. Les anciens qui ont condamné l'usage des bains chauds, ne l'ont fait que pour s'opposer aux désordres auxquels donnaient lieu les bains publics.

Sanchez prétend que les anciens étaient plus vigoureux que nous, parce qu'ils faisaient usage des bains chauds; mais cette assertion est exagérée. Les peuples de l'Orient se servent encore présentement des bains chauds pour rétablir leurs forces. M. Bruce raconte, dans l'histoire de ses voyages, que lorsque ses forces étaient épuisées, il les rétablissait promptement en prenant un bain chaud.

L'opinion, que le bain chaud relâche, semble fondée sur des expériences faites sur le cuir, qui s'alonge dans l'eau chaude, mais cet effet n'est pas dû à la chaleur; il est produit par l'eau, qui, à quelque température qu'elle soit, pénètre les pores du cuir. Quoi qu'il en soit, on ne doit jamais faire l'application des phénomènes des corps inanimés à l'économie animale et végétale. Aussi M. Marcard observe-t-il, avec raison, qu'on ne doit pas comparer notre peau à un parchemin, et que si le bain relâchait, il ne produirait cet effet que sur les parties inorganiques du corps humain, comme l'épiderme et les ongles. Il confirme cette théorie par une longue expérience, et il nous assure que, quoiqu'il ait prescrit très-souvent les bains chauds à un grand nombre de femmes très-faibles et à des personnes cachectiques, il n'a jamais observé qu'ils aient produit la faiblesse: il a ajouté que, dans une infinité de cas, ils ont ranimé les forces, et guéri un grand nombre de maladies spasmodiques.

Au reste, M. Marcard n'est pas le seul qui ait retiré cet avantage des bains chauds. MM. Falconer et Lee nous assurent que leurs malades se sentaient plus vifs et plus vigoureux les jours où ils prenaient des bains chauds. Ces faits, et une infinité d'autres, prouvent évidemment que les bains chauds, qu'on avait généralement regardés comme débilitans et comme nuisibles, par la même raison, dans les maladies asthéniques, ont, au contraire, une propriété vraiment excitante, qui les rend très-utiles dans ces maladies.

2°. On conçoit maintenant, d'après les preuves que nous avons données de l'utilité des bains chauds dans les maladies asthéniques, et de celle du froid dans les maladies sthéniques, que les bains froids ne peuvent produire de bons effets dans les affections asthéniques, à moins qu'on n'emploie, en même temps, d'autres moyens capables de s'opposer à leurs mauvais effets. Hippocrate paraît avoir connu cette vérité. Aphor. 17 et 18, section V, *Frigida convulsiones antrorsùm et retrorsùm, distentiones, nigrores, et rigores febriles inducunt: inimica ossibus, dentibus, nervis, cerebro, spinali medullae; calida verò grata.* Galien a observé une paralysie de la vessie, produite par l'usage des bains froids. Cet effet aurait dû le convaincre de leur propriété débilitante. Les partisans des bains froids sont obligés de convenir qu'ils ont quelquefois été nuisibles dans les maladies qui dépendent de faiblesse; mais ils ne regardaient ces faits que comme des exceptions à leur théorie, et ils les attribuaient à l'action trop fortifiante des bains froids, dans les maladies où la faiblesse est extrême. Cette idée singulière a été adoptée par le docteur Armstrong (*Traité des maladies des enfans*, *p. 126*): « Je dois observer, dit-» il en parlant du rachitis, que le bain froid est le der-

» nier moyen qu'on doive employer : il exerce une action » si prompte et si fortifiante, qu'on ne doit y avoir re» cours que lorsque le malade est disposé convenable» ment ». Il observe de plus, que si l'enfant conserve sa gaîté pendant l'usage des bains froids, on peut continuer de les prescrire ; mais si l'on s'apperçoit, au contraire, que le bain froid produise un état d'abattement et de somnolence, on doit s'en abstenir. Cela prouve combien, lorsque, malgré ces symptômes qui indiquent avec certitude que ce remède ne convient pas dans ces circonstances, on persiste dans son usage, il peut devenir funeste, comme j'ai eu occasion de l'observer. M. Marcard rapporte plusieurs observations analogues, et il assure que rien n'est plus dangereux que de faire prendre des bains froids aux personnes épuisées par l'onanisme, ou par la jouissance des femmes. C'est sur-tout, ajoute-t-il, dans le cas où les fonctions du systême sont très-faibles, que le bain froid est très-dangereux. J'ai vu un malade attaqué de tétanos expirer au moment où on le mit dans un bain froid.

3°. La plupart des médecins qui prescrivent les bains froids, ne comptent cependant pas sur ce seul moyen, puisqu'ils recommandent, en même temps, les autres remèdes excitans, tels que le quinquina, la valériane, le vin, une bonne nourriture, et l'exercice. Peut-on, d'après cela, attribuer le succès de cette méthode au bain froid, que l'on ne prescrit que vers la fin du traitement? Je sais que, dans certains pays méridionaux, on fait un grand usage du bain froid, et même de la glace, dans les maladies où il existe une extrême prostration de forces, comme dans les fièvres putrides; mais il faut observer que le froid ne fortifie, dans ce cas, qu'en réduisant au degré convenable le

stimulus de la chaleur, et en s'oppossnt à la faiblesse indirecte. On peut aussi expliquer d'une manière avantageuse l'utilité du froid dans les hémorragies, et même dans celles qui sont passives. La plupart des médecins conviendront avec moi, que, quoique l'application du froid arrête quelquefois les hémorragies les plus violentes, ce moyen ne suffit pas pour prévenir les rechûtes, et pour produire une parfaite guérison. L'application du froid n'arrête une hémorragie qu'en produisant une espèce de lipothymie locale. En effet, combien de fois ne voit-on pas des hémorragies résister aux moyens les plus efficaces, et ne s'arrêter que lorsque le malade tombe en syncope! La saignée produit le même effet dans les hémorragies passives; doit-on en conclure qu'elle excite? D'ailleurs, l'application du froid, dans ces sortes d'hémorragies, produit-elle toujours des effets aussi heureux qu'on le prétend? On m'a fait part de quelques observations d'hémorragies passives, que l'application de l'esprit de vin a arrêtées sur-le-champ. J'ai vu appliquer inutilement le froid dans une hémorragie survenue à un scorbutique.

Si l'on considère attentivement le résultat des expériences faites sur le bain froid par les médecins les plus distingués, on s'apperçoit que tous conviennent que le bain froid peut affaiblir, mais qu'on fortifie constamment les malades par les bains d'immersion. On pourrait expliquer ce phénomène de la manière suivante: Lorsqu'on électrise négativement, en tirant, par exemple, une étincelle d'un sujet isolé, n'est-il pas vrai qu'en lui faisant perdre de son électricité, on lui donne une commotion plus ou moins sensible? Pourquoi n'obtiendrait-on pas le même effet en agissant sur le calorique? Si l'on applique le froid, ou, pour parler d'une manière plus exacte, si l'on enlève à la surface externe du

corps une portion de calorique, le reste doit se porter avec rapidité vers la surface externe du corps, pour se remettre en équilibre. Il est probable que dans le moment où le calorique se précipite vers la peau, il stimule toutes les parties par lesquelles il passe, et produit du moins une vigueur momentanée. Mais si le froid est appliqué pendant long-temps à la surface externe du corps, il affaiblit alors, comme tout le monde en convient, parce qu'il prive le corps d'une trop grande quantité de calorique. C'est ainsi que l'électricité négative, long-temps continuée, produit la faiblesse. Le bain froid ne fortifie donc que quand on y reste peu de temps. On doit éviter, dit Aétius, l'action trop long-temps continuée du froid. *Vitanda est longior in frigido solo mora.* Les Anglais, que nous devons regarder comme nos maîtres sur cet objet, se précipitent subitement dans l'eau, en sortent un moment après, répètent cette immersion deux ou trois fois, et se livrent ensuite à l'exercice. Toutes les précautions et les règles que les médecins éclairés prescrivent sur la manière de prendre les bains froids, tendent toutes à prévenir la faiblesse. Quoiqu'ils conseillent unanimement de ne pas entrer dans un bain froid, lorsqu'on éprouve une chaleur trop vive, ou qu'on s'est livré à un exercice trop violent, ils s'accordent tous à recommander de ne pas prendre ces sortes de bains après s'être livré à un trop long repos. Le bain froid, dit Marcard, peut affaiblir excessivement les personnes livrées à l'inaction. Si l'on ajoute que le froid, en accumulant l'excitabilité, peut favoriser ainsi l'action successive du calorique, je croirai en avoir dit assez pour engager mes lecteurs à réfléchir sur ce point de doctrine, qu'on n'avait pas encore soumis à une rigoureuse analyse.

Après avoir examiné les effets du calorique, selon qu'il

agit plus ou moins énergiquement, nous allons passer à l'examen de ceux que produit son action excessive.

Il est inutile de citer des exemples de maladies sthéniques produites par l'excès du calorique; ils sont connus de tout le monde. Je m'occuperai d'ailleurs de cet objet dans une autre note.

Je ne considérerai ici que les phénomènes de la chaleur portée au point de produire la faiblesse indirecte.

Les habitans des pays où la chaleur est extrême sont maigres et épuisés. La chaleur est si violente dans la Jamaïque, qu'on a de la peine à reconnaître, sur la figure des habitans qui s'y trouvent, cette vivacité des yeux et ce coloris agréable qui caractérisent les Anglais. Tous les habitans de la partie méridionale de l'Amérique sont pâles, faibles et épuisés : on les prendrait plutôt pour des spectres ambulans que pour des hommes. La transpiration est si abondante à Carthagène, que les habitans de cette ville sont réduits à un état d'inertie et de faiblesse extrême. On observe constamment que ces peuples meurent beaucoup plus promptement que les habitans du Nord.

On doit conclure de tout ce que nous venons de dire, que le froid affaiblit, non parce qu'il possède une propriété sédative, mais parce qu'il prive le corps d'une quantité plus ou moins grande de calorique; que le calorique excite jusqu'à un certain point; qu'il affaiblit lorsqu'il est excessif; et que quoique ses effets se manifestent dans tout le corps, ils sont cependant plus sensibles sur sa surface externe, parce qu'il agit immédiatement sur elle; que le froid est une des principales causes d'une maladie singulière qui attaque souvent les enfans, connue sous le nom d'*endurcissement du tissu cellulaire*; et qu'enfin un degré de chaleur considérable produit plus spé-

cialement l'inflammation du poumon, l'érysipèle, et différentes maladies de la peau tant aiguës que chroniques.

De la Lumière.

La lumière produit, sur les corps organiques, des effets bien sensibles. Quand elle agit avec un degré de force convenable sur les animaux et sur les végétaux, ils conservent leurs couleurs naturelles; ils s'affaiblissent, au contraire, et perdent leurs couleurs, quand ils sont privés de lumière. « Les animaux, dit Girtanner, privés de » lumière et vivant dans les lieux obscurs, perdent leurs » couleurs et deviennent blancs, ce qu'on observe dans les » animaux arctiques, pendant les longues nuits, dans les » pays près du pole; c'est ce que j'ai observé dans les » animaux qui habitent les Alpes, et qui sont cachés dans » des souterrains pendant la plus grande partie de l'année. » Les plantes perdent leur couleur verte, sont blanchâtres » et faibles. Les animaux blancs et les plantes étiolées » sont très-irritables, et l'on observe que ces animaux et » ces plantes ne sont pas capables de supporter un grand » degré de lumière ». Les effets excitans de la lumière sont évidens dans les inflammations aiguës et vraiment sthéniques des yeux; et c'est par cette raison qu'il est très-essentiel de tenir dans des lieux obscurs les personnes attaquées de ces maladies. Le grand nombre d'exemples de cécité produite par une lumière trop vive prouvent évidemment qu'elle est capable de consumer l'excitabilité, au point de causer une faiblesse indirecte. Les personnes qui ont vécu long-temps dans des lieux obscurs, courent les risques de perdre sur-le-champ la vue, ou d'être attaquées de maladies chroniques des yeux, si elles s'exposent à l'action de la lumière; mais le désordre qu'elle

excite dans tout le corps lorsqu'elle est excessive, prouve que son action n'est pas bornée aux parties sur lesquelles elle agit directement.

Des Alimens.

Personne n'ignore que les alimens exercent une action nécessaire à la conservation des êtres vivans qui ont un estomac, des intestins, ou d'autres organes analogues. Une nourriture modérée produit et conserve la santé, en consumant d'une manière convenable l'excitabilité ; c'est ce dont on peut se convaincre, si l'on considère que les animaux sont plus irritables avant qu'après le repas, et que le plus léger stimulus peut produire alors un grand excitement. Les personnes sobres vivent long-temps, parce que leur excitabilité ne se consume que d'une manière lente. L'âge avancé où Cornaro parvint par le moyen d'un bon régime, est un exemple le plus frappant de cette vérité. Il est bien injuste d'accuser les partisans de la doctrine de Brown d'avoir pour maxime qu'il faut faire bonne chère pour conserver sa santé, tandis qu'il résulte, au contraire, des principes de la nouvelle doctrine, que les excès dans le régime abrègent la vie, et produisent une espèce de faiblesse qui, comme nous l'avons observé précédemment, est très-dangereuse, et très-difficile à guérir.

Les alimens peu nourrissans affaiblissent les facultés physiques et intellectuelles. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler ce qu'on raconte des personnes qui ont été forcées de s'abstenir pendant long-temps de nourriture. L'excitabilité devient alors si abondante, qu'elle ne peut soutenir l'action des forces excitantes, et sur-tout des alimens. Il y a des exemples de personnes qui, à la suite d'une longue abstinence d'alimens, sont mortes après avoir pris deux

à trois cuillerées de bouillon. Les facultés de l'ame peuvent éprouver la même altération. *Celeriter etiam mens emovetur, et morositas primò atque mentis penè alienatio, et epilepsia, inde demùm delirium, deindè plenus furor superveniat mortemque ferè praecedat.* (Haller, *Elementa physiol. tom.* 6.)

Les effets que produit une mauvaise nourriture ne diffèrent de ceux que nous venons de citer, que parce qu'ils sont moins violens. Il faut cependant excepter les personnes qui, dès leur plus tendre jeunesse, ont été habituées à des alimens végétaux et peu nourrissans. Ils ne sont dangereux que pour ceux qui en font usage après avoir été accoutumés antérieurement à une bonne nourriture. On expliquera facilement, d'après les principes exposés précédemment, un grand nombre de faits relatifs aux différentes alimens. *Pane et aquâ ad remum damnati aluntur, et etiam alii casu ad eum cibum compulsi; pomis et aquâ Brachmanes senescunt; pane, succo limonum et oleo, Ligures Genuensis orae montanae incolae; melle, mandroccâ (sive cassavâ) et pomis acajou Brasiliani vivunt.* (Haller, *lib. cit.*) Il est cependant incontestable que la nourriture animale produit plus de vigueur que la nourriture végétale. *Ipsa animalia carnivora pro sua natura multò plus habent virium. Etiam dictum est, vivaciores esse aves carnivoras, et aquilas rostrum mutare. Dudùm est adnotatum eas gentes robustissimas esse quae carnibus et iis crudis vivunt, ut Tartaros, Brasilianos, Esquimantsicos, tum venatores quos diximus.* (Haller, *lib. cit.*)

Une nourriture trop succulente, sans être excessive, excite évidemment le systême, et peut, comme on sait, disposer aux maladies sthéniques, et même les produire. Les personnes jeunes, et qui usent d'une bonne nourriture, sont plus spécialement sujettes à ces maladies; mais celles qui

sont habituées à une mauvaise nourriture ne sont pas exemptes de ces affections, parce qu'elles sont plus sensibles à l'action des stimulans subséquens. On peut ainsi expliquer pourquoi les habitans de nos campagnes, quoiqu'habitués à une mauvaise nourriture, sont attaqués de maladies inflammatoires après les jours de fête.

L'excès des meilleurs alimens, loin de fortifier, produit la faiblesse indirecte, en épuisant l'excitabilité. La goutte, la dyspepsie, l'apoplexie, et un grand nombre d'autres maladies, doivent aussi leur naissance à cette cause.

Une mauvaise nourriture n'affaiblit donc que parce qu'elle ne stimule pas assez pour entretenir l'état de santé, et elle ne possède pas une propriété positivement débilitante. Les alimens agissant directement sur le canal intestinal, on concevra facilement que les maladies qui sont produites par l'excès ou le défaut de nourriture, s'étendent sur tout le systême; qu'elles se fixeront plus spécialement dans le canal intestinal, sur lequel les alimens agissent directement, et qu'elles se manifesteront par les symptômes qui indiquent l'altération morbifique des intestins.

Du Sang.

Le sang doit être, sans contredit, placé parmi les forces excitantes les plus nécessaires à la vie. Une quantité modérée de ce fluide excite d'une manière convenable les animaux, et produit la santé.

Lorsque la quantité du sang est diminuée directement ou indirectement, il en résulte une accumulation d'excitabilité, et la faiblesse qui en est la suite. Les personnes qui ont éprouvé souvent des hémorragies, soit naturelles, soit artificielles, ont une sensibilité extrême, et elles ne peuvent recevoir le moindre stimulus, sans éprouver des

accidens

accidens terribles, et de nouvelles hémorragies. La perte totale du sang fait périr les animaux, et l'homme lui-même, dans des convulsions terribles, précédées d'un grand nombre de symptômes qu'on attribue à la pléthore dans les *Pathologies*.

Une personne jeune et robuste, qui use d'une nourriture très-succulente, et mène en même temps une vie sédentaire, sera exposée à la pléthore. Cet état pléthorique peut, dans la vigueur de l'âge, produire les maladies sthéniques, et la prédisposition aux maladies qui dépendent de la faiblesse indirecte; mais une suite nombreuse de phénomènes prouvent que la pléthore ne peut exister lorsque cette espèce de faiblesse a lieu dans un âge avancé. La pléthore peut donc subsister chez les sujets qui sont robustes, bien nourris et à la fleur de l'âge, mais Brown et Weikard me paraissent avoir démontré, jusqu'à la dernière évidence, qu'elle ne joue aucun rôle dans les maladies qu'on lui attribue ordinairement. Qui peut nier que la pléthore ne puisse causer la synoque, la frénésie, la péripneumonie, et l'esquinancie, puisque ces maladies se guérissent par des saignées abondantes et par d'autres moyens débilitans? Mais doit-on regarder la surabondance de sang comme cause de l'épilepsie, de l'apoplexie, des vertiges et de la goutte, tandis qu'au contraire tout porte à croire qu'il y a, en général, défaut de sang dans ces maladies, comme le prouvent les suites funestes des saignées et des autres moyens antiphlogistiques? Ce n'estpas ici le lieu d'examiner si l'apoplexie n'est pas quelquefois produite par la pléthore: je n'ai pas encore fait moi-même un assez grand nombre d'observations pour décider une question aussi importante. Les raisonnemens de Weikard et de Brown, l'examen de toutes les circonstances qui précèdent et accompagnent l'apoplexie, et enfin le

danger de la méthode antiphlogistique, qui produit, il est vrai, un soulagement passager, mais qui finit par aggraver la maladie, en disposant aux rechûtes ; tout enfin me persuade que l'apoplexie n'est point produite par la pléthore, mais par une cause toute opposée. En analysant les effets du sang, nous verrons que, quoique l'excès ou la trop petite quantité de ce fluide se fasse sentir dans le corps, il agit cependant plus spécialement sur les vaisseaux qui le contiennent.

Des Humeurs séparées du Sang.

QUOIQUE les humeurs qui se séparent du sang soient le produit des forces excitantes externes, elles agissent à leur tour de nouveau sur l'excitabilité. Le défaut de ces humeurs affaiblit considérablement, comme on l'observe journellement chez ceux qui abusent des plaisirs vénériens. Si elles se trouvent en assez grande quantité, elles maintiennent la santé ; elles produisent, au contraire, les maladies sthéniques, et enfin la faiblesse indirecte, quand elles sont excessives. L'examen séparé de chacune de ces humeurs peut nous convaincre de cette vérité.

Le docteur Brown, ayant observé que les puissances excitantes produisaient des effets semblables, en a conclu que leur manière d'agir était la même. En effet, l'air trop peu oxygéné, le froid, la mauvaise nourriture, le défaut de sang et des humeurs qui en sont séparées, ne produisent-ils pas le même effet, c'est-à-dire un excitement trop faible ? Et quand ces forces, plus ou moins excitantes, agissent à un degré convenable, ne déterminent-elles pas constamment la santé ? Leur action trop énergique ne fait-elle pas naître un état sthénique ? Enfin, l'état de langueur que Brown appelle *faiblesse indirecte*, n'est-il pas le résultat constant de ces forces portées au dernier degré d'intensité ?

Brown a donné le nom de *stimulus* au mode d'action de ces puissances sur les êtres vivans.

Après avoir prouvé que l'air, la lumière, le sang, et les humeurs qui en sont séparées, agissent en stimulant, Brown passe à l'examen de plusieurs autres forces dont la manière d'agir n'est pas aussi évidente ; il analyse l'action des sens, de la pensée, des passions, et du mouvement. Ces forces ne peuvent pas, il est vrai, subsister sans le concours des autres puissances externes ; mais elles n'en produisent pas moins des phénomènes particuliers.

De l'action des Sens.

Locke et d'autres philosophes célèbres ont prouvé que nous n'avons point d'idées innées, et qu'elles sont toutes produites par l'action des objets externes sur nos sens. Cela confirme le principe fondamental de la nouvelle doctrine. Si les objets qui affectent l'ame par le moyen des sens, excitent un degré modéré de plaisir, on se trouve alors dans un état de bien-être. Si ces objets excitent des sensations très-vives et très-agréables, *summopere totum corpus excitant, motusque cient, qui, ut inter bibendum, saltandum, et in gratis conviviis strictâ lancium, convivarum, et omnium circùm circa, splendore oculorum acie, facilè cum suprà relatis noxis ad diathesim phlogisticam accendendam, operam conferunt.* (*Elem. Brun.* §. CXLIII). Les guérisons surprenantes que la musique a opérées dans différentes maladies asthéniques, et le courage qu'inspire aux soldats une musique guerrière, prouvent la force excitante des sensations agréables. On ne peut douter qu'un son trop fort ne puisse consumer l'excitabilité de l'organe de l'ouie, en excitant d'une manière trop violente. C'est ainsi que le bruit du canon cause une surdité qui, comme on sait,

peut être dissipée par le bruit d'une nouvelle canonnade. Les odeurs agréables sont aussi très-excitantes. Les femmes asiatiques n'ignorent point que l'influence des parfums sur leurs maris s'étend au-delà de l'organe de l'ouie. L'odeur des alimens agit comme le mercure sur les glandes de la bouche, et peut exciter une salivation abondante. On rapporte quelques exemples de personnes qui ont vécu pendant long-temps sans prendre d'alimens, et qui ne se soutenaient que par l'odeur du pain récemment cuit. Peut-on douter que les odeurs fortes puissent consumer l'excitabilité, d'après l'exemple de personnes qui ont perdu l'odorat, et de plusieurs autres qui ont été attaquées d'apoplexie, et ont péri par l'action d'une odeur trop pénétrante? J'ai parlé ailleurs de l'action de la lumière. Les sensations agréables et énergiques sont donc excitantes; mais si leur effet est trop violent, elles causent la faiblesse indirecte. La faiblesse directe est produite, au contraire, par des sensations désagréables, ou trop faibles. *Contrà, ubi sensus aut partim delentur, partim obscurantur, aut ingratis rebus contristantur, animus dejicitur, et totum corpus languens rectam subit debilitatem.* (*Elem. Brun.* §. CXLIV.)

De l'action de Penser.

L'APPLICATION modérée de l'esprit excite convenablement le systême, et contribue à la santé. L'inaction de l'esprit affaiblit et dispose aux maladies. Une trop forte contention d'esprit peut produire un état sthénique, sur-tout chez les jeunes gens qui s'appliquent à des études agréables. L'enthousiasme poétique fait souvent perdre la raison. Éléonore, sœur du duc de Ferrare, ayant loué quelques vers que le Tasse récitait un jour devant elle, il fut tellement transporté de joie, qu'il donna un baiser à cette princesse; il

fut mis en prison, et il devint fou en travaillant à ses plus beaux ouvrages de poésie. L'exercice excessif de l'esprit finit par causer la faiblesse indirecte. Zimmermann observe que l'application excessive de l'esprit peut altérer les facultés intellectuelles, et nous conduire à la folie. Boerhaave observe que « les personnes les plus distinguées par leur esprit, qui » se livrent à des réflexions trop profondes et à des mé- » ditations trop long-temps continuées, tombent, à mesure » qu'elles avancent en âge, dans une espèce de marasme » et de desséchement du cerveau; l'organe de la vue et » celui de l'ouie s'affaiblissent insensiblement, et ces per- » sonnes finissent par tomber dans un état de stupidité. » Les effets de la pensée sont donc semblables à ceux des autres puissances excitantes; l'action de penser est donc un stimulus.

Des Passions.

Les passions ne semblent différer entre elles que par leur degré de force. La joie et l'espérance sont de puissans excitans. La tristesse, la crainte, et la terreur, ne doivent être regardées que comme des degrés plus faibles de la gaîté, de l'espérance, et comme des passions négatives qui doivent affaiblir directement en n'excitant pas suffisamment. Qui peut ignorer les effets débilitans de la crainte et de la tristesse? M. Tissot cite l'exemple d'un père de famille qui fut si sensible à la mort de sa femme, qu'il fut attaqué subitement de l'asthme.

On sait que la *maladie du pays* (*nostalgia*) fait naître la mélancolie, les tremblemens, et plusieurs autres accidens qui, quoique légers en apparence, conduisent souvent à la mort. La crainte d'un mal inévitable diminue la force du cœur, excite une sensation universelle de froid, ralentit la circulation, affaiblit le pouls, rend la respiration difficile, supprime les règles, et quelquefois la

transpiration. Dans d'autres circonstances, dit Zimmermann, la frayeur excite la sueur, le dévoiement, et enfin la mort. Un grand nombre de phénomènes prouve que la crainte accumule l'excitabilité. Une heureuse nouvelle fait une impression bien plus vive sur une personne affaiblie par la tristesse. Les effets de la terreur sont trop connus, pour qu'il soit nécessaire de prouver qu'ils dépendent de la faiblesse. Une terreur violente ne produit-elle pas l'épilepsie, le délire, et la mort ?

Quoiqu'on ne puisse pas démontrer, par des expériences directes, qu'une joie très-vive, sans être excessive, ait causé des maladies sthéniques, l'analogie doit nous porter à croire qu'elle pourrait en produire, d'après le grand avantage qu'on en retire dans le traitement des maladies asthéniques. Mais quand la joie est excessive, loin d'être excitante, elle produit la faiblesse indirecte. Le Spartiate Chilon meurt de plaisir en embrassant son fils vainqueur aux jeux olympiques. Deux dames romaines meurent subitement en voyant, contre toute espérance, revenir leurs fils après la bataille de Cannes et celle de Thrasymène, etc. La colère excite le corps, quand elle n'est pas trop violente : le pouls devient alors plus fréquent et plus plein que dans l'état naturel, le visage devient rouge, les yeux sont menaçans, les muscles acquièrent une vigueur considérable, etc. Enfin il y a des personnes qui ne se trouvent jamais si bien portantes qu'après un accès de colère. Mais lorsque la colère est trop violente, elle peut, au contraire, faire tomber dans une faiblesse extrême, et produire une mort prompte. Quel est le médecin qui n'a pas observé, dans ces cas, des coliques, des convulsions, des épilepsies, des hémorragies ?

Les passions agissent donc, comme les autres forces, en

stimulant; mais on ne peut pas toujours reconnaître la même simplicité dans leurs effets, parce qu'elles sont souvent compliquées de manière à produire des phénomènes en apparence contradictoires, comme on peut le voir dans les ouvrages de Gaubius et de Falconer.

Du Mouvement.

Un mouvement modéré contribue à la santé. « Le défaut » d'exercice produit la faiblesse, et un état de torpeur qui » engourdit, et appesantit l'esprit et le corps; d'où » résultent les hémorroïdes, l'apoplexie, le catarre » suffoquant, différentes espèces d'hydropisie, et la mort. » (Zimmerman, *liv. premier*).

Un mouvement violent excite d'une manière très-sensible, et prédispose aux maladies sthéniques. Les médecins savent même qu'un exercice immodéré suffit pour produire ces maladies. On doit donc placer le mouvement au nombre des puissances stimulantes.

Après avoir établi que toutes les puissances agissent en stimulant, le docteur Brown se trouve très-embarrassé pour expliquer le mode d'action des remèdes appelés *sédatifs*, des *antispasmodiques*, des *poisons*, et de la *contagion*.

Quant aux *sédatifs*, il n'était pas difficile de prouver que leur action, loin d'être affaiblissante, est très-excitante. Il suffisait, pour s'en convaincre, d'observer l'utilité de ces remèdes dans les maladies asthéniques, et leurs mauvais effets dans les maladies sthéniques. On ne disputerait que sur des mots, si l'on regardait comme sédatifs la saignée, les purgatifs, le froid, etc., parce que ces moyens peuvent réellement affaiblir ou calmer. Cependant ils ne produisent pas cet effet, parce qu'ils possèdent une propriété positivement débilitante, mais en privant le corps

des stimulus, tels que le sang, les humeurs qui en sont séparées, le calorique, etc. Comment peut-on regarder comme sédatifs les différens éthers, le musc, le camphre, l'opium, l'huile animale de Dippel, etc., tandis qu'on observe journellement, dans la pratique, que ces remèdes sont très-propres à soutenir la vie? Et si ces médicamens affaiblissent réellement, pourquoi sont-ils regardés comme dangereux dans les maladies sthéniques? Il est vrai que l'usage excessif ou long-temps continué de ces remèdes est suivi d'un état de faiblesse; mais n'en est-il pas de même de l'action excessive des autres forces stimulantes?

J'ai tâché de prouver que tous les stimulus consument l'excitabilité en raison directe de la force avec laquelle ils agissent. Cette propriété réside, à un degré considérable, dans les remèdes appelés sédatifs; ils agissent donc en stimulant. Les adversaires de la nouvelle doctrine devraient concevoir, d'après cela, comment l'opium, et les autres remèdes analogues, peuvent calmer les douleurs qui ne dépendent que d'une cause locale. En effet, je suppose qu'un calcul du rein produise de grandes douleurs : n'est-il pas incontestable que l'opium doit soulager en raison de la force stimulante avec laquelle il détruit l'excitabilité, quoique la cause locale continue d'agir? Ces phénomènes, et une infinité d'autres qu'il serait trop long de rapporter, prouvent que ces prétendus sédatifs stimulent fortement, puisque les effets qu'ils produisent sont absolument semblables à ceux des autres puissances excitantes. Ces principes, bien développés, pourront amener une utile réforme dans la matière médicale, et détruire enfin.....

L'explication de la manière dont les poisons et les différens venins agissent sur le corps, a présenté de grandes difficultés au docteur Brown. Il a jugé à propos de dis-

tinguer les poisons en ceux qui donnent la mort en corrodant méchaniquement les parties, et ceux qui tuent en agissant d'abord sur tout le systême. Les premiers produisent des maladies locales : les seconds, au contraire, agissent sur l'excitabilité de tout le systême, et ils la consument avec une force et une promptitude extrêmes; leur manière d'agir est donc conforme aux principes que nous avons exposés. Les expériences lumineuses de Fontana et de plusieurs autres physiologistes prouvent évidemment cette vérité. Le venin de la *vipère*, celui du *laurier cèrise*, du *lolium temulentum, etc.*, détruisent subitement l'excitabilité, et donnent par conséquent la mort, en causant la faiblesse indirecte. Cette doctrine ouvre un vaste champ au médecin philosophe ; elle lui facilite l'explication d'un grand nombre de phénomènes dont on n'avait pu rendre raison jusqu'ici. Plus l'excitabilité est détruite, plus elle supporte l'action excessivement excitante des poisons, *et vice versâ*. C'est pour cette raison que l'on peut s'habituer aux poisons, et en faire usage impunément. On connaît l'exemple de Mithridate. Au contraire, plus l'excitabilité est accumulée, plus les poisons sont dangereux. Les expériences de l'illustre Fontana nous apprennent que les animaux timides meurent très-promptement à la suite de la morsure de la vipère. Les poisons détruisent aussi l'excitabilité des plantes.

Le docteur Priestley a observé qu'en exposant les plantes à une atmosphère où il se trouve des substances animales en putréfaction, ces plantes croissaient rapidement, si elles étaient assez vigoureuses pour supporter l'action des miasmes putrides; mais que, dans le cas contraire, leur excitabilité se détruisait, leurs feuilles se gangrénaient, et qu'elles périssaient. Enfin ces expériences, et un grand nombre

d'autres, démontrent que les poisons détruisent l'excitabilité, comme les autres forces excitantes : on doit donc en conclure qu'ils agissent aussi en stimulant Leur utilité, dans plusieurs maladies sthéniques, lorsqu'ils sont donnés à une petite dose, confirme leur propriété stimulante. L'avantage que produit le laurier cerise dans les fièvres intermittentes, et l'utilité du cuivre ammoniacal et de la ciguë dans quelques maladies spasmodiques, prouvent encore cette action. Les différentes maladies universelles, causées par le poison, ne font que confirmer de plus en plus son action stimulante. Lorsque les poisons produisent des coliques, des hémorragies, la paralysie, etc., n'agissent-ils pas comme toutes les autres forces excitantes portées à un très-haut degré de violence? Enfin, ces maladies ne se guérissent-elles pas par les mêmes remèdes, soit qu'elles soient produites par les poisons, soit qu'elles le soient par les autres puissances excitantes ? L'alkali volatil n'est-il pas aussi avantageux contre les maladies causées par le venin de la vipère, que contre celles qui dépendent de la faiblesse indirecte? Le peuple même compare l'effet des remèdes dont le stimulus est très-énergique, à celui des poisons. Un paysan à qui j'avais prescrit deux grains d'opium dissous dans de la gomme arabique, à prendre en quatre fois, ayant pris le tout en deux seules fois, se plaignit le matin de vertiges et d'étourdissemens, et me demanda si je lui avais prescrit de l'ivraie (*lolium*). Je rapporterai ailleurs l'observation d'une personne qui, après avoir mangé des champignons, éprouva les accidens que l'opium pris en trop grande quantité a coutume de produire. Les effets salutaires et nuisibles des poisons prouvent donc qu'ils agissent en stimulant.

De la Contagion.

On peut appliquer aux poisons subtils répandus dans l'atmosphère, auxquels on donne le nom de *miasmes contagieux*, le même raisonnement que nous avons fait sur l'action des poisons en général, et sur celle des autres forces excitantes. Il est incontestable que la contagion de la petite-vérole et de la rougeole exerce une action stimulante, lorsque ces maladies ne sont pas très-violentes, et qu'il y a un état de pyrexie. La question se réduit à la propriété qu'ont les miasmes contagieux de produire les maladies asthéniques. Une suite de raisonnemens fondés sur un grand nombre de faits prouve que la contagion produit les maladies asthéniques par un excès de stimulus. Pour concevoir, par exemple, comment la contagion variolique peut stimuler dans la petite-vérole sthénique et asthénique, il suffit de considérer que les personnes qui sont les plus sujettes à la petite-vérole maligne, sont celles qui sont faibles, épuisées, et très-sensibles, et chez lesquelles l'excitabilité est trop abondante pour que les stimulus de la contagion puissent produire un état sthénique, qui ne peut avoir lieu que lorsque la force stimulante n'agit pas avec trop de violence, et que l'excitabilité est consumée à certain degré. Si l'on admet ce raisonnement, on doit en conclure que le danger que l'on court en s'exposant à l'action de toute espèce de miasmes contagieux, est proportionné à la faiblesse produite par l'abondance de l'excitabilité. Les personnes les plus mal nourries et qui s'effrayent le plus, ne courent-elles pas le plus de risques dans les épidémies de fièvres nerveuses ? L'expérience nous apprend que les personnes qui usent d'une bonne nourriture, et qui ne craignent point la contagion,

peuvent s'y exposer avec moins de danger. Il paraît aussi que les personnes attaquées de maladies qui dépendent de la faiblesse indirecte, courent moins de risques que les autres dans les épidémies pestilentielles. On a vu des hypocondriaques, etc., exempts de ces maladies épidémiques. L'illustre Oreo, et l'ingénieux docteur Valli, dans la description que le premier a faite de la peste qui régna en Russie, et dans celle que le second a donnée de la peste de Smyrne, observent que ceux qui avaient été antérieurement attaqués de la petite-vérole, étaient exempts de la peste. Ne pourrait-on pas expliquer cet effet, en disant que leur excitabilité, déja épuisée par le miasme variolique, n'était plus susceptible de ressentir la contagion de la peste ? Si l'on considère attentivement les symptômes produits par les miasmes contagieux, et sur-tout par ceux qui donnent naissance aux fièvres nerveuses, on verra que ces symptômes sont absolument semblables à ceux qui se manifestent chez les personnes qui fument du tabac sans y être accoutumées. Ne doit-on pas en conclure que les miasmes contagieux agissent en stimulant, puisqu'ils produisent les mêmes effets que le tabac, dont la force stimulante est incontestable ? M. Peyssonnel parle, dans les *Transactions philosophiques*, d'une espèce de lèpre que les nègres de la Guinée avaient apportée dans les îles de la Guadeloupe. Cette lèpre était évidemment contagieuse, puisqu'on la contractait en couchant avec les personnes qui en étaient attaquées. Cependant on observait souvent que des hommes vivaient avec des femmes lépreuses, sans gagner cette cruelle maladie. M. Peyssonnel en conclut, avec raison, qu'il est possible de s'accoutumer à la contagion, quand elle n'est pas très-violente, comme on s'habitue aux poisons. La force stimulante des miasmes

contagieux est encore prouvée par les maladies inflammatoires pestilentielles qui ont lieu quelquefois. Il est incontestable que la contagion de la fièvre nerveuse produit, lorsqu'elle attaque des sujets jeunes et robustes, un état de vigueur excessive qui rend la saignée nécessaire. Il suit de tout ce que nous avons dit, que les miasmes contagieux agissent en stimulant; qu'ils peuvent, comme toutes les autres forces excitantes, produire des maladies sthéniques, quand ils n'agissent pas avec trop de force sur une excitabilité modérée; que si ces maladies sont mal traitées, elles peuvent, au bout d'un certain temps, être suivies de faiblesse indirecte; et qu'enfin si ces miasmes agissent avec quelque force sur une excitabilité accumulée, ils peuvent, comme toutes les autres puissances excitantes appliquées au systême, causer la faiblesse indirecte.

Le résultat des recherches auxquelles je me suis livré dans cette note est que *toutes les puissances excitantes agissent de la même manière; que leur mode d'action ne consiste que dans le stimulus; et qu'il n'existe point, dans la nature, de force qu'on puisse appeler positivement sédative.* Je terminerai cette note en citant les expressions de Brown. « Je ne crois pas qu'on doive admettre » une force positivement sédative, parce que le plus grand » nombre des forces connues, et toutes celles qui agissent » le plus ordinairement sur les corps vivans, sont évidemment stimulantes; parce qu'une analogie aussi étendue doit » être d'un grand poids, dans le cas où cette action stimulante n'est pas aussi sensible; parce que, lorsqu'il n'y » a pas de preuve positive de cette propriété stimulante, » les raisons qu'on peut alléguer en faveur d'une force » sédative ne se réduisent qu'à la possibilité de son existence dans la nature; parce qu'enfin, si cette puissance

» sédative existait réellement, elle ne nuirait, ni au prin-
» cipe fondamental de cette doctrine, ni à aucune de ses
» applications. Cela ne ferait qu'ajouter une faiblesse posi-
» tive à la faiblesse négative déja connue. Je crois devoir,
» d'après tous ces motifs, insister sur le principe fonda-
» mental de ma doctrine, jusqu'à ce que j'apperçoive
» des preuves évidentes de cette force, dont l'existence
» m'a paru jusqu'à présent très-douteuse. » (*Compend.*
» page 98).

(1) Ayant observé que la théorie de la faiblesse indirecte présentait quelques difficultés à ceux qui étudient la doctrine de Brown, et qu'on regardait cette question comme très-intéressante, je me suis déterminé à donner quelques observations sur cet objet.

La vie, ou l'excitement, est, d'après les principes de Brown, le résultat de l'action que certaines forces externes exercent sur une propriété qui distingue tous les êtres vivans de ceux qui sont privés de la vie, et de toute matière inanimée, et les rend susceptibles de sentir l'action de ces forces et de produire par leur moyen les phénomènes de la vie. Cette définition embrasse le règne animal et végétal, et elle peut influer sur d'autres sciences.

On appelle *excitabilité* la propriété qui caractérise les corps organiques. On donne le nom de *forces excitantes* aux différentes forces qui, en agissant sur l'excitabilité, produisent les phénomènes de la vie. On appelle *excitement* le résultat de cette action réciproque. Les *forces excitantes* externes sont spécialement l'air, la chaleur, les alimens, le sang, et les humeurs qui s'en séparent.

L'excitabilité sans les forces excitantes, et réciproque-

---

(1) Voyez la note de la page 83 de ce volume.

ment les forces excitantes sans l'excitabilité, ne pourraient pas produire l'excitement ou la vie. On peut se convaincre de la vérité de la première proposition, en observant que nul être vivant ne peut exister sans air, sans chaleur et sans nourriture, etc.; et de celle de la seconde, si l'on réfléchit que l'air, la chaleur, les alimens, et le sang, ne peuvent exercer aucune action sur un cadavre.

Les forces excitantes consument l'excitabilité en produisant l'excitement.

Si les forces excitantes agissent donc avec une énergie suffisante, elles produisent une diminution d'excitabilité et un degré d'énergie convenables, où, en d'autres termes, l'état de santé.

Si les puissances excitantes agissent trop faiblement, l'excitabilité n'est pas suffisamment consumée, d'où résulte une diminution proportionnée d'excitement, ou un état de prédisposition ou de maladie causée par la *faiblesse directe*. Enfin, si ces mêmes forces excitantes agissent avec une faiblesse extrême, ou si leur action cesse tout-à-fait, il en résulte un défaut absolu d'excitement, ou la mort.

Lorsque l'action des forces excitantes est violente, sans être cependant excessive, l'excitabilité est un peu trop consumée, et l'excitement se trouve augmenté en proportion, ou le corps passe à l'état de prédisposition ou de maladie sthénique déclarée. Si les forces excitantes agissent avec un degré extrême d'intensité, ou si leur action, sans être aussi violente, se fait sentir pendant long-temps, l'excitabilité se détruit. La violence excessive du stimulus, loin de produire, alors, un excès de forces, donne naissance à une diminution d'excitement, et détermine la maladie ou la mort, en causant la *faiblesse indirecte*. Dans le premier cas, au contraire, le stimulus n'agit pas avec

assez de violence, pour que l'excitabilité ne puisse pas le supporter et produire un grand excitement, d'où résulteront les maladies sthéniques qui finiront par dégénérer en faiblesse indirecte, et pourront causer la mort, si l'on n'emploie promptement la méthode affaiblissante.

On pourrait éclaircir ce que nous avons dit par la comparaison de la flamme d'une chandelle avec la vie des animaux, comparaison déja faite par le célèbre Lavoisier et par Monteggia. Cette comparaison, quoique grossière, peut donner une idée assez juste de ce point de doctrine. L'excitabilité pourrait être représentée par la chandelle, les forces excitantes par l'air, et l'excitement par la flamme. Quand l'air sera suffisamment oxygéné, la flamme aura une vivacité convenable, et la chandelle ne se consumera que peu à peu. Cet état représente celui de la santé, et la nécessité de mourir tôt ou tard. Si l'air, au contraire, est vicié, ou trop peu oxygéné, la flamme sera plus languissante, mais la chandelle durera plus long-temps. Enfin, si l'air est entièrement privé d'oxygène, la chandelle s'éteindra : tel est l'état de la maladie et de la mort, produit par la *faiblesse directe*. L'air plus pur augmentera la vivacité de la flamme, et accélérera la combustion de la chandelle; c'est ce qui arrive dans les maladies sthéniques. Enfin, le gaz oxygène pur déterminera une flamme excessive, mais la chandelle ne durera que quelques instans : tel est le cas de la maladie et de la mort par faiblesse indirecte, avec la différence que le stimulus, porté au plus haut degré d'intensité, ne produit pas un excès de vigueur, mais au contraire la faiblesse, tandis que l'air, porté au dernier degré de pureté, rend la flamme plus vive. Ainsi la comparaison est défectueuse sous ce dernier rapport.

Ce que nous venons de dire explique la nécessité de mourir

mourir à laquelle sont condamnés tous les êtres vivans : *Quo die comederis, eo profectò morieris.*

Après avoir exposé ces notions principales, dont je donnerai le développement et les preuves dans cette note, je vais faire, en peu de mots, quelques observations sur la faiblesse directe ; j'entrerai ensuite dans de plus grands détails sur la faiblesse indirecte.

La faiblesse directe consiste dans un défaut d'excitement, produit par un stimulus trop faible qui, ne consumant pas l'excitabilité à un degré suffisant, en provoque l'accumulation, et rend ainsi le corps plus excitable, ou, selon le langage ordinaire, plus irritable et plus sensible. Plus l'excitabilité est abondante, moins elle peut supporter l'action des stimulus qui produisent alors des effets plus violents. Il résulte de ce fait qu'on peut observer dans tous les corps organiques, un précepte très-important dans la pratique ; savoir, qu'il faut commencer le traitement de la faiblesse directe par des stimulus légers, et en augmenter par degrés la dose, afin qu'ils consument l'excitabilité dans la même proportion.

Un grand nombre de phénomènes prouve que l'excitabilité trop abondante ne peut pas supporter des stimulus énergiques. Nous en avons un exemple dans les personnes long-temps tourmentées par la faim, auxquelles il ne faut donner d'abord qu'une petite quantité de nourriture. Les enfans, dont l'excitabilité est abondante, parce qu'elle n'a pas encore été consumée par l'action d'une grande quantité de stimulus, nous en donnent un autre exemple : ils ne peuvent supporter les boissons spiritueuses et les autres substances stimulantes; elles produisent chez eux les maladies sthéniques, et la faiblesse indirecte lorsque leur action est très-violente. Les personnes affectées de consomp-

tion dorsale ne peuvent sentir l'application des plus légers excitans sans éprouver des pollutions. Cette difficulté de soutenir le moindre stimulus est si grande dans la chlorose, que le médecin est obligé de diminuer la force des remèdes stimulans. C'est ainsi que, dans l'*élixir acide d'Haller*, la propriété excitante de l'esprit-de-vin est affaiblie par l'acide vitriolique qu'on y joint, et que, dans la *tinctura Martis pomata*, la force stimulante du fer est diminuée par l'action de l'acide des pommes (*acide malique*). La perte fréquente du sang produit, chez les personnes sujettes aux hémorragies, une accumulation d'excitabilité, et les rend incapables de supporter les stimulus énergiques: d'où il résulte que dès qu'il se forme, chez ces personnes, une plus grande quantité de sang qu'à l'ordinaire, il se manifeste dans tout le système des symptômes d'irritation, qui ne cessent que par une nouvelle hémorragie; mais elle ne procure qu'un soulagement momentané, et elle augmente réellement la cause de la maladie. J'ai connu une femme chlorotique, à qui l'on avait fait cent saignées (exemple étrange, mais qui n'est pas le seul qu'on puisse citer); elle était habituée, chaque mois, à une saignée de neuf onces de sang. Si elle négligeait, pendant quelques jours, cette évacuation artificielle, elle se trouvait dans un état de mal-aise considérable, et cet état ne cessait qu'après une nouvelle saignée. J'eus beaucoup de peine à persuader à cette malade que la saignée ne lui procurait qu'un soulagement momentané, qu'elle payait trop cher. Je la décidai enfin à suivre par degrés un traitement excitant, qui parvint à la guérir.

On pourrait peut-être, d'après ces principes, expliquer d'une manière plus satisfaisante ce que les pathologistes entendent par *plethora ad vasa*. Cette pléthore, loin de dépendre du diamètre diminué des vaisseaux, semble être

causée par l'augmentation de l'excitabilité, produite par la diminution de la quantité du sang.

Il faut donc, comme je l'ai déja dit, commencer le traitement de la faiblesse directe par de petites doses d'excitans, et s'élever insensiblement à de plus fortes. Je crois m'être conduit d'après ce précepte (que les médecins suivaient depuis long-temps, sans pouvoir l'expliquer d'une manière aussi plausible) dans le traitement de la maladie dont je vais donner l'histoire.

Une jeune fille de dix-sept ans vint à l'hôpital, au mois de juin 1794; elle était attaquée, depuis plus d'un an, de fréquens accès de fièvre intermittente, avec suppression du flux menstruel. Elle éprouvait aussi, depuis ce temps, les symptômes ordinaires à la chlorose. Cette jeune personne s'était livrée aux travaux de la culture du riz, travaux dont on connaît l'influence délétère; elle ne s'était nourrie que d'alimens végétaux, et était attaquée, depuis trois jours, d'une fièvre continue très-violente. La malade n'avait éprouvé aucune sensation de froid; mais elle avait un mal de tête très-violent, de la soif, la bouche amère, des douleurs très-vives aux lombes et au ventre, et une diarrhée très-violente qui s'était arrêtée depuis quelques momens. La face était rouge et enflammée, la respiration fréquente; l'anxiété était extrême; le météorisme commençait à se manifester; le pouls était fréquent, sans être très-faible. La malade éprouvait sur la peau une sensation de chaleur brûlante. Enfin elle se plaignait d'une faiblesse extrême, et d'un bourdonnement dans les oreilles.

La considération de l'état où se trouvait la malade avant d'être attaquée de cette maladie, et des causes qui y avaient donné lieu, causes qui étaient toutes directement débilitantes, et tous les symptômes réunis, me firent regarder la

maladie comme une fièvre nerveuse très-violente, ou comme une fièvre putride, pour me servir de l'expression ordinaire.

Je prescrivis la formule suivante :

R. Pulv. rad. valerian. sylv. drach. duas.
Infund. cum q. s. decoct. chinae. (1)
Fervid. colat. unc. novem.
Adde
Syrup. papaver. albi unc. unam.
Misce. Cap. omni quartâ horae parte unciam dimid. (2)
Potus excitans.

Je fis prendre de temps en temps à la malade du bouillon, des œufs, et une livre de vin.

Le 28, quatrième jour de la maladie, la malade fut assoupie une partie de la nuit, et agitée pendant l'autre partie. Les glandes du cou et celles de l'aîne étaient enflammées et très-douloureuses. On n'observait aucune rémission dans les symptômes.

R. Decoct. chin. unc. nov.
Camphor. rasae mucilag. arab. sol. drachm. dimid.
Syrop. papaver. alb. unc. un.
Misc. Cap. ut suprà.

---

(1) La décoction de quinquina se prépare, dans notre hôpital, de la manière suivante :

R. Pulv. cort. Peruvian. drach. sex.
Aquae communis libram unam.
Coque ad unc. novem. Colatura detur.

(2) Je pense qu'on doit prescrire à petites doses les médicamens diffusibles; mais il ne faut pas les faire prendre à des intervalles trop éloignés, comme le font plusieurs médecins.

L'inflammation qui se manifesta aux glandes, comme dans la peste, ne m'empêcha point de continuer l'usage des excitans. J'étais même tellement convaincu que cette inflammation était, comme tous les autres symptômes, produite par la faiblesse, que j'ordonnai sur-le-champ le *liniment volatil* (1), et je continuai à prescrire le même régime.

La fièvre devint plus violente vers le soir, et la malade se plaignit de douleurs très-aiguës à la tête.

Repetat. Medic. cui adde
Laud. liquid. Sydenh. gutt. quindecim.
Continuet in cœteris.

Le 29, cinquième jour de la maladie, la malade avait dormi toute la nuit, et la douleur de tête était calmée. Le volume et l'inflammation des glandes diminuèrent, mais la fièvre augmenta.

R. Decoct. chinae unc. novem.
Camph. rasae muc. ar. sol. drach. unam.
Laud. liquid. Sydenh. gutt. viginti.
Cap. ut suprà.
R. Vini Malvatici unc. sex.
Capiat paulatim.

On continua l'usage du vin et la nourriture prescrite ci-dessus.

Le soir, la fièvre était diminuée; la malade avait vomi la potion.

Repetat singula.

---

(1) Voici la préparation de ce liniment:
Olei olivarum drach. sex.
Spirit. sal. ammoniac. drach. duas.
Misce.

Le 30, sixième jour de la maladie, la nuit fut tranquille; la malade avait une meilleure figure, et la fièvre était moins violente. Le gonflement des glandes avait disparu entièrement; la malade ne se plaignait plus d'amertume à la bouche; on n'observait plus aucune apparence de météorisme, et les évacuations alvines avaient produit d'heureux effets. Il se manifesta une petite hémorragie du nez.

Repetat omnia.

R. Vini Malvatici unc. novem.

Le soir, la fièvre était moins sensible; mais la malade perdit une grande quantité de sang par le nez.

Repet. omnia.

Le 30, septième jour de la maladie, elle dormit très-bien. Elle ne sentait presque plus de douleurs à la tête; la langue était humide, et la malade avait rendu deux selles.

Repet. omnia...

Je prescrivis alors, outre la nourriture ordinaire, la moitié d'un poulet.

Le soir, la malade refusa de prendre la potion ordinaire. Elle se trouvait du reste dans le même état que le matin.

R. Pulv. rad. valer. drach. duas.
Inf. in dec. chin. s. q. col. unc. nov.
Adde.
Aquae cinnamom. spirit. uncias duas.
Syrup. papav. unc. unam.
Misce. Cap. more solito.
Repet. vin. Malvat.

Le premier d'août. Huitième jour de la maladie. Je trouvai tout le corps de la malade couvert d'un exanthême pourpré, accompagné d'un sentiment de prurit.

Le pouls était plus plein que fréquent ; elle avait encore éprouvé une hémorragie du nez. Du reste elle se trouvait mieux. Voyant que la faiblesse était moindre, et qu'elle exigeait par conséquent des stimulus moins énergiques, je prescrivis la mixture suivante.

R. Pulv. rad. valer. sylv. drach. duas.
Inf. c. decoct. chin. s. q. col. unc. nov.
Adde
Elixir. vitriol. drach. duas.
Cap. more solito.

Le soir, la malade se trouvait beaucoup mieux, elle n'avait point eu d'hémorragie.

Repet. singul.

Le 2, neuvième jour de la maladie, elle avait passé une nuit très-agitée ; il y avait encore eu une hémorragie très-légère. La fièvre me parut un peu plus violente.

Repet. singul.

Le soir, la malade était parfaitement bien.

Repet. singul.

Elle resta dans cet état jusqu'au 6 du mois, jour auquel la convalescence se déclara. L'exanthême avait disparu peu à peu ; je prescrivis alors

R. Decoct. chin. unc. novem
Extract. cort. ejusd. unc. dimid.
Elixir. vitriol. drach. unam.
Cap. on. horâ cochl. duo.
R. Vini Malvat. unc. quatuor.

Je prescrivis alors un régime animal plus succulent, comme du potage, du pain, et du veau.

Je continuai ce traitement jusqu'au 10 du mois, et je prescrivis alors une simple décoction de *trifolium fibrinum*, avec l'élixir de vitriol. Je retranchai à la malade le vin

étranger, afin d'habituer peu à peu la malade à sa manière de vivre ordinaire. Je lui permis du mouton et du pain à discrétion. Ses règles parurent quelques jours après; elle sortit parfaitement guérie, et elle reprit son travail ordinaire.

La faiblesse *indirecte* consiste dans un défaut d'excitement, ainsi que la faiblesse *directe*; elles ne diffèrent que par les causes qui les produisent. La première est produite par l'excès, et la seconde par le défaut des forces excitantes. On peut s'affaiblir par l'abstinence et par l'abus des alimens. Quelque différentes que soient ces causes, elles n'en produisent pas moins la faiblesse. Le défaut d'exercice affaiblit, mais l'exercice excessif produit le même effet. La faiblesse, dans ces deux cas, est intrinséquement la même: elle doit être constamment traitée par la méthode excitante. C'est une grande erreur de supposer, comme quelques médecins l'ont fait, que la faiblesse indirecte n'est qu'une faiblesse apparente, et qu'elle doit être traitée par la méthode antiphlogistique. On ne doit point confondre la faiblesse que le docteur Brown appelle *indirecte*, avec la faiblesse apparente causée par la pléthore (*debilitas ex plethora*) dont parlent les pathologistes. Cette faiblesse, loin d'être produite par un état de langueur, dépend d'un excès de force. Un malade attaqué de péripneumonie est-il réellement faible parce qu'il ne peut pas se mouvoir? S'il éprouvait une faiblesse réelle, pourrait-on rétablir ses forces par le moyen des remèdes débilitans? Il en est de même des rhumatismes aigus. Les causes de ces maladies sont toutes excitantes, elles se guérissent par les moyens débilitans.

Les stimulus les plus légers suffisent pour produire de l'excitement, quand l'excitabilité est abondante; mais ils doivent être très-énergiques quand elle est consumée. Les

alimens qui suffiraient pour entretenir la santé d'un enfant et d'une personne sobre, ne suffiraient pas pour soutenir les forces d'un vieillard, ou d'un homme livré à la bonne chère. Une personne habituée à une bonne nourriture ne tomberait-elle pas dans une faiblesse extrême, si elle était obligée de se nourrir comme la plupart de nos paysans, avec de la farine de maïs cuite dans l'eau, sans aucun assaisonnement? Cependant cette nourriture les soutient dans leurs travaux pénibles. On doit en conclure que quand l'excitabilité n'est consumée qu'à un degré modéré, l'application d'un stimulus médiocre peut produire un grand excitement; et que lorsqu'elle est épuisée, elle exige des stimulus très-énergiques pour produire le même effet.

Cette observation est plus intéressante dans la pratique qu'on ne pourrait le penser d'abord. Il en résulte que toutes les fois que la faiblesse est produite par l'action excessive des puissances excitantes, il faut la traiter par des excitans donnés à grandes doses. En effet, si un buveur éprouve le matin une extrême prostration de forces, des tremblemens, etc., quel sera le remède propre à lui donner une nouvelle vigueur? Une petite quantité de vin suffirait-elle? N'est-on pas obligé, au contraire, de lui faire prendre l'esprit-de-vin le plus fort? Son excitabilité épuisée exige alors les stimulus les plus énergiques. Aussi un buveur est-il dans la triste nécessité d'augmenter, pour entretenir ses forces, la cause de la faiblesse où il se trouve. Un vin généreux lui suffira pendant quelques années; il faudra ensuite qu'il ait recours à l'eau-de-vie, qui, au bout d'un certain temps, sera même insuffisante; il sera alors obligé, pour soutenir le peu de forces qui lui reste de prendre de l'alkali volatil; enfin ne trouvant plus de stimulus assez

énergiques pour le fortifier, une mort prématurée viendra terminer son existence malheureuse.

On voit, d'après ces observations, que le traitement de la faiblesse indirecte doit présenter de grandes difficultés. Si l'on privait, en effet, le corps de quelques-uns des stimulus, comme cela paraît nécessaire au premier coup-d'œil, on augmenterait la maladie et la faiblesse qui en est la cause; et si l'on prescrivait des substances trop excitantes, on rendrait le mal encore plus dangereux, en épuisant de plus en plus l'excitabilité. Quelle méthode faudra-t-il donc suivre dans ces circonstances? Le docteur Brown nous apprend qu'il faut d'abord employer des stimulus énergiques, parce qu'ils ne produiraient aucun effet s'ils étaient faibles; et en prescrire ensuite par degrés de moins forts, jusqu'à ce que l'excitabilité s'accumule, et devienne ainsi plus susceptible de produire de l'excitement par l'action des stimulus modérés. L'expérience prouve la vérité de ce précepte. Quand on veut ramener à la sobriété un homme habitué à boire avec excès, on se gardera bien de lui prescrire subitement du vin mêlé avec de l'eau : cette méthode pourrait devenir funeste. Il faut commencer par diminuer la quantité de vin qu'il a coutume de prendre, lui prescrire ensuite un vin moins généreux, et le mêler enfin avec de l'eau.

On doit suivre la même méthode dans les maladies qui dépendent de faiblesse indirecte. J'ai dit que cette faiblesse pouvait être produite immédiatement par l'excès des stimulus, et que dans le cas où le stimulus n'est pas excessif, elle peut être précédée d'un excès de forces. La mort peut être aussi produite sur-le-champ par un stimulus excessif, tel que la foudre, un coup de soleil, un violent accès de

colère, etc. Je vais confirmer, par les observations suivantes, la théorie de la faiblesse indirecte.

On transporta dans notre hôpital le cuisinier de l'auberge de la Lombardie, à Pavie. Cet homme, âgé de trente ans, était attaqué d'une fièvre nerveuse très-grave, accompagnée d'un délire furieux et de violentes convulsions. D'après les renseignemens que je pris sur les causes de sa maladie, je ne pus l'attribuer qu'à l'excès du vin, à des veilles trop prolongées, et à l'action du feu auquel il était exposé. Un habile médecin lui avait prescrit, dès le premier instant de sa maladie, la décoction de quinquina unie à l'extrait de cette substance, la serpentaire de Virginie, l'éther vitriolique et trois livres de vin par jour. Le malade confié à mes soins le troisième jour de sa maladie, se trouvait déja beaucoup mieux. Je continuai le même traitement; les convulsions et le délire se calmèrent, et la fièvre devint moins violente. Je crus devoir alors rendre la potion moins active en retranchant l'éther, et, deux jours après, la serpentaire, et j'augmentai alors peu à peu la nourriture, qui consistait en du bouillon, des œufs et du poulet; voyant que le malade allait de mieux en mieux, je diminuai de moitié la quantité de vin prescrite; enfin, lorsque le malade approcha de la convalescence, je supprimai le quinquina, et je bornai le malade à un bon régime. Il se rétablit au bout de quelques jours, contre toute espérance.

Cette observation présente un exemple de maladie de faiblesse indirecte produite par l'action trop énergique des causes excitantes, et qui n'a manifesté d'abord aucun symptôme de vigueur excessive. On a commencé le traitement de cette maladie, d'après les principes de Brown, par de forts excitans qu'on a diminués ensuite par degrés, jusqu'à ce que le malade ait été en état de supporter des stimulus

plus modérés et plus naturels. Je vais maintenant rapporter quelques cas de faiblesse indirecte précédée de maladies sthéniques. Il n'est aucun médecin qui n'ait été à portée d'observer des maladies inflammatoires dégénérées en fièvres nerveuses.

Un jeune homme attaqué d'une péripneumonie violente négligée, fut transporté dans notre *clinique* au plus fort de l'hiver. Il avait, outre tous les symptômes de la péripneumonie, le pouls fréquent, petit, des soubresauts dans les tendons, et des nausées fréquentes; il vomissait même quelquefois. Mon père, persuadé que la période inflammatoire de la maladie était déja passée, et qu'une fièvre nerveuse, produite par la violence de l'inflammation (*ex vi inflammationis*), lui avoit succédé, prescrivit le camphre, le quinquina et les vésicatoires comme rubéfians, le vin et la nourriture animale. Ce traitement rétablit en peu de temps la santé du malade.

On apporta à l'hôpital, le 26 septembre 1794, une femme âgée de 29 ans; elle était attaquée, depuis 6 jours, d'une péripneumonie très-violente. Elle avait déja éprouvé plusieurs fois cette maladie; elle ressentait, depuis ce temps-là, une douleur continuelle au côté gauche de la poitrine; toussait fréquemment, et ses crachats étaient d'un mauvais caractère. Le pouls était très-fréquent, la respiration difficile et *plaintive* (*gemebunda*), la toux était séche et fréquente, et la malade pouvait à peine parler. Ayant examiné avec exactitude toutes les circonstances qui pouvaient diriger mon diagnostique, je reconnus que la maladie n'était plus inflammatoire, mais qu'elle s'était changée en fièvre nerveuse. J'adoptai, par conséquent, la méthode excitante, et je prescrivis la potion suivante:

R. Emulsion. arab. unc. septem.
Camph. rasae drach. unam.
Laudan. liquid. Sydenh. scrupul. un.
Misc. Capiat omni horâ vascul. dimid.

Je prescrivis, pour nourriture, du bouillon, des œufs, et une livre de bon vin.

Je trouvai la malade un peu soulagée le matin; la toux n'était pas aussi sèche, l'expectoration était muqueuse et sanguinolente; le pouls était élevé, et la respiration moins difficile. Je prescrivis alors la formule suivante:

R. Emuls. arab. unc. septem.
Haustus narcot. unc. tres.
Cap. omni horâ cochl. duo.
R. Aq. cinnamom. spirit. unc. quat.
Extract. cort. peruvian.
Misc. Cap. omni. 2. hor. cochl. duo.

La malade se trouva beaucoup mieux au bout de trois jours. Je prescrivis alors des remèdes stimulans, moins énergiques; j'ordonnai une simple décoction de quinquina avec la gomme arabique[1], et j'augmentai la dose des alimens. La malade fut délivrée de sa maladie; mais les symptômes de l'affection du poumon continuèrent à se manifester, et je ne puis me flatter que d'avoir prolongé, pendant quelque temps, l'existence de cette malade.

On pourrait me demander si je suis capable d'indiquer des signes qui puissent faire connaître si une maladie inflammatoire conserve encore ce caractère, ou si elle n'est pas déja changée en faiblesse indirecte: question importante, dont on ne s'est point encore occupé jusqu'ici, et sur laquelle je m'estimerais trop heureux de répandre quelque lumière. Le docteur Brown est disposé à regarder la grande fréquence du pouls comme un signe d'asthénie

déclarée; je ne suis pas de son avis. J'ai observé le contraire au lit du malade. J'ai compté cent quarante-cinq pulsations dans une minute chez une dame attaquée de péripneumonie. Cependant cette maladie était encore sthénique, puisqu'elle fut guérie par la méthode débilitante, quoique la malade eût cette respiration *plaintive* que Stoll regarde comme un signe mortel dans les péripneumonies. Lorsque les nausées, le vomissement et la diarrhée se manifestent dans les maladies sthéniques, Brown présume que la maladie est sur le point de se changer en faiblesse indirecte. Il fait, à cette occasion, une distinction qui annonce une grande sagacité. Il observe que les symptômes dont nous venons de faire mention, n'annoncent pas encore la faiblesse, mais qu'ils indiquent que le changement d'un état inflammatoire à celui de la faiblesse n'est pas éloigné. La méthode excitante serait dangereuse dans ce cas, et ne ferait qu'accélérer le passage de la maladie à la faiblesse indirecte, tandis que la méthode antiphlogistique, en diminuant le stimulus dont l'excès menaçait le malade de faiblesse indirecte, fait cesser en même temps les autres symptômes, comme la nausée, le vomissement et la diarrhée. J'ai eu de fréquentes occasions d'observer ces symptômes, lorsque la péripneumonie était dans toute sa force, et de me convaincre des avantages du traitement *antiphlogistique* dans ces cas. En voici un exemple entre autres que je pourrais citer. On conduisit dans notre hôpital une femme d'un âge moyen, attaquée d'une violente péripneumonie accompagnée de nausées et de vomissemens fréquens. Mon père, ayant observé que ces symptômes ne dépendaient pas de la saburre, mais de la violence de l'inflammation, prescrivit une saignée abondante qui fit cesser les nausées et les autres symptômes; ce qui prouve combien les signes qu'on appelle gastriques sont trompeurs.

Ne pourrait-on pas regarder les frissons qui se font sentir au bout d'un certain temps dans les maladies inflammatoires, et sur-tout dans les péripneumonies, comme un symptôme propre à indiquer le changement de la maladie ? Il me paraît du moins que cette sensation de froid annonce le moment où la péripneumonie se change en hydropisie de poitrine. Je n'oserais cependant pas assurer que l'hydropisie qui succède à la péripneumonie, soit un signe constant de faiblesse, et doive être par conséquent toujours traitée par les excitans. Les bornes d'une note ne me permettent pas de m'étendre sur ce point ; mais je crois du moins en avoir dit assez pour exhorter les jeunes médecins à ne pas se laisser séduire, dans ces circonstances, par les apparences trompeuses de la faiblesse, et les engager à employer la méthode stimulante, quand la maladie inflammatoire se change en faiblesse indirecte.

Cùm nausea et vomitus (in morbo sthenico) urgent, instant, jamque etiam paulò pervicatiores esse paulò diutiùs permanere incipiunt, eos tamen adhuc citra indirectam debilitatem esse scire licet, si pulsus modicam celeritatem adhuc servant, nec multùm de plenitate (CLV), *multùm de vi remittunt, si vomitus arte motus morbosum, si alvi purgatio, minuunt, unoque verbo si curatio antiphlogistica respondet. Verùm commutatùs prorsùs morbus, causâ in contrarium conversâ, tum demùm intelligitur, cùm haec symptomata de die in diem augescunt, cùm pulsus magis usque debilitantur, cùm tormina in intestinis et dejectiones liquidae ventriculi turbis superadduntur, et antiphlogistica curatio jam manifesto detrimento est.* (*Elem. Med.* §. CLXVI.)

J'ai de plus souvent observé que si l'on employait des excitans trop énergiques dans le traitement des maladies de fai-

blesse indirecte, qui étaient d'abord inflammatoires, on produisait très-facilement une nouvelle maladie sthénique, à laquelle il fallait remédier par un traitement débilitant. Ces observations, que j'ai faites dans un grand nombre de cas, méritent toute l'attention des médecins.

Il est aussi très-important de considérer les mauvais effets d'un traitement trop affaiblissant dans les maladies inflammatoires. On observe souvent, dans le cours des maladies sthéniques, des symptômes nerveux qui ne dépendent ni de la violence de l'inflammation, ni de la faiblesse indirecte qui en est souvent l'effet, mais de la faiblesse directe produite par l'abus des remèdes débilitans. Tout médecin de bonne foi avouera, avec moi, qu'il est très-difficile de n'affaiblir le malade dans les affections inflammatoires qu'au degré convenable, de manière qu'on ne soit pas ensuite obligé de recourir au traitement excitant.

J'ai déja dit, en exposant les principes de la nouvelle doctrine, que le corps est d'autant moins capable de supporter l'action des puissances excitantes, que l'excitabilité est plus accumulée, c'est-à-dire que la faiblesse indirecte se produit d'autant plus facilement; que l'excitabilité est plus abondante. On peut concevoir, d'après cela, que des causes directement et indirectement débilitantes, peuvent concourir à produire une maladie asthénique qui dépendra alors des deux espèces de faiblesse réunies et combinées ensemble. L'expérience confirme journellement cette combinaison, et on la concevra facilement, si l'on se rappelle que la faiblesse directe et celle qui est indirecte produisent toutes les deux un défaut d'excitement. L'histoire d'une maladie, dont j'ai été attaqué l'été dernier, peut fournir une exemple de cette combinaison.

Le

Le 16 juin 1794, je commençai à me trouver dans un état d'abattement et de dégoût, et à éprouver des sensations successives de chaleur et de froid. Ces symptômes continuèrent pendant trois jours. J'étais dans une grande incertitude sur les causes de cette indisposition. Quelques-unes me semblaient de nature à occasionner la faiblesse directe, comme des passions affaiblissantes qui m'avaient ôté l'appétit. Les autres causes, à l'action desquelles j'avais été exposé, me paraissaient plus propres à produire une maladie sthénique; je plaçais parmi ces dernières l'usage des boissons spiritueuses, l'excès d'exercice pendant la plus vive chaleur, etc. Ces causes peuvent, en effet, comme on le sait, produire des maladies inflammatoires, quand leur action est renfermée dans certaines bornes : mais si elle est excessive, elle affaiblit; et c'était le cas où je me trouvais. Cependant je me croyais d'autant plus fondé à me regarder dans un état sthénique, que je ne me ressouvenais pas d'avoir jamais éprouvé de maladies d'un autre caractère. Je me décidai donc à employer les débilitans, et je pris, en conséquence, une once et demie de crême de tartre, qui produisit un effet modéré; mais j'éprouvai, le même jour beaucoup de fièvre, et un grand mal de tête. Mon pouls était fréquent, plein et dur: ces symptômes me confirmèrent, de plus en plus, dans mon premier diagnostique; je m'abstins donc de toute espèce d'échauffant, et j'eus recours à tous les moyens débilitans.

Les symptômes devenus plus graves le 19, vers le soir, on me fit une saignée, que je desirais ardemment: à peine avais-je perdu quatre onces de sang, que je tombai dans une lipothymie, que j'attribuai à la crainte des suites d'une ecchymose que j'avais apperçue auprès de la piqure de la saignée.

Le 20, je me sentis mieux, le matin; le soir, le pouls

devint, de nouveau, plein et dur; la douleur de tête augmenta; la face devint rouge et enflammée, et j'éprouvai une disposition au sommeil. On répéta la saignée, à la dose de dix onces de sang, qui parut me soulager. J'eus une légère hémorragie du nez.

Le 21, voyant que la maladie allait en augmentant, et qu'il se manifestait plusieurs symptômes de faiblesse, je commençai à douter du diagnostique que j'avais porté d'abord.

Cependant je pris encore une demi-once de crême de tartre : elle me causa beaucoup de flatuosités, et une grande oppresion d'estomac, qui étaient peut-être dus au régime débilitant que j'avais suivi.

Le 22, j'éprouvai une insomnie considérable, à laquelle succéda un sommeil très-agité. Les symptômes les plus violens parurent alors. La langue devint sale et la bouche amère.

R. Haustus salin. (1) *unc. sept.*
Cap. omni 2. hor. cochl. 2.

Je fus attaqué de délire vers le soir. Les selles furent fréquentes.

Le 23, j'éprouvai alternativement un délire furieux et un état de stupeur; je profitai d'un moment où je me trouvai seul, pour chercher à m'enfuir; mais je tombai dans une lipothymie effrayante accompagnée d'excrétions alvines involontaires. Le pouls battait cent fois dans une minute. La respiration, sans être très-difficile, annonçait une anxiété considérable.

---

(1) *Spirit. Minderer.*
Infus Sambuc, â â unc. tres.
Oxymel. simpl. unc. unam.
Misce.

R. Pulv. cort. Peruvian. unc. unam.
Coq. c. aq. lib. un. colat. unc. novem.
Extract. cort. ejusd. drach. duas.
Syrup. cort. chin. unc. unam.
Cap. omni 2. hor. vascul. dimid.

On me prescrivit un régime animal, qui consistait dans du bouillon pris à des intervalles très-rapprochés.

Je ressentis beaucoup de soulagement vers le soir.

Le 24, le délire se manifesta encore pendant la nuit. Il survint une diarrhée excessive; le pouls battait quatre-vingt-quinze fois par minute: mais, excepté un état soporeux assez léger, tous les symptômes s'étaient calmés.

Repet. medic.

La fièvre redoubla le soir. Une quantité assez considérable d'un vin très-cordial prévint l'extrême prostration de forces dont j'étais menacé.

Le 25, j'essayai de nouveau de m'enfuir Comme la diarrhée continuait toujours, on joignit à la potion déja prescrite, une once de potion narcotique, *haustus narcoticus*. La moitié de ce remède me procura un sommeil de quelques heures. On suspendit l'opium.

J'éprouvai de nouveau du soulagement; l'après-midi la diarrhée avait cessé, mais les symptômes augmentèrent vers le soir, et le délire se renouvela.

Le 26, je me trouvai dans un état soporeux; les vents me tourmentaient vivement; je me plaignais d'une grande faiblesse, d'une mélancolie sombre; l'urine se supprima. On continua le même traitement, et l'on me donna de plus de l'eau de cannelle avec la liqueur anodyne d'Hofman, qui me procura beaucoup de soulagement.

Les symptômes étaient considérablement diminués vers le soir.

Le 27, je ne fus pas aussi inquiet pendant la nuit. La fièvre se calma, et j'urinai facilement.

Vers le soir, les pulsations du pouls de la main gauche étaient quelquefois suspendues pendant quinze secondes.

Le 28, je fus presque sans fièvre pendant la nuit, mais elle revint vers les neuf heures du matin; je me trouvai beaucoup mieux le soir.

Le 29, je n'eus plus de fièvre, et je passai une très-bonne nuit.

Ma santé se rétablit de jour en jour. Mais malgré la bonne nourriture dont je fis usage, ma convalescence fut longue, et proportionnée à la violence de cette maladie, dont je ne puis terminer l'histoire sans rendre publiquement hommage aux professeurs *Nessi*, *Rezzia*, *Scarpa*, *Brusati*, et *Raggi*, qui réunirent tous leurs efforts à ceux de mon père pour me sauver la vie.

D'après la description que j'ai faite de ma maladie, on voit qu'elle fut produite en partie par défaut, et en partie par excès de stimulus. Si j'avais corrigé, par un usage modéré des liqueurs spiritueuses, et par un peu d'exercice les mauvais effets produits par des causes directement débilitantes, j'aurais peut-être prévenu cette maladie : mais l'action excessive des causes excitantes auxquelles j'avais été exposé, loin de me donner des forces, avait accru la faiblesse directe, en y joignant, pour ainsi dire, l'indirecte.

Telles sont les réflexions que j'ai cru à propos de faire pour éclaircir un des points les plus difficiles de la doctrine qui seront dignes d'être approfondis par un homme de génie,

De la secte des Méthodistes.

(1) Asclépiade, fondateur de la *secte des méthodistes*, mérite d'autant plus de fixer notre attention, que sa doctrine paraît avoir quelque ressemblance avec celle de Brown. Quoique je n'apperçoive aucune ressemblance entre ces deux doctrines, je laisserai au lecteur à décider la question, et je me bornerai à présenter un apperçu de cet ancien systême.

Asclépiade jeta les fondemens de la doctrine des méthodistes. Thémison en développa les principes; mais Thessalus de Tralles doit en être considéré comme le vrai fondateur. (*Sprengel. etc. tom.* 2.)

Asclépiade suivait à peu près la philosophie de Démocrite, et sur-tout celle d'Épicure, dont il fit une application très-ingénieuse à la médecine. Il faisait consister la santé dans la symmétrie (*symmetria*), et la maladie dans le défaut de symmétrie (*ametria*), ou dans la disproportion des pores avec les parties qui y sont renfermées. (*Werlhofii Diss. de Medic. sect. method. p.* 11 *et seq.*) Il attribuait la fièvre à la transpiration immodérée des atomes, la frénésie à leur stagnation dans les membranes du cerveau, et le type varié des maladies, à la grandeur de ces mêmes atomes, etc. Il prescrivait dans le catharre, une grande quantité de vin, et condamnait la saignée dans la péripneumonie. (*Cael. Aurel. acut. lib.* 1, *cap.* 1 *et seq.*) Asclépiade rejetait la force médicatrice de la nature; il appelait la doctrine d'Hippocrate, l'étude de la mort, *studium mortis.* (*Galen. de venæ sect. adv. Erasist. p.* 3. *Cael. Aurel. acut. lib.* 1. *c.* 15, *p.* 52.)

Thémison fit, après la mort de son maître, des changemens à cette doctrine. (*Institutiones histor. med. an. cl.* 1. *c.* 9. *Ackermann. cap.* 16, §. 204.) Guidé par les prin-

(1) Voyez la note de la page 64 de ce Volume.

cipes de la philosophie corpusculaire, il faisait dépendre toutes les maladies du resserrement (*strictum*), du relâchement (*laxum*), et d'un état qui tenait de l'un et de l'autre (*mixtum*). Il regardait comme inutile la recherche des causes des maladies, et il prétendait qu'il suffisait de connaître quelques généralités (*alcune comunità*.) Il se flattait de guérir les péripneumonies par l'usage des bains et des huiles, et il permettait aux malades attaqués de pleurésie de boire du vin et de l'eau de mer. Il recommandait enfin la saignée dans l'apoplexie et le trépan. (*Cæl. Aurel.*)

Thessalus avait l'impudence de se nommer le vainqueur des médecins, *medicorum victor*; il se vantait d'enseigner la médecine dans l'espace de six mois. (*Galen. meth. med. lib. 1. 35 de sectis, ad introduc. p. 12 et seq.*) Il supposait une certaine proportion entre les atomes et les pores. Cette idée lui donnait lieu d'établir une nouvelle indication, quand il ne s'agissait ni de relâcher ni de resserrer; il appelait cette nouvelle indication *metasyncrisis*, c'est-à-dire un changement total dans la proportion entre les atomes et leurs pores respectifs. (*Sprengel, op. cit. tom. 11, p. 15.*) Thessalus méprisait aussi les recherches sur les causes des maladies; il ne croyait pas que les remèdes pussent agir spécialement sur une partie du corps, sans exciter l'évacuation d'une humeur particulière, et il ne faisait dépendre leur action que d'une propriété astringente et relâchante. (*Galen. de facult. simpl. med. lib. 5, p. 61.*)

Nous ne nous occuperons pas des autres méthodistes, *Menemachus*, *Olympicus*, *Apollonides*, *Mnaseas* et *Philomenes*; nous distinguerons *Soranus*, qui porta l'école des méthodistes à son plus haut degré de splendeur: il enseignait et exerçait la médecine à Rome, avec un grand succès, sous

le règne de Trajan et d'Adrien. Il ne méprisait point les anciens, mais il cherchait à réfuter leur doctrine par des raisonnemens solides. Il fit valoir le premier des raisons plausibles contre l'usage des purgatifs, qu'il regardait comme propres à évacuer les bonnes et les mauvaises humeurs; (*Cael. Aurel. lib.* 2, *cap.* 9.)

Cælius Aurelianus, un des derniers sectateurs de cette école, et qui est le seul des méthodistes dont nous ayons encore un ouvrage complet, est aussi le seul qui puisse nous donner une idée claire de cette doctrine. On peut, en effet, soupçonner Galien de partialité dans l'histoire qu'il donna de ce système. (*Sprengel*, *tom.* *11*, *p.* *24.*) Il prétend, par exemple, que les méthodistes avaient entièrement abandonné l'étude de l'anatomie (*Galen. de sectis, ad introduct. p. 13*): ce qui n'est pas généralement vrai; car Soranus et Cælius Aurelianus ont décrit la structure des différentes parties du corps plus exactement que leurs prédécesseurs. (*Sprengel, lib. cit. p. 26.*)

On ne peut refuser aux méthodistes le mérite d'avoir infiniment contribué au perfectionnement de la thérapeutique générale. (*Sprengel. lib. cit. p. 29.*) Ils ne faisaient pas dépendre les maladies des altérations des humeurs; ils négligeaient, par conséquent, leur évacuation, et ils ne s'occupaient que des indications universelles; ils prescrivaient, dans les maladies qu'ils attribuaient au resserrement (*strictum*), la saignée, les huiles, les narcotiques, et un air pur et modérément chaud. Si par ce traitement ils n'obtenaient pas l'effet qu'ils attendaient, ils cherchaient à produire une *diversion*, afin d'établir rapidement une autre proportion entre les pores et leurs espaces respectifs. (*Sprengel, p. 31.*)

La secte des méthodistes fleurit pendant plus de 300 ans, à Rome, à Alexandrie, et dans les autres provinces. Galien

et les autres dogmatiques eurent même beaucoup de peine à la détruire.

Cette doctrine était entièrement oubliée dans les écoles, quand Prosper Alpin, professeur de médecine à Padoue, commença à l'enseigner de nouveau, et à la soutenir. Il a composé un ouvrage intitulé *De Medicina methodica*, dans lequel il admet les principes des méthodistes, et il les confirme par des observations très-ingénieuses. Mais tous les efforts que fit ce professeur pour faire adopter cette doctrine furent inutiles. (*Werlhofii op. cit. sect.* § *8.*)

Fin du premier volume.

